

NOTRE-DAME DE LA MONTEE DU CARMEL

P. Jean de Jésus-Hostie, o.c.d.

EDITIONS DU CARMEL – Tarascon (B.-du-Rh.)

Introduction

Que l'ordre du Carmel soit tout marial, son nom et son histoire le prouvent si manifestement qu'il n'est pas nécessaire d'en faire la preuve. Mais on sait également que la plupart des Ordres et Congrégations de religieux revendiquent aussi, bien qu'à des titres divers, ce même patronage de la Sainte Vierge, à qui une place d'honneur est réservée dans leur culte et dans leur spiritualité. Il importe donc de préciser le rôle de Marie envers le Carmel.

Le vénérable document connu sous le nom d'*Institution des premiers moines*, écho fidèle des plus anciennes traditions de l'Ordre, nous offre dans la vie de saint Elie le type de la vie prophétique et érémitique (nous dirions aujourd'hui vie contemplative) que doivent mener les solitaires du Carmel. Le but à atteindre est la contemplation de Dieu, don précieux de la grâce, mais à quoi l'âme se dispose par de multiples renoncements, figurés par les diverses circonstances de la vie du prophète. De toutes les préparations requises, la plus nécessaire, comme aussi la plus haute, est la pureté parfaite du cœur. C'est pourquoi le Saint-Esprit inspira au Père des Carmes d'émettre, le premier de tous les hommes, le vœu de chasteté parfaite et perpétuelle.

Lorsque saint Elie, après le miracle du feu céleste consumant la victime en témoignage du vrai Dieu, reçut, dans la petite nuée d'eau douce qui s'élevait de la mer, l'annonce prophétique de la Vierge, de qui naîtrait un jour le Sauveur, on devine le merveilleux accroissement que prit dans son cœur le zèle pour une vertu si chère à Dieu et si féconde. Tel fut le double trésor qu'il transmit à ses fils spirituels : le culte à la future Vierge-Mère, et la pureté parfaite du cœur conditionnée par le vœu de chasteté perpétuelle.

Remarquons aux origines mêmes de l'Ordre, cette intime union entre le culte de Marie et la contemplation.

Lorsque, plus tard, les ermites connurent la Sainte Vierge et son vœu de virginité, en raison de cette similitude de leur vie avec la sienne, ils n'hésitèrent pas à lui donner le doux et familier nom de "Sœur" et à s'appeler eux-mêmes "Frères de la Bienheureuse Vierge Marie", dénomination que ratifia bien vite la voix publique.

L'histoire des premiers siècles du Carmel, devenu latin à partir des croisades, est aussi celle des luttes soutenues pour la défense de ce nom ; mais c'est également à la faveur de ces luttes que les auteurs du Carmel, afin de mieux défendre le titre de l'Ordre, furent amenés à en préciser et à en approfondir le sens.

Ce fut d'abord le patronage de la Sainte Vierge qu'on s'attacha à établir, patronage dont le Saint Scapulaire est la preuve tangible et indiscutable.

Plus tard on chercha dans la vie de Marie un modèle et un exemple de l'observance carmélitaine, pour en arriver à la considérer comme Mère et Reine du Carmel. Mais s'il fallut de longs siècles pour amener la doctrine mariale du Carmel à son plein épanouissement, il serait injuste de prétendre qu'elle n'était pas inscrite au cœur des premiers ermites, tout de même qu'il fallut attendre sainte Thérèse et saint Jean de la Croix pour voir pleinement explicitée la doctrine mystique de l'Ordre.

Il suffit de lire les auteurs carmes du XV^e siècle pour comprendre à quel degré d'évolution cette doctrine mariale était arrivée. En particulier la Médiation universelle de la Sainte Vierge était alors pleinement connue, et entraînait comme un élément essentiel dans la spiritualité de l'Ordre.

Empruntons quelques textes du Carme Jean Bostius à l'étude publiée en 1931 par le R.P. Gabriel de Sainte Marie-Madeleine sous le titre de *Mater Carmeli*, La Vie Mariale Carmélitaine :

"Marie a reçu les clés de deux trésors, égarées ou perdues depuis des temps reculés... C'est la clé de la miséricorde pour les pénitents et celle de la grâce pour ceux qui désirent avancer dans la vertu... Nul ne l'égalera dans ce rôle de médiatrice... Quelque chose que tu veuilles offrir à Dieu, ne tarde pas de le confier à ses mains ; Elle s'occupera diligemment des affaires de son frère chéri... Chaque jour tu deviendras plus grand, plus fort, plus éclairé, plus pur, en un mot, meilleur : car Elle enseigne les voies de Dieu !"

Afin de résumer l'état de la dévotion mariale à la fin du XV^e siècle, nous ferons nôtre la conclusion :

"Aux yeux de la tradition la Vierge Marie fait naître le Carmel. Elle lui donne la vie : d'abord parce qu'elle lui offre la sienne propre comme un modèle à imiter, comme un idéal à atteindre ; ensuite parce que son culte est la raison d'être de l'Ordre, qui se dit fondé pour honorer la Mère de Dieu. C'est pour avoir engendré le Carmel à ce double titre que Marie mérite le nom de Mère du Carmel.

"Plus tard la croyance en Marie Médiatrice de la grâce fait comprendre cette maternité spirituelle dans toute son ampleur. Toutes ces raisons devaient pousser le Carmel vers l'intimité avec la Vierge. L'enfant vit naturellement dans l'intimité avec sa mère.

"En outre, pour le Carmel, Marie est aussi une Sœur. Voyant qu'elle partage une même vie avec lui, le Carmel la croit de sa famille ; dès lors il se met sous la tutelle de son aînée et veut porter son nom.

"Voué au culte d'une Sœur, d'une Mère, le Carmel cherche à le rendre aussi profond, aussi parfait que possible. Quand il remarqua que la maternité spirituelle de Marie s'étend à tout l'ordre de la grâce, il aboutit logiquement à l'entière consécration à Marie... Le saint Scapulaire est le touchant mémorial du patronage exercé par la Vierge sur son Ordre. Il rappelle sans cesse aux enfants du Carmel que leur vie doit répondre aux avances de leur "Mère" Marie."

Toutes ces idées se retrouvent en sainte Thérèse. Qu'il nous suffise de rappeler le geste par lequel la Sainte constitua Marie prieure de son monastère, en témoignage et en reconnaissance de tant de bienfaits qu'elle en avait reçus.

Quant à saint Jean de la Croix, on sait que, miraculeusement protégé par la sainte Vierge durant son enfance, il voulut, par reconnaissance, entrer dans un Ordre qui lui était entièrement consacré. Cette protection maternelle le suivit jusqu'à la mort : il mourut le samedi dans l'octave de l'Immaculée-Conception. C'est l'espoir de profiter du privilège sabbatin qui lui donnait l'assurance d'aller chanter *Matines* au ciel. Le contraste n'en est que plus frappant avec la réserve qu'il garde, dans ses écrits, au sujet de la sainte Vierge. Mais cette réserve s'explique par le point de vue très spécial auquel il s'est placé. Pour la même raison, ce grand amant du Crucifié parle peu de la sainte Humanité. Il faut pourtant reconnaître que la dévotion à la Sainte Vierge n'entre pas, comme méthode pratique, dans sa synthèse spirituelle.

Les auteurs de la Réforme Thérésienne apporteront ensuite quelques précisions scholastiques aux idées traditionnelles : pour eux Marie sera la cause exemplaire et la cause finale de l'Ordre du Carmel, ou encore sa cause méritoire.

C'est pourtant dans la Réforme de Touraine qu'il faut chercher le plein épanouissement de la doctrine mariale¹.

Marie de Sainte-Thérèse (1623-1677), pieuse tertiaire flamande du Carmel, attirée par Dieu à une haute vie contemplative, finit, après divers tâtonnements, par mener une sorte de vie de recluse à Malines avec un très petit nombre de compagnes, sous la direction du P. Michel de Saint-Augustin (1621-1684), carme chaussé de la Réforme de Touraine. Celui-ci publia en 1683 les documents spirituels laissés par sa dirigée.

Il est aisé d'y reconnaître les étapes classiques de la vie spirituelle, et en particulier la nuit passive de l'esprit, qui dura quatre ou cinq ans. Or au sortir de cette nuit, et précédant immédiatement le mariage spirituel, on rencontre "comme une trouée de lumière" une période que la recluse elle-même appelle Vie Mariale, "degré d'union légèrement supérieur à celui de la pure et simple union à la seule Dêité."

A lire les textes, en dehors de cette étape mystique, il ne semble pas que la dévotion à la Sainte Vierge ait tenu une place plus qu'ordinaire dans la vie intérieure de Marie de Sainte-Thérèse. Il s'agit donc là d'un appel spécial de Dieu pour conduire cette âme à une union plus parfaite et au mariage spirituel. Cette remarque est fort importante, puisqu'elle nous présente la Vie Mariale comme moyen de choix pour conduire l'âme au sommet de l'union. A plus forte raison pourrions-nous l'envisager comme une méthode d'usage universel : qui peut le plus peut le moins.

Le Père Michel de Saint-Augustin, directeur de la recluse carmélitaine, publia lui aussi un *Traité de la Vie Marie-forme et Mariale en Marie pour Marie*, manifestement inspiré des pensées et des expressions de sa fille spirituelle, bien que l'ardente conviction de l'auteur nous invite à penser qu'il a connu lui-même cette forme de vie intérieure. Dans ce traité, les considérations théologiques organisent et justifient les expériences de Marie de Sainte-Thérèse. L'auteur explique aussi comment l'âme doit se comporter quand le Saint-Esprit n'infuse pas actuellement la tendresse spirituelle de la Vie Mariale, ce qui tend à élargir l'usage de cette Vie, alors que la recluse semble s'être bornée à recevoir la motion divine. Il note pourtant ceci : "Les exposés précédents ont montré clairement que cette manière d'aimer la divine Vierge était vraiment le mode excellent, pur et parfait entre tous. Il semble pourtant n'être expérimenté que par un petit nombre ; la vie mariale en Marie pour Marie et tout

¹ Tous les textes et renseignements que nous donnerons à ce sujet sont empruntés aux articles parus dans la *Vie Spirituelle* (février et décembre 1928, janvier et février 1929), et dans les *Etudes Carmélitaines* (1931, 1932), sous la signature de Louis Van den Bossche et du P. Jean-Marie de l'E. J. Les références seront données ainsi : MA = Michel de saint Augustin. MT = Marie de Sainte-Thérèse. VD = Traité de la Vraie Dévotion.

ensemble divine en Dieu pour Dieu, paraît être, en effet, réservée et concédée par faveur spéciale aux seules âmes gratifiées pour Marie d'un amour peu commun, fils très chers qu'Elle choisit Elle-même spécialement pour cette fin". Enfin, la place qu'il donne à son traité, en liaison avec la *Vie Déiforme*, montre que, dans sa pensée, il ne s'agit pas d'une méthode universelle de perfection.

Il semble bien que ce soit là le point le plus élevé qu'ait atteint la doctrine mariale du Carmel : et à vrai dire elle ne peut pas s'élever plus haut. Nous touchons là une cime réservée aux âmes toutes perdues en Dieu, et il n'est pas étonnant qu'une doctrine si sublime soit restée confinée dans le désert qui l'avait vue naître. Il n'en reste pas moins que le Carmel, tout marial dès son origine, avait conservé et enrichi son trésor, poussant logiquement jusqu'aux conclusions extrêmes ce qui constituait toute sa raison d'être, et cela, comme il se doit, dans la ligne contemplative et solitaire qui est la sienne.

Or deux ans après la publication du *Traité* de Michel de Saint-Augustin naissait celui qui serait un jour Saint Louis-Marie Grignon de Montfort (1673-1716). Au cours des études qu'il fit à Rennes il avait coutume de s'arrêter pour prier devant la statue de Notre-Dame de la Paix, dans l'église des Carmes. C'est là qu'il eut connaissance de sa vocation à l'état ecclésiastique. C'est également pendant ses études de philosophie qu'il connut sa méthode d'évangélisation de conduire les âmes à Jésus par Marie.

Le couvent des Carmes de Rennes appartenait à la Réforme de Touraine, et sans doute la doctrine mariale du P. Michel de Saint-Augustin n'y était pas ignorée. Cependant aucun document ne permet d'affirmer que le jeune philosophe ait subi l'influence de quelqu'un des religieux du couvent.

Les textes anciens invoqués par lui et les auteurs sur lesquels il appuie son exposé, comme aussi le terme d'"Esclavage" qui en est l'aboutissement, prouvent que la ligne doctrinale suivie par lui est indépendante de celle du Carmel, quoi qu'il en soit d'ailleurs de l'influence spirituelle exercée sur l'âme du jeune étudiant de Rennes par Notre-Dame du Mont-Carmel.

Or les textes que j'aurai l'occasion de citer, tant de la *Vraie Dévotion* que de la *Vie Marieforme*, feront ressortir l'identité foncière des deux points de vue. La rencontre n'en est que plus frappante.

Nous avons donc d'une part une évolution progressive et un enrichissement croissant de la dévotion de l'Ordre du Carmel envers sa céleste Patronne jusqu'à un sommet qu'il semble difficile de dépasser, et de l'autre une méthode qui se présente comme un moyen assuré et facile d'arriver à l'union divine, comme un secret de sainteté selon le mot de l'auteur.

Parmi les nombreux textes où Montfort fait ressortir les avantages de la Vraie Dévotion il en est un particulièrement frappant : "On peut, à la vérité, arriver à l'union divine par d'autres chemins, mais ce sera par beaucoup plus de croix et de morts étranges, et avec beaucoup plus de difficultés, que nous ne vaincrons que difficilement. Il faudra passer par des nuits obscures, par des combats et des agonies étranges, par sur des montagnes escarpées, par sur des épines très piquantes et des déserts affreux. Mais par le chemin de Marie, on passe plus doucement et plus tranquillement¹."

Sans le dire expressément, l'auteur semble bien faire allusion aux épreuves décrites par les mystiques, et tout spécialement par saint Jean de la Croix : les termes "nuits obscures, montagnes escarpées, déserts affreux" en sont la preuve. Il pourrait sembler, à lire isolément ce texte, que la Vraie Dévotion prétende esquiver les souffrances classiques du chemin de la perfection. Il n'en est rien, comme le prouvent la vie toute entière de l'auteur, ainsi que le contexte du passage cité. C'est bien le même sommet qu'il faut atteindre, celui de l'union divine.

Le chemin ne peut être autre que celui qui est décrit dans la *Montée du Carmel*, puisque la sainteté ne peut être atteinte que par une réforme substantielle de la nature humaine et de toutes ses tendances perverses. Il serait vain de vouloir supprimer la pénitence dans la vie chrétienne, et la Nuit Obscure (active et passive) n'est rien de plus que la pénitence totale.

Il ne peut donc s'agir dans la thèse de Montfort que d'un moyen particulièrement aisé et efficace de réaliser cette indispensable correction.

C'est de là que m'est venue la pensée d'étudier les effets d'une pleine consécration à Marie sur la vie spirituelle et spécialement sur la vie d'oraison et la contemplation. Il semble possible de découvrir de ce côté une des raisons (peut-être la principale) de l'appartenance totale du Carmel à Marie, mais aussi une méthode de vie spirituelle qui, sans rien diminuer des exigences de la sainteté telles qu'elles ont été exposées par nos grands Saints, permettrait aux âmes de bonne volonté de gravir plus aisément la montagne et par suite d'aller plus haut. Le Rien, cinq fois répété sur le chemin de l'esprit parfait, effraie bien des âmes, même des plus généreuses. Quand elles liront, sur ce même chemin, le nom de Marie cinq fois répété, nul doute qu'elles n'entreprennent la montée avec plus de courage. Le chemin est le même et il conduit au même sommet, mais il est tout embaumé par la tendresse maternelle de la Sainte Vierge.

¹ VD., 152.

Il ne semble pas que cette question de l'influence de la Vie Mariale sur la vie d'oraison ait jamais été étudiée pour elle-même. C'est ce que tentent de faire les pages qui suivent. Le lecteur voudra bien n'y chercher que le premier défrichement d'un terrain encore inexploré et l'esquisse d'une solution.

J'ajouterai que c'est au Couvent même du Mont-Carmel et sous le regard de Notre-Dame que ces pages ont été conçues, circonstance providentielle qui leur vaudra sans doute quelque crédit auprès des âmes d'oraison.

CHAPITRE I

Marie Médiatrice

Le rôle de tout premier plan que joue la Sainte Vierge dans la vie chrétienne authentique tient à la place que Dieu lui-même lui a donnée dans le drame de la Rédemption. C'est de sa Maternité divine que découlent toutes ses prérogatives, comme aussi son intervention nécessaire dans l'histoire spirituelle de chaque élu.

De nos jours ce rôle est spécialement étudié sous le nom de "Médiation Universelle de la Sainte Vierge". C'est une de ces vérités implicitement contenues dans le trésor de la foi, et qui, par une lente évolution, s'acheminent vers une définition dogmatique, comme il arriva au siècle dernier pour l'Immaculée-Conception.

Il serait aisé de cueillir dans les écrits des Pères une abondante gerbe de textes qui, en termes propres ou en figure poétique, exprimeraient la croyance commune de l'Eglise primitive. Aujourd'hui la définition dogmatique de la Médiation universelle de Marie est toute proche et n'attend qu'une occasion favorable. Une preuve, éloquente entre toutes, des intentions du Saint-Siège à ce sujet, en vertu de l'adage connu *lex orandi lex credendi*, est la fête liturgique de Marie Médiatrice concédée à nombre de diocèses et d'ordres religieux. On sait que ce mouvement fut lancé par le cardinal Mercier, qui proposa l'étude de cette doctrine au premier Concile Provincial de Malines et composa une prière pour demander, conjointement avec la définition du dogme, la canonisation du Bienheureux de Montfort.

LA BASE DOGMATIQUE

La doctrine de la Médiation universelle de la Sainte Vierge repose sur le fait indéniable que c'est par Marie que Dieu donna au monde le Rédempteur. Dieu aurait pu certainement sauver les hommes par tout autre moyen ; mais supposé le décret divin du rachat de l'humanité par un fils d'Adam, il était de toute nécessité que ce Rédempteur naquît d'une fille de l'homme, afin d'être vraiment notre frère.

Comme d'autre part, il s'agissait dans le plan divin d'un rachat et d'une expiation capable de contrebalancer la gravité du péché, gravité infinie si on envisage la dignité de l'offensé, le Rédempteur devait puiser dans la Divinité elle-même la valeur de ses actions et de son sacrifice.

On sait comment la Sagesse divine résolut ce problème : le Fils de Dieu, la seconde Personne de la Sainte Trinité, assumait une nature humaine en tout semblable à la nôtre ; Fils unique de Dieu, il ne pouvait avoir sur terre un père selon la chair ; d'où la nécessité pour lui de naître d'une Mère Vierge.

Le rôle premier de la Sainte Vierge dans le mystère de l'Incarnation fut donc de donner au Verbe de Dieu un corps, qui appartint en toute vérité à la descendance d'Adam. Mais si on songe que, dès l'instant de l'Incarnation, la nature humaine devenait inséparable de la Personne même du Fils de Dieu, on comprend toute la profondeur de ce titre de Mère de Dieu, dans lequel la Vierge Marie possédait dès lors la plénitude et la consécration de sa merveilleuse vocation.

Marie ne conçut pas seulement le corps de Jésus, mais l'Homme-Dieu tout entier le Verbe Incarné, sans aucune division ni distinction. Son rôle ne se borna pas à fournir la matière corporelle et la coopération physiologique requises par le mystère, Marie conçut vraiment le Verbe de Dieu d'une manière qui surpasse toute intelligence.

Il ne peut certes pas s'agir d'une conception comme celle qui constitue la génération éternelle du Verbe par le Père ; Dieu seul peut se connaître, se concevoir et s'exprimer dans une parole égale à sa source.

Mais il faut admettre en Marie, à côté de la conception physique, une conception spirituelle d'une incomparable sublimité. Qu'Elle ait joui alors d'une vision transitoire de l'Essence Divine, notre piété filiale aime à le croire. Or une telle vision fait entrer l'esprit dans la vie même de la Sainte Trinité. Si telle est la sublime intimité à laquelle sont appelés tous les saints, comment mesurer ce que fut en Marie cette conception spirituelle du Fils de Dieu devenu son propre Fils. Elle n'était pas seulement fille adoptive de Dieu comme nous, mais sa Mère en toute vérité.

On comprend que c'est cette maternité Divine qui fonde la Médiation Universelle de Marie. L'histoire de Jésus n'en est que la traduction dans les faits. La première manifestation de cette médiation eut lieu lors de la Visitation, quand Jésus vint, par Elle, sanctifier le Précurseur.

Pour être sorti du sein de sa mère en la nuit de Noël, Jésus n'en resta pas moins sa chose, et c'est des mains de Marie que saint Joseph, puis les bergers et les mages, Anne et Siméon, reçurent le nouveau-né.

En dehors des trois jours passés dans le Temple, éclair fugitif destiné à maintenir le principe de la souveraine autonomie du Verbe de Dieu, Jésus ne cessa de témoigner par son

attitude la dépendance où il voulait rester vis-à-vis de sa Mère, bien au-delà de sa majorité légale.

Le premier miracle du Sauveur aux noces de Cana fut accompli à la demande de Marie ; et les auteurs spirituels se plaisent à nous montrer Jésus demandant à sa Mère, comme un fils respectueux, la permission d'entreprendre sa vie publique, et celle, plus décisive encore, de se livrer à sa Passion.

C'est au cours de cette douloureuse Passion que la Sainte Vierge devait acquérir un nouveau titre, et recevoir une nouvelle consécration de sa mission de Médiatrice de toutes grâces.

Certes il faut maintenir qu'il n'y a qu'un seul Médiateur et Rédempteur, le Christ-Jésus, qui expiant dans sa chair et dans son âme, par un sacrifice volontaire, la somme énorme des crimes de l'humanité, offrit à son Père une réparation d'une valeur infinie, et rétablit surabondamment la gloire que le péché avait tenté de lui ravir. C'est dans le Cœur de Jésus, incendié d'amour pour son Père, que s'accomplit, comme sur un autel, ce sacrifice adorable ; et le Cœur de Jésus en était aussi le prêtre et la victime.

Mais il y avait, au pied de la Croix, un Cœur très pur, incendié d'amour lui aussi, et si pleinement identifié avec le Cœur de Jésus qu'il ne formait qu'un avec Lui. Contempons le Cœur Immaculé de Marie, et nous y verrons dans un miroir de cristal le même autel, la même victime et le même sacrificateur que dans le Cœur de Jésus.

L'incomparable identification de ces deux Cœurs est l'œuvre de l'amour. Marie pourrait nous dire qu'Elle n'a jamais connu de douleur personnelle, parce qu'Elle ne s'est jamais recherchée. Mais cette parfaite sortie de soi, cette extase permanente de la volonté avaient posé en Elle un écho, où se répétaient tous les désirs et toutes les peines de Jésus. L'amour le plus pur qu'une créature ait jamais offert à Dieu lui fit éprouver en vérité dans son Cœur toutes les douleurs de la Passion de son divin Fils, avec une intensité qui ne peut se concevoir.

Tel est le sens profond du mot de Compassion, par lequel la Sainte Eglise désigne le martyr de la Mère de Dieu. Ce n'est pas une simple sympathie douloureuse, comme pourrait le faire croire l'usage actuel du mot, mais une "Passion avec".

De même que de la Passion de Jésus sort la Rédemption, de la Compassion de Marie procède une coopération si vraie qu'elle lui a valu le beau titre de Corédemptrice. Marie est donc entrée dans l'épaisseur même du mystère de notre rachat, et n'ayant rien à expier pour Elle-même, Elle a versé spirituellement pour le salut de l'humanité tout le sang de son Cœur, ce même Sang qui coulait des veines de Jésus et de son Cœur transpercé.

Dieu seul pourrait mesurer la puissante réalité d'une telle coopération, lui qui seul connaît le poids d'amour du Cœur de Marie. Considérons que dans ce Cœur sans tache toutes les formes de l'affection s'étaient fondues en un seul amour, et que cet amour avait Dieu pour objet - : amour filial, débordant de reconnaissance, envers le Père si bon qui l'avait prévenue de tant de bienfaits ; - amour virginal de la fiancée pour le céleste Epoux ; - mais aussi amour ardent et fécond de l'épouse pour Celui à qui elle s'était donnée sans retour ; - amour maternel sans partage pour le délicieux nouveau-né, pour l'adolescent tout rayonnant de pureté, pour le grand Fils doux et fort, consolation de sa vieillesse.

Toutes ces tendresses, concentrées sur la personne de Jésus, se fondaient dans une adoration immense, dont les extases des plus hauts Séraphins ne sont qu'une pâle image.

Mais que se passa-t-il dans le Cœur de Marie quand elle vit cet unique Aimé en butte à la fureur de ceux qu'il voulait sauver, submergé par les flots de toutes les douleurs, quand elle entendit tomber des lèvres de son amour crucifié les paroles révélatrices de la divine agonie ? Seul le Cœur de Jésus pourrait nous dire l'étendue du martyre de sa Mère.

Or c'est l'instant que choisit la Sagesse divine pour faire descendre sur cette terre labourée par la douleur la pluie fécondante de sa parole créatrice : "Femme, voici votre Fils". Celui qui parlait ainsi était le même Verbe de Dieu qui d'un mot avait fait jaillir l'univers du néant, qui avait dit : "Que la lumière soit "... et la lumière fut.

La parole créa ce qu'elle signifiait. Désormais le Cœur de Marie embrasse dans un même amour le Rédempteur et les rachetés. La Maternité divine s'étend au corps mystique du Christ, dont elle réalise ainsi la synthèse. Cet amour n'est pas seulement la charité qui unit les membres entre eux pour en faire un seul corps, et que Marie possède éminemment. Non, le rôle de la divine Mère est plus haut encore. On l'a très justement comparée au cou du corps mystique. C'est elle qui joint la Tête au tronc, grâce à son amour maternel, qui étreint dans un seul acte le Christ et ses élus.

Tout ceci repose évidemment sur le décret divin de la Rédemption, dont Marie fut la première bénéficiaire. Mais, supposé ce décret, la place de Marie dans l'économie du salut est bien celle que nous disons.

LA MEDIATION EN ACTE

Le rôle de médiateur pour la Sainte Vierge résulte donc tout à la fois de sa Maternité Divine et de sa Compassion Corédemptrice, et c'est la parole créatrice de Dieu qui l'a solennellement promulgué du haut de la Croix. Commencé sur le calvaire en la personne de

saint Jean, il se continuera jusqu'à la fin des temps. Il a la même ampleur que la volonté salvifique de Dieu, dont il est devenu un instrument majeur, et s'étend comme elle et dans les mêmes conditions à tous les hommes.

Toutefois Marie, bien que co-proprétaire des mérites de Jésus, n'en est pas la maîtresse absolue, mais seulement la dépositaire. Or une des conditions essentielles de l'octroi de la grâce est la prière. C'est Jésus lui-même qui a promulgué cette loi, et on sait avec quelle insistance.

Il en résulte que la Médiation de la Sainte Vierge comprendra un double mouvement, la demande et le don. C'est par Elle que doit monter toute prière, et c'est par Elle que descend toute grâce.

Son rôle comme demanderesse est d'une souveraine importance. La prière, en effet, n'est exaucée que si elle réunit certaines conditions, capables d'incliner la bienveillance et la miséricorde de Dieu. Or il faut avouer que, dans son ensemble, la prière de l'humanité est loin de réaliser l'idéal recherché. Comment donc pourra-t-elle mériter d'être exaucée ? En réalité Dieu n'a pas besoin de prétexte pour nous aimer. Il l'a fait, par un *motu proprio* de son amour, alors que l'humanité était toute entière plongée dans les ténèbres de la mort. Ce qu'Il aime en chaque prédestiné c'est l'homme nouveau qu'il sera dans le ciel, et c'est ce qui explique l'étonnante obstination du Souverain Juge à pardonner, tant que durent les années de notre vie terrestre.

Cependant, puisque nos prières s'échelonnent tout au long de ces années, et que chacune d'entre elles doit être exaucée dans son actualité présente, il convenait à la Sagesse divine de donner à ces demandes informes le couronnement qui leur manque. C'est justement là le rôle de la Médiation de Marie dans la prière, qui donne à Dieu une sorte de prétexte pour nous exaucer.

L'intervention de la Sainte Vierge dans l'octroi des grâces n'est pas moins décisive. Sans doute tout se ramène en dernier ressort au libre choix et à la volonté souveraine de Dieu. Mais l'infailibilité de la prédestination ne doit pas nous aveugler au point de nous faire méconnaître le libre jeu de la volonté créée.

Marie est très réellement trésorière et distributrice des grâces, et le décret divin qui la constituait telle, lui donna aussi toute l'initiative répondant à ce rôle. Réduire cette initiative conduirait à une sorte de fatalisme, ou tout au moins amènerait les âmes à sous-estimer l'efficacité de la vie mariale, puisqu'aussi bien on pourrait arriver sans elle au même résultat. Marie n'est pas une sorte de machine automatique, mais une personne vivante, qui s'acquitte de son emploi avec toute la tendresse d'un cœur de Mère.

On comprend donc tout l'intérêt qu'il y a pour les âmes à prendre nettement conscience de la place tenue par Marie dans l'œuvre du salut, et à régler en conséquence leur attitude spirituelle. Qu'on le veuille ou non, il faut passer par Elle pour aller à Dieu, puisque sa médiation est universelle ; mais on devine aisément quel surcroît de rendement peut produire l'emploi délibéré de ce moyen d'union.

Le rôle d'intermédiaire joué par la Sainte Vierge dans l'œuvre du salut est donc solidement établi, qu'il s'agisse du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption pris dans son ensemble, ou de l'acheminement de chaque âme en particulier vers la sainteté. Dans le détail il s'étend à toute prière comme au don de toute grâce, jusqu'à la persévérance finale et à la béatitude, et cela que nous le sachions ou non, que nous le voulions ou non. Marie est un échelon nécessaire et inévitable dans les rapports de toute âme avec Dieu, et il serait téméraire de penser le contraire.

Il faut avouer cependant que le mot de médiateur, d'intermédiaire, étant donné notre habitude de penser en image, évoque trop facilement une idée de séparation, parfois même d'obstacle. Il ne peut s'agir ici de mettre en doute la parfaite loyauté de l'intermédiaire, comme il arrive trop souvent avec les interprètes de la terre. Mais, si transparente que soit la Sainte Vierge, il peut sembler qu'elle s'interpose entre Dieu et nous, et que l'union n'est plus immédiate comme elle doit l'être.

Jésus est bien lui aussi Médiateur, mais Il est personnellement Dieu, et, grâce à l'union hypostatique des deux natures, il nous est plus aisé de comprendre comment Il nous unit immédiatement à l'Essence divine, encore que certains mystiques aient prétendu exclure la Sainte Humanité des degrés les plus hauts de la contemplation et de l'union.

Les protestations indignées de sainte Thérèse à ce sujet nous laissent deviner quelle sera la réponse, valable aussi pour la Médiation de la Sainte Vierge.

Il nous faut donc maintenant, pour exclure toute équivoque, mettre en pleine lumière spirituelle le rôle de Marie dans nos rapports avec Dieu ; la méthode la plus efficace sera de le rapprocher de la doctrine thomiste de l'illumination des anges¹.

¹ Cf. Appendice I.

CHAPITRE II

Médiation et Illumination

Parmi toutes les figures de la Divinité que nous fournit l'univers, une des plus belles est le soleil. Dans ce prodigieux foyer, notre intelligence discerne aisément la source, la lumière et la chaleur et y reconnaît l'image du Père, du Fils et du Saint Esprit. Le rayonnement, à la fois lumineux et calorifique, qui sort du foyer, tout en y restant attaché, exprime très justement l'action de Dieu sur les créatures, tout spécialement dans l'ordre de la grâce : la grâce n'est-elle pas une participation à la nature divine, dont l'origine reste toujours en Dieu dépendante de son bon plaisir, mais qui existe aussi dans l'âme sur qui tombe le divin regard, imprimée dans la substance de cette âme ?

Ainsi le rayon de soleil, toujours adhérent au foyer, tombe sur le cristal, le pénètre de toute part et lui communique son éclat et sa chaleur. Si le cristal est barbouillé de poix, ou caché derrière un écran, il devient aussitôt froid et ténébreux, bien que le rayon n'ait pas cessé de jaillir du soleil. C'est l'image de l'âme souillée par le péché mortel et qui retrouve sa vie surnaturelle dès que l'obstacle est écarté.

L'ILLUMINATION DES ANGES

Représentons-nous donc Dieu comme une source de feu d'une intensité et d'une concentration infinies et, autour de ce centre, les ordres angéliques comme des sphères de cristal concentriques ; la plus proche de ces sphères présente une surface très réduite, que le rayon divin atteint sans presque se diviser. A mesure qu'on s'éloigne du centre la surface des sphères grandit avec la distance, les rayons divergent et se divisent, et pénètrent le cristal avec une densité sans cesse décroissante.

Or saint Thomas¹ nous enseigne que, pour les substances spirituelles l'ordre de conversion joue le même rôle que la distance locale pour les corps. Ce principe jette une vive lumière sur les rapports des anges entre eux et avec Dieu et sur la doctrine de l'illumination des anges.

L'ange le plus haut est spirituellement plus près de Dieu, parce qu'il est plus converti, plus concentré vers Lui ; recevant directement le rayon de la source, il est plus éclairé et plus

¹ I. q. 106, a I.

embrasé ; la surface de son intellect étant plus réduite, chacun de ces cadres intellectuels que sont les idées, imprimées en lui par Dieu au moment de sa création, embrasse une plus large portion du rayon divin. Ses idées innées sont moins nombreuses et plus synthétiques que celles des anges suivants. Ceux-ci étant de moins en moins concentrés vers Dieu, leur surface spirituelle augmente avec la distance, leurs idées sont plus nombreuses et saisissent toujours moins de substance intellectuelle. Une idée d'un ange supérieur embrasse un angle spirituel correspondant à plusieurs idées des anges inférieurs.

Rappelons que l'ordre des anges dépend de leur nature plus ou moins parfaite, et que chacun a reçu un degré de grâce et de gloire qui correspond exactement à sa capacité naturelle.

L'illumination des anges l'un par l'autre est une suite nécessaire de cette belle ordonnance de la cour céleste ; avec saint Thomas nous y distinguerons deux éléments, ou deux aspects.

Le premier résulte du site et de la distance spirituelle des divers ordres angéliques. Il est de toute nécessité que le rayon divin traverse la distance moindre de l'ange supérieur avant d'atteindre le suivant et se divise sans cesse en s'éloignant du foyer. C'est pourquoi on dit que l'ange supérieur qui reçoit la vérité divine dans une sorte d'universalité, la divise pour l'accommoder à la capacité moindre de l'ange inférieur.

Un fait analogue se passe parmi les hommes, quand un maître analyse et explique la doctrine qu'il possède dans un seul acte intellectuel, pour l'adapter à l'esprit de ses auditeurs. Notons pourtant que le disciple n'arrive à la possession de la vérité que par de longs discours, et qu'il pourra la posséder enfin d'une manière plus parfaite que le maître, si son intelligence est plus pénétrante. L'ange au contraire la reçoit d'un seul regard, et reste toujours dépendant de celui qui la lui transmet : l'illumination a toujours lieu de haut en bas.

L'autre élément, c'est l'influence fortifiante du plus parfait sur le suivant, analogue au rayonnement d'un corps très chaud dont le voisinage augmente la chaleur d'un corps plus froid. C'est ainsi qu'un homme doué d'une puissante intelligence reconforte par son enseignement l'esprit de ses auditeurs, le couve en quelque sorte et y fait éclore de hautes pensées. Il en est de même dans l'ordre de la volonté : un homme énergique et volontaire entraîne par sa seule présence les volontés plus faibles et leur fait produire des actes dont elles se seraient crues incapables. C'est là le secret du succès des grands entraîneurs d'hommes, de ceux qui sont nés chefs.

Ainsi l'ange supérieur, en se tournant spirituellement vers l'ange inférieur, se rapproche de lui, fortifie sa puissance intellectuelle, l'aide à saisir plus pleinement la vérité divine et lui fournit des motifs d'aimer Dieu plus ardemment.

Il apparaît clairement, de cet exposé, que l'illumination des anges est une véritable médiation. Or cette médiation, selon les pénétrantes remarques exposées par saint Thomas dans le même article, n'empêche pas ces purs esprits de recevoir immédiatement la lumière divine, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce et de la gloire. L'ange supérieur n'illumine pas le suivant en lui transmettant la lumière divine, mais en fortifiant sa lumière naturelle, et en lui manifestant la vérité des choses qui appartiennent à l'état de nature, de grâce ou de gloire.

Ainsi en est-il de deux observateurs placés en face d'un même spectacle à des distances différentes : tous deux reçoivent immédiatement la lumière qui l'éclaire, bien que cette lumière doive, pour atteindre le second, traverser la distance plus courte du premier ; celui-ci, mieux placé et doué d'une vue plus pénétrante, explique au second les détails qu'il découvre et l'aide ainsi à les mieux voir.

L'ILLUMINATION DES HOMMES

Si nous supposons maintenant que le second observateur doive contempler l'objet caché derrière un voile et qu'il en ignore la situation exacte, le moyen le plus sûr pour lui de bien s'orienter sera de se tourner vers le premier observateur qui, dans notre hypothèse, contemple l'objet à découvert. Cette dernière remarque qui met en jeu un élément nouveau, la foi, nous amène à considérer la place tenue par l'homme auprès des anges. Saint Thomas nous enseigne¹ que les saints sont destinés à prendre place parmi les ordres angéliques et à occuper les trônes laissés vides par la défection de Satan et de ses satellites.

De par sa nature si basse l'homme devrait rester bien loin au-delà du dernier ange ; mais pour lui il n'y a pas de proportion nécessaire entre la capacité naturelle et le don de la grâce, comme c'est le cas pour l'ange. La racine du mérite est la charité : or sous les feux du Saint-Esprit, la volonté de l'homme peut s'embraser sans mesure et son amour croître bien au-delà de celui des plus sublimes esprits. Nous devons croire qu'il en est ainsi pour la Sainte Vierge, et sans doute pour les apôtres et les très grands saints qui, avec saint Joseph et saint Jean-Baptiste, forment la cour de l'Agneau. Les autres saints seront, et beaucoup sont déjà, placés parmi les ordres angéliques, selon l'ardeur de leur charité.

¹ Cf. I^a, 108, a 8.

Il n'en résulte pourtant pas, au dire de saint Thomas, qu'ils prennent part à l'illumination des anges : la faiblesse naturelle de leur intelligence le leur interdit. Ils ne participent pas non plus au gouvernement de l'univers, selon la loi commune de la Providence. Cependant, par une dispensation spéciale, Dieu accorde à divers saints le pouvoir d'exercer certains offices des anges, en faisant des miracles, en chassant les démons, ou autres choses semblables, soit pendant leur vie terrestre, soit surtout dans le ciel. C'est ainsi que les fondateurs d'ordres religieux conservent un patronage particulier sur l'œuvre de toute leur vie, et que les spécialistes continuent d'exercer leur spécialité, qu'il s'agisse de guérison des malades ou de la conduite spirituelle des âmes.

Il va de soi que le rôle de la Sainte Vierge surpasse de bien loin et inclut éminemment les emplois limités des autres saints. Notre piété filiale se plaît à penser qu'Elle exerce un rôle d'illuminatrice envers les Séraphins eux-mêmes : si la chose reste douteuse au point de vue naturel (à cause des principes et du silence gardé par saint Thomas sur ce point), dans l'ordre de la connaissance surnaturelle des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption la Reine des anges exerce certainement sa maternelle royauté envers ses fidèles sujets.

Envers les hommes, au contraire, aucune difficulté à affirmer que, même du point de vue naturel, l'intelligence de la Sainte Vierge surpasse de loin celle des plus grands génies, et à plus forte raison dans l'ordre de la grâce et de la gloire. Elle est donc pour tous les hommes, voyageurs ou bienheureux, l'illuminatrice établie par Dieu lui-même, dans toute la plénitude de ce rôle. Ce qui, répétons-le, n'empêche nullement chaque âme de recevoir immédiatement la lumière divine, tout au moins dans le ciel ; car, durant notre vie terrestre, cette lumière ne nous est communiquée que médiatement, à travers le voile de la foi ; mais l'obstacle vient de cette condition, établie par Dieu lui-même, et non de la médiation de la Sainte Vierge, qui est tout au contraire notre meilleur soutien parmi les ombres de cette nuit obscure.

Mais pour avoir une idée complète de la médiation de la Sainte Vierge, nous devons l'envisager aussi du point de vue de la charité. Nous aimons Dieu ici-bas du même amour que plus tard dans le ciel, et par sa nature même l'amour atteint directement et immédiatement son objet. En général, la médiation d'amour de cet ardent foyer qu'est le Cœur Immaculé de Marie ne fait pas de difficulté pour les âmes intérieures, du moins en ce sens que chacune aime à venir se réchauffer auprès de lui pour mieux aimer Dieu. Certaines cependant craignent de voir leur ardeur diminuer en se divisant, quand elles dirigent l'élan de leur cœur tout à la fois vers Dieu et vers Marie, comme s'il ne s'agissait pas là d'un seul et même objet. L'illusion de ces âmes provient de ce qu'elles ne se rendent pas un compte exact de ce site de connaissance et d'amour occupé par Marie aux confins mêmes de la divinité.

Il ne suffit pas d'aimer ; il faut encore que notre amour soit orienté vers son véritable objet. La comparaison des deux observateurs est vraie, non seulement dans l'ordre visuel, mais aussi dans celui de la volonté. Si en effet on ne peut aimer ce qu'on ignore, il en résulte nécessairement que la connaissance et l'amour doivent être dirigés ensemble vers leur objet. N'oublions pas que si c'est l'intelligence qui présente à la volonté l'objet qui doit l'entraîner, c'est la volonté qui oriente le regard intellectuel du côté qu'elle préfère.

Bien qu'il y ait action réciproque de ces deux facultés l'une sur l'autre, c'est l'élection de la volonté qui décide en dernier ressort. On comprend donc toute l'importance qu'il y a à trouver un repère d'amour capable d'entraîner cette élection et de diriger habituellement le regard de l'âme vers Dieu. C'est là le rôle de la Sainte Vierge. Son sublime degré de conversion la place à une si petite distance spirituelle de Dieu qu'Elle s'identifie avec Lui pour tout observateur moins favorisé, et cela aussi bien dans l'ordre de l'amour que dans celui de la vision.

Une autre figure nous aidera mieux à comprendre encore ces choses. On a pu comparer la Sainte Vierge à une atmosphère placée auprès de la divinité et qui la rend respirable à nos esprits. Le fait que nous soyons appelés à voir et posséder Dieu dans le ciel ne doit pas nous faire oublier la distance infinie qui Le sépare de nous. L'esprit divin est tellement abstrait qu'il produit sur toute intelligence créée l'impression de vide absolu, analogue à ce qu'éprouvent des poumons dans un milieu privé d'air.

La comparaison est déficiente, parce que le vide d'air est une privation, alors que le vide divin est l'expression de sa souveraine actualité, de sa plénitude totale et de sa transcendance infinie. Mais en comprenant bien la portée de ce terme, il est très juste de dire que Dieu est irrespirable pour notre esprit. C'est même là une des causes, et non la moindre, des souffrances que l'âme éprouve dans la nuit obscure de l'esprit, et qui marquent chacun de ses progrès vers l'union transformante. On sait que ces peines ont un double effet : purifier l'âme de toute racine de péché, et ajuster l'esprit à la sublimité de Dieu. Sainte Thérèse a décrit, avec une grande vivacité de termes, l'impression d'asphyxie spirituelle éprouvée par l'âme au voisinage de l'union transformante.

Or du fait de sa Maternité divine, Marie jouit d'un degré de charité et d'union si sublime qu'aucune créature ne pourrait prétendre à l'égaliser. Grâce à cette union Dieu s'est humanisé en Elle à un nouveau titre : c'est un pas de plus dans le mystère de l'Incarnation. Bien loin d'être un obstacle, Marie est une nouvelle avance de Dieu vers nous, qu'il serait présomptueux de négliger. L'expérience des âmes intérieures prouve que l'impression d'asphyxie, que nous

avons signalée, se fait bien moins angoissante quand on recourt à Marie. Marie est en toute vérité une douce atmosphère d'amour qui rend Dieu respirable à nos âmes.

Notons enfin que cette Médiation s'exerce en faveur de misérables infirmes, d'êtres dégradés par le péché originel et trop souvent aussi par des fautes personnelles. La faiblesse de nos âmes en face des œuvres de l'esprit est beaucoup plus grande que celle d'un nouveau-né durant le travail manuel. L'enfance spirituelle n'est pas une gracieuse invention, elle est l'expression la plus approchée de la réalité. Ce serait donc faire preuve d'un orgueil insupportable que de vouloir nous élever vers Dieu sans employer tous les moyens mis par Lui à notre disposition. Pour les petits enfants le moyen de choix, et qui remplace tous les autres, c'est leur mère.

Mais il faut aller encore plus loin et redire avec saint Augustin que les élus, en ce monde, sont cachés dans le sein de la Sainte Vierge, où ils sont gardés nourris et agrandis jusqu'à ce qu'Elle les enfante à la gloire après la mort. On pourrait comprendre qu'un être arrivé à son plein développement, même si ses forces sont petites, prétende atteindre par lui-même la fin que Dieu lui a prescrite, dans l'ordre de la nature. De la part d'un enfant non encore né, et en face d'un but aussi sublime que l'est la vision de l'essence divine, ce serait plus que de la présomption, une vraie folie. C'est ce que les saints ont compris.

Tous ont bénéficié de sa Médiation sans peut-être en saisir toute la portée ; mais tous avaient pour Elle une dévotion plus qu'ordinaire. Très heureusement pour nous, la magnificence de Dieu ne mesure pas ses dons à la connaissance que nous en avons. En revanche, la reconnaissance exige que nous cherchions à les mieux connaître afin de mieux l'en remercier.

Les craintes de certaines âmes en face de la vie mariale proviennent de ce qu'elles ne distinguent pas suffisamment la réalité spirituelle qu'est la Sainte Vierge, de son image. Personne n'oserait prétendre que l'on puisse aller à Dieu sans passer par la Sainte Humanité du Rédempteur. Or Jésus lui-même, qui s'était donné aux hommes d'une manière si concrète et si vraie, a jugé bon de cacher la figure de son corps glorieux sous les apparences insignifiantes du pain et du vin, nous donnant ainsi la mesure des rapports que nous devons avoir avec lui : rapports d'autant plus réels qu'ils sont plus dépouillés d'images.

Saint Jean de la Croix, au troisième livre de la *Montée du Carmel*, nous rappelle que les statues et images des saints, si hautement approuvées par l'Eglise, n'ont d'autre but que d'exciter notre dévotion, et qu'il faut savoir s'en détacher quand ce but est atteint. Avec plus d'insistance encore, au deuxième livre, il avait enseigné quelle sainte indifférence nous devons garder dans l'emploi des représentations de l'imagination au cours de l'oraison. Il n'est pas

jusqu'aux visions imaginaires, accordées par Dieu lui-même, dont il ne faille savoir faire le sacrifice. L'image n'est qu'un moyen, sur lequel l'âme doit nécessairement s'appuyer, mais auquel elle ne doit jamais s'arrêter.

Supposons donc le cas d'une âme habituée à la méditation : il pourra lui paraître difficile de fondre en une seule image Jésus et Marie, encore qu'il lui soit aisé de les rapprocher ; il lui semblera qu'en se fixant sur la Mère elle ne peut atteindre le Fils par le même regard. Simple erreur de perspective : l'image de Marie conduit à la réalité spirituelle de Jésus, un peu comme les espèces sacramentelles nous donnent son corps glorieux et sa divinité.

Il en est de même, à plus forte raison, dans le cas de la contemplation qui s'exerce à travers le voile de la foi ; son objet prochain sera telle ou telle parcelle du dogme ou du mystère, mais son véritable objet reste toujours la Vérité Première. Or Marie est, tout à la fois, une des broderies du voile de la foi, et une voyante située bien au-delà de ce voile, aux confins mêmes de la divinité. C'est par là qu'Elle exerce son rôle de Médiatrice, et qu'Elle conduit avec certitude notre regard jusqu'à Dieu, "encore que ce soit de nuit". L'expérience prouve en effet que, dans l'exercice de la contemplation mariale, l'âme ne trouve aucune image sur quoi s'appuyer ; Marie semble se dérober à la recherche curieuse de son enfant. Elle est d'une si parfaite transparence spirituelle qu'il est vraiment impossible de la discerner, tout en étant assez perceptible pour servir efficacement de repère au regard de l'âme. Elle est d'ailleurs un repère vivant et aimant, une Mère dont toute la joie est de conduire ses enfants à Dieu.

La méthode mariale ne consiste donc pas tant à chercher une image de Marie, ni à méditer ou contempler quelque aspect de sa vie ou de ses vertus, qu'à poser sur Elle le regard de l'intelligence et l'affection de la volonté, sachant bien que, par le fait même, ce regard et cette affection sont exactement orientés vers Dieu. Les procédés varieront selon le degré d'avancement de l'âme, mais le but visé sera toujours le site spirituel occupé par Marie, c'est-à-dire son incomparable degré de conversion vers Dieu. En tendant de toutes ses forces vers ce but l'âme avance sans cesse en se convertissant toujours plus parfaitement.

C'est alors que se réalise pleinement la parole de Notre-Seigneur¹ : "Je vous le dis en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux." Rapprochement bien suggestif entre la conversion, la petitesse, et l'avance vers Dieu. Sans prétendre épuiser par là le sens de ce texte, il est bien permis d'y voir une lumineuse et touchante application du principe thomiste qui nous a guidés

¹ MT. 18, 3.

dans cette étude : se convertir, se concentrer, c'est aussi se simplifier et se rapetisser, tout en se rapprochant du centre ; c'est tendre vers la véritable grandeur.

Sainte Thérèse, à propos de l'ange qui lui transperçait le cœur, note ceci : "Il n'était pas grand, mais petit et extrêmement beau ; à son visage enflammé il paraissait être des plus élevés parmi ceux qui semblent tout embrasés d'amour. Ce sont apparemment ceux qu'on appelle Chérubins, car ils ne me disent pas leurs noms". La vraie grandeur ne se mesure donc pas à la taille matérielle ni à la puissance mécanique, mais à la concentration vers Dieu, qui produit à nos yeux l'impression de petitesse, tant nous sommes esclaves des apparences. C'est pour avoir perdu cette grandeur véritable que Satan et ses disciples, les orgueilleux, s'efforcent d'y suppléer par le colossal et le monstrueux : la tour de Babel en fut le premier exemple, la bombe atomique en est le plus récent.

L'esprit d'enfance spirituelle est ainsi tout ensemble le chemin qui mène à la perfection et l'essence même de cette perfection. Or le moyen le plus naturel et le plus aisé de le mettre en pratique c'est de dépendre totalement de notre Mère et de nous enfermer dans son sein virginal afin de recevoir d'Elle l'infusion de la véritable vie. Cette vie c'est la grâce, participation à la nature divine, selon le mot de saint Pierre¹.

Notre enquête nous a donc ramenés à notre point de départ, la Maternité Divine de Marie, base de sa Médiation. Comme Mère de l'Homme-Dieu, auteur de la vie, Elle est devenue le réceptacle de cette vie et la trésorière de la grâce ; comme Mère des hommes, Elle est chargée par Dieu de la leur communiquer, qu'il s'agisse de *la grâce* dans son ensemble, ou de chacun de ces dons particuliers qu'on appelle couramment *les grâces*. L'union entre le Premier Né et tous les puînés se réalise dans le sein maternel de Marie qui mérite ainsi le nom de Médiatrice de toutes grâces. Cette Médiation ne nous empêche nullement de recevoir immédiatement la lumière de Dieu et son amour, puisqu'elle est une condition nécessaire de cette "immédiation", comme c'est aussi le cas pour l'illumination des anges².

Connaissant le mode d'action de Marie, il nous faut rappeler brièvement comment l'homme s'achemine vers la perfection. Nous pourrons ensuite exposer l'attitude d'âme qui mettra pleinement en jeu cette Médiation mariale.

¹ II Pet, I, 4.

² Voir quelques textes à l'Appendice II.

CHAPITRE III

Ego sum vitis

A toutes les étapes du chemin montant de la perfection c'est à la volonté qu'il appartient en dernier ressort de mouvoir et de diriger toutes les puissances, y compris l'intelligence, et par suite de se diriger elle-même. C'est elle aussi qui doit soumettre l'âme au travail opéré par Dieu. Si donc la volonté est bonne et droite, tout ira bien pour l'âme. Si elle est mauvaise, quand même tout le reste, par impossible, serait bon, c'est la ruine assurée. Qui la possède, possède l'âme. Elle est le principal enjeu de la lutte entre Jésus et Satan. Il importe donc souverainement de la connaître et de savoir la manœuvrer.

La volonté est l'appétit de l'âme spirituelle. Si nous pouvions connaître un esprit en lui-même, nous verrions qu'il est nécessairement doué d'intelligence et de volonté, à l'image de la Sainte Trinité, avec cette différence essentielle qu'en Dieu Intelligence et Volonté sont des Personnes qui possèdent toute la nature divine, tandis que dans l'esprit créé ce sont seulement des facultés ou puissances, dont l'exercice peut être suspendu sans dommage pour son existence.

L'intellect a pour objet le vrai, et la volonté le bien, vrai et bien qui s'identifient avec l'être, en un seul objet infini, qui est Dieu auteur de la nature. L'intellect est nécessité par le vrai, comme la volonté par le bien, en sorte que l'esprit ne connaît rien que sous la raison de vérité, et ne veut rien que sous la raison de bien.

LA LIBERTE

Mais ce bien peut être vrai ou seulement apparent, quand il s'agit d'un bien particulier. C'est ici qu'apparaît la notion de liberté, qui n'est autre que l'indifférence dominatrice de la volonté en face des biens particuliers, car seul le bien infini peut combler son amplitude infinie.

Mise en présence de divers biens particuliers, la volonté reste entièrement indépendante dans son choix ; elle peut même vouloir un mal qu'elle estime bon pour elle. Rappelons que la volonté, au repos, est une simple puissance, qui a besoin d'être mise en mouvement par un moteur, qui, lui, soit en acte. Ce moteur, c'est Dieu, qui concourt nécessairement à l'être physique de tout acte libre, même mauvais.

Mais ce qui importe dans l'acte libre, ce n'est pas tant son être physique que sa moralité. Car si Dieu nous a faits libres, Il nous a aussi tracé des lois selon lesquelles nous devons exercer cette liberté, précisément dans le choix des moyens qui nous conduisent à notre fin.

Or aucun des biens particuliers, vrais ou apparents, qui s'offrent à nous, n'est capable de nous déterminer à vouloir ceci ou cela. Aussi longtemps que nous sommes voyageurs sur la terre, nous avons besoin d'une motion qui détermine notre choix. D'où viendra-t-elle ? La seule réponse logique, cohérente avec les principes, est qu'elle vient de Dieu, de Dieu qui est notre fin dernière, et qui doit être aussi la cause efficiente de nos vouloirs pour qu'ils soient en rapport avec cette fin. C'est donc Dieu qui donne à notre acte libre son être physique et aussi son être moral quand cet acte est bon.

Il est vrai que notre incurable orgueil se cabre à cette idée. Il nous semble que nous ne sommes pas libres, si c'est Dieu qui nous détermine. Un peu d'humilité (ou de vérité puisque c'est la même chose) nous montrera notre erreur.

Nous savons fort bien que rien n'existe par soi, et que notre propre existence est un pur don de Dieu. Nous admettons aussi volontiers que c'est Dieu qui nous a faits libres, sans d'ailleurs bien nous rendre compte de ce que cela signifie. Nous savons de même que notre existence et notre liberté ne subsistent que par l'action de Dieu. Ce sont des choses qui s'imposent à notre expérience, mais dont le sens profond nous échappe. Si donc notre liberté dépend de Dieu dans son être comment n'en dépendrait-elle pas dans son acte ? La liberté créée n'est pas l'indépendance, mais tout au contraire la faculté de dépendre librement de la liberté première, qui est Dieu, afin de participer à sa souveraineté : "Servir Dieu c'est régner". Nous ne sommes vraiment libres que quand Dieu nous fait agir librement.

D'ailleurs si nous voulons échapper à la motion divine, nous tombons dans le déterminisme des circonstances. La volonté se laisse guider par ses appétits, ce qui donne à Satan plein pouvoir sur sa conduite. Il ne faut pas oublier en effet que, bon gré, mal gré, l'homme vit dans l'ordre surnaturel, auquel s'appliquent *a fortiori* les remarques que nous venons de faire sur l'acte naturel de la volonté.

Dans l'état de grâce, c'est la vertu infuse de charité qui donne au vouloir de l'homme la possibilité de mériter le ciel et de pénétrer jusque dans la vie intime de la Sainte Trinité. Une élection méritoire doit être opérée par Dieu, selon le mot de Notre Seigneur : "*Sine me nihil potestis facere*"¹, sans moi vous ne pouvez rien faire" ; entendez : pour conquérir le ciel.

¹ Jean, XV, 5.

Dans ce cas Dieu donne à l'acte libre son être physique, sa rectitude morale, et sa portée surnaturelle. Tel devrait être chacun des actes libres de l'âme chrétienne. Il n'en est malheureusement pas toujours ainsi.

DEFAILLANCES DE LA LIBERTE

Un premier défaut consiste en ce que, tout en étant informé et dirigé par la grâce, l'acte libre puisse avoir une intensité notablement inférieure au degré de charité possédé par l'âme, par suite d'un manque de correspondance à la motion divine. De tels actes méritent une récompense, mais non un accroissement de grâce. Au lieu de suivre le chemin montant, l'âme flâne sur la pente de la montagne.

Un autre défaut, plus grave, et trop fréquent même chez les âmes consacrées, consiste à agir d'une manière purement naturelle. L'âme ne perd pas la grâce, mais elle vit comme si elle ne la possédait pas. On est chrétien à l'église, et honnête homme le reste du temps ; ou plutôt on croit l'être alors qu'un examen de conscience plus soigneux révélerait de nombreux défauts capables d'acheminer l'âme au péché mortel. On sait que le païen lui-même a besoin de grâces actuelles pour observer parfaitement la loi naturelle. Mais un chrétien ne peut se contenter de cette honnête médiocrité. Il doit tendre à la perfection surnaturelle, sinon c'est la damnation. Sans aller aussi loin, il arrive que des âmes religieuses posent des actes apparemment bons, mais réglés par la seule vertu naturelle, alors que le contexte de leur vie demandait une motion de grâce. Nous parlons ici de la teneur même de l'acte, qui devait être surnaturelle ; car il est toute une catégorie d'actes qui par essence sont naturels, et ne peuvent être ordonnés à la perfection que par l'intention de l'âme.

Le dernier degré enfin est le péché mortel, dans lequel seul l'être physique de l'acte est de Dieu. La direction morale et l'élection étant contraires à la loi divine, il en résulte la perte de la grâce et l'emprise de Satan sur l'âme. Que s'est-il donc passé à l'instant du choix mauvais ? Si l'âme était restée docilement sous la motion divine, son élection aurait été vraiment libre et bonne ; puisque faite par la source de toute liberté.

Quiconque s'examine loyalement après avoir péché doit reconnaître qu'à l'instant décisif de l'élection quelque chose a mis en relief un aspect de la question qui pouvait sembler bon, tandis qu'une sorte de hâte excitait appétit et volonté, déterminant ainsi le choix coupable : en somme, aveuglement partiel du jugement et précipitation de la volonté.

La possibilité de pécher n'est nullement la marque de la liberté : Dieu qui est souverainement libre est aussi impeccable, et il en est de même de Notre-Seigneur Jésus-

Christ. Ce triste pouvoir est une conséquence de l'imperfection de tout ce qui est créé comme la stérilité d'un certain pourcentage parmi les vivants. Mais à la différence de cette stérilité qui est purement fortuite, la déficience de la volonté est coupable, en ce sens que celle-ci a mésusé par sa faute de la motion divine, qui devait suffire à déterminer une élection bonne.

En effet, aucune puissance au monde, hormis Dieu, n'est capable de s'imposer à notre volonté et d'en commander l'acte libre. Dieu lui-même, dans sa sagesse, n'use pas toujours de ce pouvoir : parfois il permet à sa créature de se révolter et de rendre stérile par sa faute le secours qui lui était offert. En sorte que, quand nous faisons le bien, nous devons en rapporter toute la gloire à Dieu, et quand nous péchons, nous en attribuer toute la responsabilité. Nul ne se perd sans l'avoir pleinement et librement voulu, comme nul ne se sauve sans le don entièrement gratuit de la persévérance finale.

Ainsi, dans l'acte spirituel du péché mortel, l'âme par sa malice détourne la motion divine, qui lui était offerte pour bien faire, la capte comme sa chose propre, et la retournant contre son auteur s'en sert pour l'offenser. Mais puisque la volonté ne peut rien vouloir que sous la raison de bien, et que c'est l'intellect qui lui propose ce bien, il a fallu, à l'origine de l'élection mauvaise, une erreur de jugement. La blessure originelle de notre intellect, appelée par la théologie ignorance, intervient certainement dans cette erreur. Il ne faut pourtant pas oublier que c'est la volonté qui dirige le regard spirituel vers son objet et le lui fait envisager sous tel angle qu'elle préfère, ou même s'abstient de toute considération. L'erreur de jugement est donc préparée, et en réalité provoquée par la volonté, à qui incombe en dernière analyse la pleine responsabilité du choix coupable.

COMMENT ?

Bien que le fait soit certain, il est difficile de nous rendre compte de quelle façon la volonté abandonne sa rectitude et s'arrache à la motion divine, sans autre impulsion que sa propre malice. Le cas est particulièrement impressionnant quand il s'agit du péché de Satan. Satan avec ceux qui allaient devenir les mauvais anges, venait de sortir du néant, avec cette droiture et cette fraîcheur naïve qui sont la marque des œuvres de Dieu, sans aucune passion, sans aucun tentateur. Et là, dans la pleine lucidité de leur intelligence, leur volonté, pleinement possédée par la grâce et indemne de toute malice originelle, s'est arrachée violemment à son Créateur, et s'est repliée sur elle-même en se prenant pour fin dernière, et en cherchant en soi-même le principe de son vouloir.

C'est là le péché d'orgueil satanique, dans toute sa crudité, péché irrémissible parce que commis en pleine connaissance de cause.

Bien que l'orgueil soit au fond de tout péché, il faut reconnaître que l'homme le commet rarement sous cette forme dépouillée : ou quand il en vient à l'excès de vouloir se faire adorer comme Dieu, il n'y est arrivé que par une longue suite de prévarications. Le péché de l'homme commence plus souvent par les appétits sensibles, auxquels la volonté ne résiste pas. Les passions s'enflamment et excitent la volonté tout en diminuant plus ou moins sa liberté. La volonté oriente le jugement dans le sens qu'elle préfère, afin de justifier son élection. Mais dès lors que la volonté ne s'est pas opposée à l'attrait sensible quand elle le pouvait aisément, elle a pris à son compte toute la responsabilité de ce qui a suivi. Il y a toujours un moment où la liberté pouvait et devait résister, et où elle ne l'a pas fait. C'est là que se place l'élection.

En s'arrachant ainsi à l'impulsion qui l'aurait fait agir avec une véritable liberté, dérivée de la liberté de Dieu, la volonté se soumet au déterminisme des circonstances, surtout par l'intermédiaire de ses appétits, et par ceux-ci, à l'influence de Satan. Le démon ne peut pas mouvoir directement la volonté ; mais par son emprise sur les puissances sensibles il l'incline aisément dans le sens qu'il a choisi. L'habitude du péché établit entre l'âme et le démon une véritable connivence, bien plus redoutable que la possession.

Pour avoir voulu sauvegarder son indépendance, l'âme a en réalité sacrifié sa liberté, et s'est soumise au plus terrible des esclavages. On observe alors souvent en elle une très grande intensité du vouloir qui n'est nullement le signe de la liberté, bien au contraire. Et ceci jette un jour terrifiant sur la prodigieuse activité de certains hommes.

Cette attitude de l'âme qui se soustrait à la motion divine porte un nom bien connu, c'est la "volonté propre" ; et le mot exprime clairement les deux éléments corrélatifs qui constituent une telle attitude. D'une part l'âme se prend elle-même comme fin, et de l'autre elle cherche en soi le principe de son élection. En effet, la cause finale et la cause efficiente sont étroitement unies et réagissent l'une sur l'autre. En réalité l'âme se sert de sa volonté pour abdiquer son indépendance : la volonté propre est la pire servitude.

Si nous pouvions connaître ce qu'est en soi la volonté, nous comprendrions comment une telle chute est possible. Une simple comparaison jettera peut-être quelque lumière sur ce sujet mystérieux.

Il y a dans le monde matériel une image expressive de l'amour, donc de la volonté, c'est l'aimantation, comme son nom même en témoigne. Lorsque l'aimant est en présence de petits objets de fer, il les attire et s'en empare. Quand l'objet est plus pesant que lui, la force

magnétique entraîne l'aimant vers cet objet. Le premier cas figure le mouvement de l'amour-propre, et le second celui de la charité.

La force magnétique est diffuse dans toute la substance de l'aimant (comme la volonté dans l'âme) ; mais on peut en matérialiser l'aspect par l'artifice bien connu de la limaille de fer. On se rend compte alors de la présence de "lignes de force", qui rayonnent autour de l'aimant, et dont on peut continuer le dessin à l'intérieur de celui-ci. On pourrait dire par analogie que la volonté ce sont les lignes de force de l'âme, et que son acte dépend de leur bonne ordonnance dans la substance de l'esprit. La malice serait un enchevêtrement partiel de ces lignes, produisant une diminution de leur énergie et une incertitude dans leur rayonnement.

Le cas de l'électro-aimant est tout proche de celui de l'aimant permanent, mais ici la force magnétique n'existe dans le noyau de fer doux que sous l'influence du courant extérieur, et cesse avec lui. Sans vouloir trop presser cette comparaison, on pourrait voir dans l'action du courant une figure de la motion divine, et, dans un défaut caché du noyau, l'équivalent de la malice de la volonté.

Si nous supposons que l'influence persistante du courant pourrait corriger peu à peu le défaut caché, à condition que la malice intérieure ne se raidisse pas, nous aurions une vague image des rapports de notre liberté avec la motion divine.

L'ALLEGORIE DE LA VIGNE

Mais il y a dans l'Evangile une figure beaucoup plus expressive, puisqu'elle a été proposée par Notre-Seigneur lui-même, c'est celle de la vigne et ses sarments qu'il faut relire en saint Jean¹.

En disant à ses apôtres qu'il est le cep de vigne et eux les sarments, Jésus se place au point de vue de leur dépendance morale envers lui. Il ne s'agit pas ici de leur existence naturelle, qui en fait durera toujours, mais d'un rattachement qui peut cesser. De même les seuls fruits auxquels Jésus s'intéresse sont les fruits des vertus surnaturelles. D'ailleurs, le texte "Sans moi vous ne pouvez rien faire", n'est rigoureusement vrai que dans l'ordre surnaturel ; mais là il faut le reprendre dans toute sa force.

La situation des apôtres, et de toute âme chrétienne envers Dieu est très nette : le rameau n'est pas autonome ; il ne peut vivre et fructifier qu'en demeurant attaché au tronc, et c'est la sève issue de ce dernier qui produit en lui fleurs et fruits. Le fruit appartient bien au

¹ Jean, XV, I-10.

rameau, mais aussi et d'abord au cep. Le rameau n'a qu'une chose à faire : rester adhérent au cep et laisser la sève l'envahir.

Comme toute allégorie celle de la vigne ne peut être poussée jusqu'au dernier détail. C'est l'idée d'ensemble qu'il faut retenir. Lorsque le rameau matériel reste attaché au cep, et qu'il ne porte pas de fruit, on ne peut pas dire strictement que ce soit sa faute. Pourtant le vigneron le retranche comme pour le punir. Dans l'ordre surnaturel une âme ne peut porter de fruit sans demeurer en Jésus ; mais si elle demeure en Lui elle en porte sûrement. Si donc elle ne fructifie pas, c'est qu'elle s'est déjà séparée de Lui, par son initiative personnelle puisque Dieu ne réprovoque que ceux qui d'abord l'ont renié.

Il reste donc que, dans l'ordre surnaturel, c'est le rameau, et lui seul, qui se retranche du tronc, et le terrible sécateur qui fait cela est la volonté propre.

Cette conclusion résulte d'ailleurs des paroles mêmes de Jésus : "Demeurez en moi, et moi en vous" : la demeure de Jésus dans l'âme est conditionnée par la demeure de l'âme en Jésus. En leur disant absolument "demeurez", Jésus indique assez que la chose dépend d'eux.

Mais comment demeurer en Lui ? – "Demeurez dans la charité, la mienne. Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans l'amour de moi, de même que moi j'ai gardé et je garde les commandements de mon Père, et je demeure dans son amour".

A plusieurs reprises, dans ce beau discours après la cène, Jésus redit cette équation entre l'obéissance et l'amour¹. La chose est claire : le rameau, pour porter du fruit, doit demeurer en Jésus, c'est-à-dire dans l'amour de Jésus, et cela en observant ses commandements. Par contre celui qui n'obéit pas se sépare de l'amour de Jésus, et de Jésus lui-même par sa volonté propre. Dès lors, le rameau est desséché et destiné au feu éternel.

Entre la parfaite fructification et le rejet total il y a place pour de nombreux degrés de "demeure en Jésus", comme le prouve la taille opérée par le Père sur les rameaux fidèles afin d'accroître leurs fruits. Il y a là une allusion manifeste aux purifications passives que nous décrit la Nuit Obscure.

Le degré initial de cette demeure en Jésus figurée par l'allégorie de la vigne, et qui s'appelle aussi l'état de grâce, c'est la charité parfaite des commençants, celle qui exclut seulement le péché mortel. Elle n'est dite "parfaite" que par analogie, puisqu'elle doit se développer "sans mesure" jusqu'à la béatitude. Elle est compatible avec le péché véniel, qui est une forme diminuée et partielle de la "volonté propre".

¹ XIV, 15, 23 ; XV, 14.

Le passage de l'âme de ce degré initial à la sainteté s'opère par la réduction progressive de la volonté propre, et l'ouverture croissante de la volonté à l'influx de la sève divine. Cette réforme de la volonté entraîne par une suite nécessaire celle de toutes les puissances soumises à son empire.

Tout se ramène donc à l'attitude de l'âme sous la motion divine, tant dans l'ordre naturel que dans celui de la grâce. Le but à atteindre est la docilité parfaite des bienheureux dans le ciel, qui, bien loin d'être une abdication de leur personnalité, la réalise au contraire dans son incommunicable originalité. Si forts que doivent être les termes qui marquent notre dépendance envers Dieu, ils restent toujours à mille lieues du panthéisme et du nirvana ; le sarment garde son individualité propre, et plus il "demeure" en Jésus plus aussi il exalte cette liberté qu'il semble sacrifier.

Ainsi comprise l'allégorie de la vigne contient vraiment tout le programme de la sainteté, et nous ne saurions trop la méditer.

CHAPITRE IV

Mater pulchrae dilectionis

L'exposé précédent n'apportait que des choses connues de toutes les âmes désireuses d'atteindre la perfection et que la plupart d'entre elles sont bien résolues à mettre en pratique sous le couvert de multiples dévotions. Mais comment alors les résultats sont-ils aussi variables ?

Il y a certainement des conditions de tempérament ou de milieu qui peuvent retarder la marche de l'âme sur le chemin montant. Mais dans bien des cas il faut en chercher ailleurs la raison. A égalité de ressources les uns réussissent, et les autres s'attardent. D'après ce que nous avons dit, c'est sûrement du côté de la volonté qu'il faut chercher la solution du problème.

En parlant de "dévotions" nous pensons à ces menues préférences pour telle forme de prière, à ces affinités spirituelles qui orientent les âmes dans le choix de leurs amis célestes, toutes choses bonnes et légitimes quand on leur applique les règles si sages rappelées par saint Jean de la Croix, mais qui ne touchent pas le fond de la question. Disons même que ces "dévotions" sont une partie de la matière du problème qui nous occupe.

Rappelons qu'il s'agit de savoir comment l'âme doit se comporter pour réaliser effectivement l'attitude dépeinte par l'allégorie de la vigne. La réponse qui se présente d'elle-même, et qui paraît sortir des termes de la question, est que nous serons un sarment fidèle si nous sommes humbles et obéissants : l'humilité nous enseigne notre néant de créature, notre corruption de pécheurs, notre impuissance à tout bien ; l'obéissance nous soumet à la motion de Dieu et nous fait demeurer dans son amour. C'est bien exact ; mais encore faut-il que cette humilité soit vraie et que cette obéissance soit effective.

Avant d'aller plus loin disons qu'en scrutant ainsi le fond de la misère humaine, mon but n'est pas du tout de décourager les âmes, mais bien au contraire de les jeter dans une confiance sans borne, puisqu'aussi bien la volonté divine de nous conduire à la sainteté ne saurait être mise en doute et qu'elle doit fournir les moyens d'y atteindre. Cette analyse ne doit même pas jeter un doute sur la valeur de nos efforts passés, car la divine Sagesse se plaît à tirer le bien de nos ignorances et de nos erreurs.

Mais par contre il serait peu raisonnable de s'appuyer sur cette même Sagesse pour chasser tout souci, et s'abandonner à l'à-peu-près qui est la cause de tant d'insuccès. Certes le bien que nous faisons, c'est Dieu qui nous le fait faire ; mais il suffit de penser que nous

pouvons nous opposer à sa motion pour comprendre le bien fondé de nos recherches. Notre prédestination porte non seulement sur le terme, mais aussi sur les moyens d'y arriver, et d'y arriver librement. Il nous faut attendre le succès de Dieu seul, mais agir aussi comme s'il dépendait de nous. Subjectivement nous ne pouvons pas sentir notre prédestination, précisément parce qu'elle crée notre liberté et nous donne d'agir librement.

Il est une autre raison d'étudier ces choses : c'est que si nous savons faire jouer nos puissances avec le maximum d'efficacité, nous irons plus loin dans le chemin de la perfection, et à moins de frais, en économisant nos peines et notre temps. Nous sommes si faibles et la vie est si courte qu'il n'est pas sans intérêt de ménager nos forces pour un meilleur rendement.

Mais, me direz-vous, la volonté de Dieu s'accomplit sûrement, et l'espérance me dit que ma place est déjà déterminée par sa Providence. Sans doute ; mais si l'étude que je vous propose est un de ces moyens qui doit vous y conduire, serait-il sage de la négliger ? Encore une fois agissons comme si le succès dépendait de notre industrie.

HUMILITE

Ainsi donc il peut y avoir une fausse humilité. Dès lors que l'humilité est le contre-pied de l'orgueil, que l'orgueil est au fond de tout péché et que nous sommes tous pécheurs, il en résulte logiquement que nul ne possède une parfaite humilité avant d'avoir atteint le sommet de la sainteté. Se croire humble, à part le cas bien rare d'une authentique révélation, c'est prouver qu'on ne l'est pas.

Sans parler d'une absence totale d'humilité, il faut bien reconnaître que l'état habituel des âmes, même très bonnes, est celui d'une humilité en croissance. Puisque, selon le mot si profond de sainte Thérèse, l'humilité c'est la vérité, il y a toujours en nous une ignorance partielle de notre misère ; bienheureuse ignorance qui, au dire du curé d'Ars, nous empêche de tomber dans le désespoir ; mais qui pourtant empêche aussi notre appui total sur la grâce. Cercle vicieux, direz-vous. En apparence, oui. En réalité ces réflexions prouvent qu'il faut trouver une industrie capable de réaliser autant que possible l'attitude correspondant à une parfaite humilité alors qu'on ne la possède pas encore.

OBEISSANCE

De tout ceci nous pouvons déduire assurément que notre obéissance ne sera pas plus parfaite que notre humilité, puisqu'elle en dépend. Quand on parle d'obéissance on pense

aussitôt à la vie religieuse, dont elle est, ou tout au moins dont elle devrait être la maîtresse vertu. C'est à dessein que nous parlons de vertu, car le vœu a une portée canoniquement trop délimitée pour réaliser la perfection totale de l'âme. Un bon religieux doit agir comme si son vœu s'étendait à toute sa vie, et c'est ce que fait la vertu d'obéissance. Elle s'étend même, au moins en partie, à la vie de l'âme par la dépendance si nécessaire envers le directeur spirituel. Il reste pourtant un domaine qui échappe à son influence, c'est ce qu'on peut appeler la gestion de nos biens spirituels. Et, pourtant, c'est bien dans un sens total qu'il faut entendre la parole de Jésus : "*Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me*"¹. Il ne peut s'agir ici des seuls commandements du décalogue, qui ne sont pas à vrai dire les commandements de Jésus. Puisque la "demeure" en Jésus doit être totale, totale aussi doit être l'obéissance, surtout dans les zones les plus profondes de l'âme, là où se consomme l'union d'amour.

Ainsi donc en fait, et malgré son incomparable valeur comme instrument de sanctification, l'obéissance religieuse ne prend pas tout l'homme, quand bien même celui-ci voudrait s'y soumettre sans limite.

De plus, limitée dans son extension, l'obéissance l'est aussi trop souvent en intention, au point que des religieux arrivent, sous son couvert, à faire habituellement leur volonté propre. Il y a là une remarque d'une très grande portée pratique, et qui mérite un examen approfondi, car elle peut et doit être appliquée à l'ensemble de nos rapports de dépendance envers Dieu.

Dans la *Vie de Sœur Marie de Jésus Crucifié*, écrite par le R. P. Estrate², on lit ceci : "Quand nous demandons une permission, la première parole de la prieure, c'est Dieu. Si nous faisons une observation, cette seconde parole, c'est nous-mêmes, et, si nous insistons, cette troisième parole, c'est le démon". En effet le supérieur n'est pas une machine ; la grâce d'état qui lui est accordée en faveur de ses subordonnés, le prend dans toute sa réalité d'homme, au point de tourner ses défauts eux-mêmes au véritable bien des religieux, mais à condition que ceux-ci sachent voir Dieu en lui et qu'ils soient dans un état de parfaite réceptivité. Ordinairement quand on va demander une réponse à son supérieur, on se l'est déjà faite à soi-même avec les arguments les plus convaincants. Ordinairement aussi la réponse du supérieur n'est pas celle qu'on attendait. D'où la tentation de mieux expliquer la question : ne sait-on pas en effet qu'il est permis, et parfois nécessaire de l'éclairer ? – Sûrement il n'a pas compris ce que je voulais dire. – D'où explications, parfois modérées, mais parfois vivement senties. Dès lors que le religieux n'est plus dans l'état de réceptivité requise, la grâce d'état du supérieur se dérobe peu à peu, puisque le religieux s'en montre indigne. La conclusion est qu'on obtient la

¹ Jean, XIV, 21.

² Chap. IV, p. 54.

réponse tant désirée ; et le pis est qu'on se persuade que c'est la volonté de Dieu. Et si, dans la satisfaction de se voir enfin compris (!), on continue à bavarder, la troisième parole c'est le démon. Sans commentaire. N'est-il pas vrai que la fine remarque de l'humble converse mériterait d'être écrite en lettres d'or dans tous les cloîtres, et même ailleurs ? On comprend que par une telle méthode on arrive à faire tout ce qu'on veut, en croyant peut-être obéir.

Ceci nous amène à considérer les degrés de l'obéissance, on en distingue souvent trois : obéissance extérieure, obéissance de volonté, obéissance de jugement, la troisième seule étant vraiment parfaite.

Le degré inférieur est celui de l'esclave, qui accomplit l'œuvre prescrite parce qu'il y est forcé, mais sans acquiescement intérieur. Une telle obéissance n'a aucune valeur morale.

Le deuxième degré serait mieux appelé "volonté d'obéir". Il consiste à accepter l'ordre donné et à l'accomplir parce que c'est la volonté de Dieu, manifestée par l'autorité légitime ; mais le jugement reste en suspens, ne saisissant pas les motifs du supérieur : il se contente de ce qu'on appelle les principes réflexes pour justifier la soumission de la volonté. Il y a là une véritable obéissance religieuse, mais qui doit viser plus haut.

Le dernier degré est celui où le jugement s'incline sans réserve comme sans lutte devant l'ensemble du processus par lequel la volonté de Dieu lui est manifestée, sans qu'il soit besoin, pour autant, que l'intellect connaisse distinctement les motifs subjectifs du supérieur.

D'après ce que nous avons dit des rapports mutuels de l'intelligence et de la volonté, il est clair que dans le second degré il y a déjà une réelle obéissance du jugement, puisque c'est lui qui propose à la volonté les motifs qui l'inclinent à se soumettre. De même, dans le plus haut degré, le plein acquiescement du jugement provient de la saine orientation que lui donne la volonté.

Il serait donc plus exact de parler de deux degrés de la même obéissance à laquelle concourent nécessairement nos deux facultés spirituelles, et de voir dans le premier (nous laissons complètement de côté l'obéissance servile), un acte inspiré par la raison pratique et le don de conseil, tandis que le second procède de la raison supérieure éclairée par la foi et conduite par la charité, sous l'influence des dons d'intelligence et de sagesse. Ainsi comprises, les expressions "obéissance de volonté" et "obéissance de jugement" peuvent être retenues, car elles dépeignent assez exactement ce que l'âme ressent dans les deux cas.

Cette analyse de l'obéissance religieuse doit être étendue à l'ensemble de nos rapports avec Dieu et de notre "demeure en Jésus". Afin de pleinement fructifier l'âme doit garder envers chaque impulsion de la grâce l'attitude décrite plus haut comme "obéissance de jugement", ce qui lui est bien impossible tant qu'elle ne possède pas une humilité parfaite. Il

reste toujours vrai que le plus ne peut pas sortir du moins. La question semblerait théoriquement insoluble, si nous ne savions que c'est la grâce qui prend l'initiative de nos progrès, brisant ainsi le cercle vicieux. Il doit donc y avoir des manières de faire qui nous placent effectivement sous l'influence de la grâce. La solution est d'ordre pratique.

L'EXEMPLE DES SAINTS

Puisque les Saints, au jugement de l'Eglise, sont des âmes qui ont trouvé la clef du problème, il semble tout simple de les imiter pour arriver au même résultat. Pourtant, sans parler de l'originalité de chaque âme, il y a dans la vie des Saints beaucoup de traits inimitables (et ce sont les plus visibles), commandés qu'ils sont par la mission publique de l'envoyé de Dieu. Bien rares sont les Saints qui, comme la Petite Thérèse, incarnent à l'état pur une doctrine spirituelle. De plus ils n'ont pas été saints depuis le berceau : bien souvent, sur la fin de leur vie, ils jugent très sévèrement tel ou tel de leurs actes, qui pourtant nous semble vertueux. C'est donc plutôt à leur message spirituel, à leur enseignement quand ils en ont donné un, qu'il nous faut recourir pour apprendre le vrai secret de leur réussite. Arrivés au terme de la perfection, leur regard porte sur le chemin parcouru, et discerne à la lumière de Dieu ce qui en est l'essentiel ; la charité qui brûle dans leur cœur les presse de communiquer aux âmes les moyens qui leur ont si bien réussi, tout heureux si quelque disciple, fort de leur expérience et de leurs tâtonnements, s'avance plus loin dans le chemin de la perfection en employant mieux son temps et ses forces.

Remarquons à ce propos que le fait, pour une âme, de se mettre à l'école d'un maître spirituel, est le moyen de choix pour briser le cercle vicieux dont nous avons parlé. En effet l'âme se sert de ses faibles forces pour adopter des principes dont la portée lui échappe et des pratiques qui contrarient le plus souvent ses tendances. Il y a là une humilité et une obéissance à la portée de chacun, et qui revêtent en quelque sorte le disciple des armes spirituelles de son maître. Nous disons que ce moyen est à notre portée, bien que ce soit la grâce qui nous incline à l'adopter, parce qu'il est loisible à chacun d'étudier les arguments du docteur et d'en juger objectivement le bien fondé, tandis que l'esprit de foi incline souverainement le chrétien à adopter des méthodes auxquelles la Sainte Eglise ajoute tout le poids de son autorité. Nous supposons d'ailleurs que l'âme en quête de tels moyens est toute prête à les adopter. Mais s'il restait quelque résistance secrète, la prière est là pour en triompher, cette prière qui est offerte à tous sans aucune exception.

Il ne s'agit pas ici de faire un exposé des diverses écoles de spiritualité qui bien souvent ne diffèrent que par des notes extérieures ou par des "dévotions" caractéristiques, encore que ces formes diverses puissent influencer et influent en fait sur le mouvement de la vie intérieure.

Le point vital est de savoir comment telle méthode assure la "demeure" de l'âme en Jésus le cep divin. Rappelons que le côté négatif, confié à l'humilité, consiste à vider l'âme de tout appui sur elle-même, et le côté positif à la mettre dans une dépendance totale envers la grâce divine, et cela d'une manière effective. Ces deux éléments sont diversement dosés selon les écoles, ou plutôt l'accent principal est mis sur l'un ou sur l'autre, eu égard aux circonstances et aux besoins pratiques des disciples.

La méthode de l'"*agendo contra*", tout en supposant une profonde humilité, insiste surtout sur la nécessité de combattre la volonté propre. Mais on comprend que, dans cette lutte même, elle laisserait entrée à cette même volonté propre, si elle n'était équilibrée par le poids d'une obéissance sans réserve, "*perinde ac cadaver*".

A l'opposé, le saint Abandon met en relief l'aspect passif de notre "demeure" : négation passive de toute initiative personnelle, fondée sur la confiance en l'efficacité de la grâce et l'infaillibilité de la divine Providence. La base en est encore une profonde humilité. Mais la formule même du saint Abandon laisse un peu dans l'ombre tout ce qu'il y a encore d'actif dans une telle attitude, et qui retient l'âme sur la pente du laisser-aller.

La doctrine de la Nuit, active et passive, unit heureusement les deux points de vue. Conditionnée par le Tout de Dieu et le Rien de la créature, elle s'étend à l'ensemble de la vie spirituelle et jusqu'à ses replis les plus cachés. Complétée par le *Cantique* et la *Vive flamme* elle décrit le côté positif de la sainteté afin d'encourager l'âme, par la vue de la récompense, à accepter de bon cœur la rudesse du chemin. L'expérience prouve cependant que les âmes se trompent aisément sur le véritable Rien, qui est celui de la volonté comme nous l'avons montré. De plus, le fait même de s'appliquer à un tel renoncement entraîne un inévitable esprit réflexe, par suite de l'habitude de s'observer pour contrôler sa propre Nuit. Or l'esprit réflexe est une forme de l'amour-propre.

On voit que, quelle que soit l'immense valeur pratique d'une telle doctrine, il n'est pas sans intérêt de chercher un moyen d'en rendre l'application plus sûre et plus aisée.

Il n'est pas nécessaire de poursuivre plus loin cette brève revue des méthodes de spiritualité. Elles ont chacune leur valeur, qu'il est intéressant de fondre dans une synthèse supérieure, qui soit comme la Somme de la sainteté. Cette valeur, de nombreuses âmes sont là pour la proclamer par leurs succès sur le chemin du ciel. Et mon intention n'est nullement de soutenir qu'il ne soit pas possible d'arriver à la sainteté en se mettant tout bonnement à l'école

d'un maître comme saint Jean de la Croix, surtout si c'est un directeur spirituel qui règle et contrôle l'exercice de la Nuit active et soutient l'âme dans les épreuves de la Nuit passive.

CHAPITRE V

Trois secrets de perfection

Mais il est permis de se demander s'il ne serait pas possible de découvrir quelque méthode pratique, d'un emploi aisé, pour suppléer à l'absence ou au silence du directeur, et réaliser une sorte de direction intérieure permanente et efficace par elle-même.

A cette question sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'a pas hésité à répondre par l'affirmative. Elle s'exprime ainsi dans l'Histoire d'une âme : "Je veux chercher le moyen d'aller au ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle. Nous sommes dans un siècle d'inventions : maintenant ce n'est plus la peine de gravir les marches d'un escalier ; chez les riches, un ascenseur le remplace avantageusement. Moi, je voudrais aussi trouver un ascenseur pour m'élever jusqu'à Jésus ; car je suis trop petite pour gravir le rude escalier de la perfection... L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'au ciel, ce sont vos bras, ô Jésus !"

Il s'agit bien là d'une invention, au sens moderne du mot, d'une méthode spirituelle, qui, mise convenablement en action, doit conduire l'âme aisément et promptement au sommet de la perfection.

Il pourrait sembler téméraire, à première vue, de vouloir appliquer à l'action si souple de la volonté une sorte de déterminisme mécanique, plus téméraire encore de prétendre enchaîner le libre jeu de la Providence.

Pour résoudre cette objection il suffit de remarquer qu'une telle invention, tout comme les découvertes scientifiques, n'a d'autre but que de favoriser l'action des lois posées par Dieu lui-même. Peu importe qu'il s'agisse ici de lois surnaturelles, et que les forces en présence soient la liberté humaine et la prédestination ; la méthode proposée reste entièrement soumise au plan divin, et la mesure de cette humble soumission est aussi celle du succès espéré. Rien donc de plus légitime qu'une telle invention.

Il ne faudrait d'ailleurs pas croire que la petite Thérèse soit la première qui ait cherché ainsi une méthode simple et efficace pour conduire l'âme à la perfection. Il s'en trouve déjà un premier exemple dans le précieux ouvrage intitulé *Conférences de Cassien avec les Pères du désert*, la 9^e et 10^e conférence, tenues par Cassien et son ami Germain avec l'abbé Isaac, traitent de l'oraison et des moyens nécessaires pour parvenir à la continuité requise dans ce saint exercice, et par suite à la perfection monastique.

Après avoir rappelé les pratiques traditionnelles et les divers degrés de l'oraison, le saint abbé exposa aux deux amis un procédé que les solitaires ne confiaient qu'à bon escient, et aux seules âmes vraiment désireuses d'arriver à la sainteté. Ce procédé consiste dans l'emploi constant du verset bien connu : *Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina*. "O Dieu venez à mon secours, Seigneur, hâtez-vous de me secourir¹". Dans une éloquente envolée, l'abbé Isaac applique ce texte à toutes les circonstances possibles de la vie monastique, faisant ressortir qu'il est un remède efficace à tous les maux et un moyen d'acquérir et de conserver toutes les vertus, et qu'il conduit ainsi l'âme à une perpétuelle union avec Dieu dans une oraison parfaite. Il s'agit bien là d'une recette de sainteté, et non d'une sorte de formule magique : l'âme ne doit pas seulement répéter les mots, mais en revêtir les dispositions et le sens profond. Mais si elle y est fidèle, le succès, au dire de l'auteur, est assuré.

Un exemple plus récent est celui de *La vraie Dévotion à la Sainte Vierge*, qui tient à l'heure actuelle une grande place dans la vie spirituelle. Voici comment s'exprime son auteur, saint Louis-Marie Grignon de Montfort : "Comme il y a des secrets de nature pour faire en peu de temps, à peu de frais et avec facilité de certaines opérations naturelles, de même il y a des secrets dans l'ordre de la grâce pour faire en peu de temps, avec douceur et facilité des opérations surnaturelles, se vider de soi-même, se remplir de Dieu et devenir parfait²."

Les termes employés par l'auteur en de nombreux passages, prouvent que dans sa pensée il s'agit bien d'une recette de sainteté, et qui plus est, de la plus parfaite et la plus efficace de toutes.

Voici donc trois procédés, en apparence bien différents, qui tous trois prétendent conduire aisément l'âme à la sainteté. Si l'efficacité d'une recette de ce genre ne peut résulter que d'une pleine mise en jeu des conditions posées par Dieu lui-même à la perfection, il faut en conclure que ces trois procédés doivent avoir un fond commun sous leurs divergences d'aspect ; et si vraiment, comme le prétend l'auteur, la Vraie Dévotion est la plus efficace, c'est qu'elle inclut tout ce qui fait la valeur des deux autres, en y ajoutant quelque excellence qui lui soit propre.

On comprend quelle simplification de la vie spirituelle résulte de l'emploi d'un moyen de ce genre. Inutile de perdre son temps et ses forces à chercher dans l'arsenal des armes de l'esprit celle qui convient contre tel ou tel ennemi. Inutile même de savoir qui nous attaque. Il nous est d'ailleurs souvent bien difficile de reconnaître la nature des mouvements qui se

¹ Ps. 69, 2.

² VD, 82.

produisent dans notre âme : viennent-ils de Dieu ou du démon ? faut-il y résister ou les suivre ? La question ne se pose même plus, puisque le moyen adopté est, par hypothèse, valide en tous cas. Ce sont ces moyens qu'il faut étudier en particulier.

LA RECETTE DE L'ABBE ISAAC

On trouvera à l'appendice IV le texte latin complet de l'exposé fait à ce sujet par le saint abbé, et dont nous donnerons ici un résumé.

La méthode consiste à utiliser à toutes fins spirituelles le verset : *Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina*. "Mon Dieu venez à mon secours (ou : pensez à mon secours), Seigneur, hâtez-vous de me secourir". Le texte hébreu se traduit de même "Dieu hâtez-vous de me délivrer, Seigneur hâtez-vous de me secourir".

"Cette formule de piété répond à toutes les dispositions qui peuvent affecter la nature humaine et s'adapte très proprement et très convenablement à tous les états et à toutes les rencontres. Elle renferme en effet l'invocation de Dieu contre tous les périls, l'humilité d'une pieuse confession, la vigilance d'un souci et d'une crainte perpétuels, la considération de notre fragilité, l'assurance d'être exaucé, la confiance en un secours toujours présent et proche de nous. En effet celui qui invoque continuellement son protecteur montre bien qu'il le croit toujours présent. Ce verset renferme l'ardeur de l'amour et de la charité, la contemplation des embûches, et la crainte des ennemis dont il se voit jour et nuit assiégé, et dont il confesse qu'il ne peut être libéré sans le secours de son défenseur. Ce verset est, pour ceux qui souffrent des attaques des démons, un mur inexpugnable, une cuirasse impénétrable, et un très puissant bouclier. Ceux qui se trouvent dans un état de paresse ou d'anxiété spirituelles, ou qui sont déprimés par la tristesse ou des pensées diverses, il ne les laisse pas désespérer d'un remède salutaire, en leur montrant que Celui auquel il s'adresse regarde sans cesse nos combats, et n'est pas loin de ceux qui l'invoquent. Quand nous nous trouvons dans la prospérité spirituelle et la joie du cœur, il nous avertit de ne pas trop nous élever, et de ne pas nous enfler de notre heureux état, en témoignant que cet état ne peut être conservé sans la protection de Dieu, puisqu'il implore non seulement un secours, mais un prompt secours. Ce verset est nécessaire et utile à chacun d'entre nous, dans quelque situation qu'il se trouve. Car celui qui désire être aidé toujours et pour tout, montre qu'il a un égal besoin de secours de Dieu, tant dans la prospérité et la joie que dans la peine et la tristesse, en sorte que Dieu le conserve en celles-là comme il le tire de celles-ci, sachant bien que dans les deux cas la fragilité humaine a besoin de l'assistance divine pour subsister."

Puis l'auteur passe en revue toutes les tentations qui peuvent assaillir un pieux solitaire, opposant à chacune la répétition du verset précité : diverses formes de gourmandise ou de dégoût ; sommeil dans la psalmodie, la lecture ; insomnies et illusions nocturnes, tentations d'impureté ; colère, avarice, tristesse, envie ; paresse, vaine gloire, orgueil ; divagation de l'esprit, aridité ; terreur spirituelle et désespoir ; le tout entremêlé des périodes de consolation et d'exubérance, qu'il faut savoir maîtriser. Et toujours : *Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina.*

"Ce verset est une oraison qu'il faut répéter sans cesse, dans l'adversité pour en être retirés, dans la prospérité pour y être gardés, et ne pas nous élever. La méditation de ce verset doit être ininterrompue dans ton cœur. Ne cesse pas de le chanter en tout ce que tu fais, soit dans le ministère, soit que tu voyages. Médite-le dans le sommeil, dans les repas et dans tous les soins requis par la nature. Ce roulement continu du cœur, devenu pour toi comme une formule de salut, non seulement te gardera à l'abri des incursions des démons, mais aussi de tous les vices du commerce des hommes, et te conduira à la contemplation des choses invisibles et célestes, et te poussera jusqu'à cette ineffable ardeur d'oraison dont bien peu font l'expérience. Que le sommeil te surprenne méditant ce verset jusqu'à ce que, façonné par cet incessant exercice, tu aies pris l'habitude de le chanter même pendant le repos. Qu'il se présente à toi le premier à ton réveil, qu'il prévienne toutes tes pensées au sortir du sommeil, qu'il te conduise à la gémissement que tu fais quand tu te lèves, et qu'ensuite il t'accompagne dans tous tes travaux et tous tes actes ; qu'il te suive en tout temps, médite-le selon les préceptes du législateur : Assis à la maison, ou marchant en voyage, dormant ou te levant, tu l'écriras sur le seuil et les portes de ta bouche, tu le placeras sur les murs de ta maison et dans les appartements de ton cœur, en sorte que ce soit ton chant spirituel quand tu te penches et te prosternes pour prier, et ton oraison perpétuelle, quand, debout, tu te rends à toutes les occupations que la vie requiert."

L'esprit doit retenir sans cesse cette formule, rejeter toutes les richesses de la pensée et s'enfermer dans l'étroite pauvreté de ce verset. Il parvient alors à la béatitude évangélique des pauvres en esprit. Par cette voie l'esprit s'élève jusqu'à la plus sublime oraison "qui non seulement n'est occupée d'aucune image, mais encore n'est diversifiée par le cortège d'aucune parole, d'aucun mot, et qui est poussée avec une inexplicable agilité de l'esprit par une intention enflammée de la pensée et un ineffable transport du cœur, et que l'esprit, sorti de tous sentiments et de tout matériel visible, lance jusqu'à Dieu par des gémissements inénarrables".

Tel est l'essentiel de ce remarquable exposé, encore tout vibrant, dans les vieux in-folio, de l'éloquente conviction avec laquelle le saint Abbé le proposait aux deux amis Cassien et Germain. Il suffit de le lire pour comprendre en quoi et comment une recette de ce genre est efficace par elle-même : désir ardent de la sainteté, humilité et obéissance dans l'acceptation d'un moyen étrange et rebutant à la nature, vrai esprit de pénitence dans son emploi souvent fastidieux, renoncement de la volonté à toute initiative et ténacité dans l'usage du secret adopté, aveuglement de l'intellect et vraie pauvreté de l'esprit. Tout ceci repose sur une profonde humilité et conduit à une dépendance absolue envers la grâce, puisque c'est là le sens premier du verset choisi.

En effet il ne faudrait pas voir dans cette répétition obstinée des mêmes mots quelque chose d'analogue à la méthode de certains faux mystiques, qui répètent sans fin le nom d'Allah jusqu'à ce qu'il se vide de tout sens, et qui se mettent ainsi dans une sorte d'extase naturelle. Il y a pourtant dans le procédé susdit un aspect mécanique qui a son importance et qui aboutit à imprimer fortement dans la substance nerveuse l'habitude de ces mots. On sait d'autre part que les mots évoquent aisément les idées, en sorte que ces idées à leur tour se fixent dans la mémoire intellectuelle et s'y développent.

Cependant l'âme ne se contente pas de répéter la formule, elle doit la méditer et la contempler, jusqu'à ce qu'elle devienne une oraison vitale. Le texte choisi exprime dans un puissant raccourci tout ce que figure l'allégorie de la vigne, si bien que l'attitude demandée par Notre-Seigneur se réalise peu à peu dans tout l'être spirituel, par la mise en jeu de l'ensemble des facultés naturelles et surnaturelles, concentrées sur cet unique nécessaire. Remarquons enfin que notre texte est un verset de l'Écriture Sainte, une Parole de Dieu, qui possède donc cette influence quasi sacramentelle, bien connue des habitués de la divine psalmodie. Que de fois la pieuse récitation des psaumes suffit à élever l'esprit à une haute contemplation, sans même que le sens littéral soit nettement perçu. C'est enfin une prière de demande qui, selon la promesse de Jésus, mérite par elle-même d'être exaucée.

De plus le lecteur aura sans doute remarqué la profonde analogie qu'il y a entre la méthode proposée par l'abbé Isaac et la Nuit active du sens et de l'esprit, conduisant toutes deux à un total dénuement et à la vraie pauvreté spirituelle, et par suite à la plus haute union avec Dieu.

Il apparaît maintenant en pleine lumière comment une recette de ce genre est pleinement légitime, puisqu'elle n'a d'autre prétention que de réaliser les conditions posées par Dieu lui-même à la conversion de l'âme. La certitude du succès et la facilité réelle que présente cette méthode, ne doivent pourtant pas nous faire illusion. La loi de la perfection reste toujours la

loi de la souffrance. Mais par cette voie l'âme concentre ses forces sur le formel de la Croix, au lieu de les laisser se disperser, comme il arrive trop souvent dans la vie spirituelle, sur des objets secondaires ou même sur de pures créations subjectives.

L'INVENTION DE LA PETITE THERESE

Il ne s'agit plus ici de recette au sens propre, comme celle que nous venons d'étudier, mais d'un comportement spirituel sous l'image de l'enfance. Ne parlons pas de cette affectation de puérilité, par quoi beaucoup s'imaginent imiter la petite Sainte. Nous n'avons pas à jouer un personnage factice ; il suffit que nous prenions conscience de notre trop réelle faiblesse, beaucoup plus marquée en face de la perfection, que celle d'un nouveau-né devant la vie naturelle, pour que la vérité nous établisse dans l'humilité qui est la base de cette méthode.

De cette vérité, et de la certitude que Dieu nous veut saints, sort spontanément une confiance sans borne. Mais la Petite Voie est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en redonner ici une analyse détaillée.

Comme toute invention, celle-ci n'a pas créé son objet ; elle l'a seulement découvert. Aussi peut-on dire que la Petite Thérèse a tout bonnement retrouvé la doctrine de l'Évangile, et l'a dégagée de tout ce qui la surchargeait sans profit. Elle est ainsi revenue à l'attitude essentielle dépeinte par l'allégorie de la vigne, tout en la revêtant de figures nouvelles qui en rendent la réalisation facile. Il ne suffit pourtant pas d'avoir compris ce qu'est la Petite Voie pour en vivre en réalité. Il est nécessaire, pour être un vrai disciple de sainte Thérèse, d'imiter toutes ses vertus, jusqu'aux plus sublimes. C'est elle-même qui nous assure que toutes les petites âmes peuvent, et par suite doivent faire ce qu'elle a fait. C'est toute sa vie qui est une invention, une méthode de spiritualité, bien que vécue dans un cadre particulier.

Ce qui fait la valeur unique de cette vie, c'est qu'elle est toute entière une parole de Dieu, comme le prouvent les innombrables miracles accomplis par Lui pour accréditer son petit Docteur. C'est un appel adressé à toutes les âmes, qui va les prendre dans l'état de péché mortel si elles ont le malheur d'y être, et qui les conduit jusqu'au sommet de la perfection. La recette de l'Abbé Isaac au contraire s'adresse à des âmes déjà exercées à la vertu, et capables de retrouver dans la formule synthétique qu'on leur propose, tout leur acquis de doctrine spirituelle. Les deux méthodes ne sont donc pas strictement interchangeables.

Mais si nous considérons la Petite Voie dans les dernières étapes de la vie intérieure, nous y retrouvons les mêmes virtualités que dans l'autre méthode, bien que sous un aspect

assez différent. La Petite Voie est d'application plus souple en apparence ; elle semble moins exiger. En réalité elle ne produira son plein effet que grâce à une fidélité et à une générosité sans limite, que si "on choisit tout". L'exemple de sainte Thérèse montre bien d'autre part que ce n'est nullement une assurance contre la souffrance.

L'essence et les conditions de la perfection sont toujours et partout les mêmes et l'efficacité de la Petite Voie résulte précisément de ce qu'elle place l'âme, par une attitude assez facile à adopter, dans les meilleures conditions pour laisser à la sève divine pleine liberté d'agir dans l'âme. C'est donc bien aussi un secret de perfection.

LE SECRET DE MARIE OU VIE MARIALE

La troisième méthode ne se réduit pas à une formule unique de prière, mais elle ramène toutes les prières à une direction unique en les centrant sur la Sainte Vierge. Il est loisible d'employer l'*Ave Maria*, ou le *Memorare*, ou telle oraison jaculatoire, qui finissent par se fondre dans le seul nom de Marie. Et c'est la répétition matérielle ou formelle de ce nom béni qui joue le rôle mécanique signalé plus haut, avec tous les avantages qui en découlent.

La consécration totale et la dépendance de chaque instant envers Marie résultent d'une sincère humilité, tout au moins spéculative, comme dans les autres secrets, et qui grandit sans cesse par l'exercice pratique qu'on en fait ainsi.

Est-il besoin de faire remarquer l'identité de ce recours à Marie avec l'enfance spirituelle ? Bien plus, du fait qu'il s'agit de vivre cette enfance avec une mère, il est permis de penser qu'ainsi l'enfant est encore plus petit, tout comme il arrive dans l'ordre naturel. Et cela est si vrai que, poussée par la logique de ses principes, la Petite Thérèse a bien souvent vécu la vie mariale, même quand il s'agissait de rapports directs avec Jésus dans la sainte communion.

L'invocation du nom de Marie a théologiquement le même sens que le verset *Deus in adiutorium...* : impuissance de l'âme à tout bien, nécessité absolue de la grâce et efficacité de la prière. Elle repose en effet sur la croyance à la Médiation universelle de la grâce, et à la Toute-Puissance suppliante de la Sainte Vierge, qui ne sont qu'implicitement supposées dans les autres méthodes.

Il y a donc bien là tous les éléments essentiels de notre "demeure en Jésus", mais avec un important complément. Les paroles créatrices de Jésus en Croix "Femme voici votre fils", ont fait de Marie en toute vérité la Mère des élus dans l'ordre de la grâce. Celle qui était déjà la Mère de l'Homme-Dieu est devenue par un même amour la Mère des hommes. L'amour de

son cœur immaculé, sans rien reprendre de ce qui est dû à Dieu, a dès lors embrassé par le même acte tous ceux pour qui Jésus est mort. C'est vraiment dans le cœur immaculé de Marie que se réalise la jonction entre le Premier-Né et tous les cadets, entre le cep et les rameaux. Marie est la greffe divine par qui nous demeurons en Jésus, et par où pénètre en notre âme la sève de la grâce. Mais son rôle n'est pas purement statique, comme si Marie n'était que le nom donné à l'insertion de l'âme en Jésus. Elle exerce une action personnelle dans la distribution des grâces, et ses initiatives font partie intégrante de la prédestination de chaque âme. L'essentiel de son rôle de médiatrice doit être cherché là où se joue le drame de notre salut, dans les rapports de notre volonté libre avec la motion divine.

Il s'agit de placer notre volonté, avec ses lignes de force déviées et atténuées, sous l'orientation des commandements de Jésus, et, par suite, en connexion avec la motion de grâce incluse en chacun d'eux, de manière à identifier le vouloir de l'homme à celui de Dieu. Une telle formule, si sèche en apparence, se gonfle de douceur quand on réfléchit qu'une équation de ce genre n'est rien de moins que la charité. N'oublions pas que vouloir le bien c'est aimer le bien, obéir à Jésus c'est demeurer dans son amour. Il est en effet impossible de se plier à tous les vouloirs de quelqu'un, sans aimer la source d'où ils procèdent, comme aussi le vrai moyen d'aimer la source c'est de s'accorder aux ruisseaux qui en sortent.

Le rôle de Marie sera donc d'échauffer notre volonté à la flamme de son Cœur Immaculé, pour l'amener suavement et fortement à vouloir toujours ce que Dieu veut. C'est parce que le Cœur de Marie possède une incandescence de charité à nulle autre pareille, et qu'il participe au-delà de toute mesure connue à la flamme même du Saint-Esprit, qu'il est capable d'exercer ministériellement sur notre volonté une action qui n'appartient qu'à Dieu ; car il reste toujours vrai que Dieu seul peut mouvoir notre volonté. Mais tout comme pour la lumière que nous recevons directement et immédiatement de Dieu, bien qu'elle nous soit apportée par Marie, de même ici c'est le Saint-Esprit qui nous meut effectivement, bien que sa motion nous arrive enveloppée dans l'amour maternel de Marie.

Ce sont choses très délicates, mais qui nous semblent conformes à une saine théologie, et que la pratique vient confirmer. Quoi qu'il en soit en effet de la manière d'expliquer l'action de la Sainte Vierge sur notre volonté, l'expérience prouve que Dieu se sert de sa médiation comme d'un instrument de choix pour réaliser cette conformité permanente qui constitue la sainteté.

On comprend mieux à présent toute la portée du titre de ce *Mater pulchrae dilectionis*. La beauté résulte de la splendeur de l'ordre qui rayonne de l'harmonie des parties. La belle dilection c'est donc la charité parfaite. Marie est dite Mère du bel amour avant tout parce

qu'elle le possède à un degré suréminent et parce qu'elle a enfanté Celui dont toute la vie n'a été qu'amour de Dieu et des hommes, et dont la doctrine se résume dans la flamme du Sacré-Cœur ; mais aussi parce que c'est son amour maternel qui fait la jonction entre les hommes et Dieu ; cet amour nous prend tout petits avec la charité nouvelle-née du baptême, nous allaite de sa douceur maternelle, nous corrige et nous fortifie avec une tendresse sans faiblesse, pour nous enfanter un jour à la charité consommée du paradis.

Si tel est le rôle de Marie dans l'histoire des âmes on comprend l'intérêt immense qu'il y a à bien le saisir, et surtout à organiser sa vie spirituelle de façon à la soumettre le plus possible à l'influence de la Sainte Vierge. C'est justement ce que prétend faire la Vie Marieforme, ou Vie Mariale. Il convient donc pour établir la démonstration et pour résoudre les derniers doutes d'étudier cette méthode dans sa réalisation pratique.

CHAPITRE VI

Notre-Dame de la Montée du Carmel

Lorsqu'on parle de consécration totale à la Sainte Vierge, se présente aussitôt à l'esprit le *Traité de la Vraie Dévotion* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort. En fait c'est bien là qu'il faut chercher les considérations décisives en faveur de cette consécration, et la ferveur communicative capable d'entraîner les hésitants.

Par contre il est des aspects de cet ouvrage qui se révèlent, à l'expérience, capables de rebuter certaines âmes, qui possèdent déjà une sérieuse dévotion envers la Sainte Vierge.

Un examen objectif de la question montre qu'il s'agit souvent de malentendus sur la signification des mots et sur le sens spirituel de la "Pratique parfaite" ou "Secret de Marie".

Le mot d'esclavage en particulier ne doit évoquer aucune idée de servitude ou de contrainte. C'est un esclavage d'amour, donc entièrement libre et spontané, qui s'identifie aisément avec la plus délicate tendresse d'un enfant envers sa mère. Notons que nul ne songe à s'offusquer de l'expression classique d'hyperdulie, sans doute parce que son vrai sens échappe à beaucoup d'âmes.

Peu importe d'ailleurs le mot employé, dès lors qu'on se met d'accord sur l'étendue et les motifs de la dépendance de l'âme envers Marie qui se fonde, on l'a dit, sur la Maternité divine de la Sainte Vierge et sa Médiation Universelle.

Il en est de même de la pratique parfaite qui consiste à faire toutes ses actions par Marie, avec Marie, en Marie et pour Marie afin de les mieux faire par Jésus, avec Jésus, en Jésus et pour Jésus¹. Qu'il faille approfondir ces expressions pour en saisir toute la portée, la chose est évidente. Mais il ne s'agit nullement d'embarrasser les âmes par un exercice compliqué et distrayant. Cette formule bien comprise devient vite un état spirituel, qui informe toute la vie intérieure et lui communique une grande aisance. D'ailleurs la même formule doit gouverner nos rapports avec Dieu, si nous voulons mener une vie vraiment surnaturelle, entièrement prise par la grâce. Il suffit de penser que Marie est la greffe dynamique qui nous communique la grâce pour que cesse toute équivoque.

Quant aux pratiques partielles de la dévotion envers la Sainte Vierge, elles sont bien connues. Chacun adopte celles qui conviennent à ses attraits ou que les circonstances lui ont

¹ Cf. Appendice III.

appries. Elles sont utiles, souvent nécessaires à certains tempéraments, mais le secret de Marie est tout autre chose.

Faut-il donc, sans plus, adopter la Vraie Dévotion telle qu'elle se présente à nous sous l'aspect de l'Archiconfrérie de Marie Reine des Cœurs ? La réponse est aisée : beaucoup de personnes qui s'y sont inscrites n'en vivent pas sérieusement ; beaucoup d'autres en vivent pleinement sans en faire partie.

L'essentiel est dans le fond de l'âme. Quant aux formes extérieures, on les adopte ou non selon les besoins de chacun et les attraits de la grâce.

En effet puisqu'il s'agit d'une méthode destinée à soumettre pleinement l'âme à la motion divine, c'est la grâce qui doit dire le premier et le dernier mot.

Le cas le plus net est celui d'une grâce de conversion du mal au bien, ou du bien au mieux : l'heureux appelé n'a qu'à se laisser faire et si cette grâce inclut l'appel à la Vie Mariale, le problème est résolu. Ces âmes, jadis peu nombreuses au dire de Michel de Saint-Augustin et de Grignon de Montfort, semblent se multiplier de nos jours à proportion des besoins toujours croissants de la Sainte Eglise et des dangers qui la menacent. Leur petit nombre au cours des siècles passés ne peut donc pas être présenté comme une objection à l'universalité de cette dévotion. Sinon le même reproche devrait être adressé à la dévotion au Sacré-Cœur.

S'il s'agit de l'appel usuel à la vie d'oraison par des faveurs contemplatives, tout dépendra de la figure de ces faveurs, pour orienter l'âme vers tel ou tel aspect de la foi : Passion, Eucharistie, Sacré-Cœur, Maternité divine de Marie ou sa Compassion. Mais de telles faveurs n'ont nullement pour but de mettre des œillères à la contemplation. Bien souvent, au dire de saint Jean de la Croix, des personnes guidées habituellement par des grâces de ce genre se verront sévèrement jugées par Dieu pour n'avoir pas su se conduire selon les règles générales de la raison éclairée par la foi.

Il arrive enfin que la grâce mène l'âme par le chemin commun, à l'aide des bonnes lectures et des motions ordinaires offertes à tous. Dans ce cas le *Traité de la Vraie Dévotion* fait merveille.

Ainsi donc, hormis le cas où c'est la Sainte Vierge elle-même qui imprime directement dans l'âme l'habitude de la Vie Mariale, cette Vie s'offre à chacun comme une perle précieuse, suffisamment connue pour être désirable, et assez cachée pour que sa découverte demande de sérieux efforts.

S'il s'agit d'une âme qui marche par le chemin commun, la Vie Mariale se présente à elle au même titre et dans les mêmes conditions que la contemplation (dont elle est un élément

essentiel), c'est-à-dire comme un don de Dieu qu'on doit se disposer à recevoir. Il y faudra donc une recherche spéculative des motifs et des avantages de cette méthode, ainsi qu'un entraînement énergique et persévérant pour acquérir l'habitude du recours à Marie. Dans ces conditions, on ne voit pas pourquoi la Sainte Vierge refuserait à son enfant l'habitude infinie de ce recours et de sa médiation contemplative. On peut légitimement appliquer à cette forme d'oraison ce que saint Jean de la Croix dit de la contemplation en général, y compris les raisons qui expliquent certains échecs.

Dans le cas d'une âme qui possède déjà Marie comme objet habituel mais partiel de contemplation, il lui suffira de prendre conscience, en s'aidant des raisons qui militent en faveur de la Vie Mariale, que cette contemplation peut et doit devenir un objet total situé sur le trajet du regard spirituel qui tend vers Dieu.

Dans tous les cas il y a une étude spéculative à faire de cette méthode et un entraînement à acquérir pour l'exercer. Le plus souvent le *Traité de la Vraie Dévotion* reste le meilleur guide et l'instrument le plus efficace, en le complétant pourtant par la notion aujourd'hui prédominante de la Médiation Universelle, par quoi s'exerce la Maternité de Marie envers les hommes.

Lorsque la décision est prise d'adopter sans réserve la Médiation de Marie comme forme de vie spirituelle, il convient d'en marquer les débuts par une consécration solennelle, selon la formule de Montfort ou sans elle selon les circonstances. L'abandon total à Marie de toutes les indulgences et de toutes les intentions de prière est un élément essentiel de cette consécration, bien qu'il ne suffise pas à lui seul à la réaliser.

La consécration faite, il faut en vivre vraiment. Beaucoup de personnes pieuses se font inscrire à l'occasion dans l'archiconfrérie de Marie Reine des Cœurs, sans y voir autre chose qu'une dévotion mariale parmi bien d'autres. Elles en retirent les fruits que produit toute dévotion sincère, mais sans atteindre jusqu'à la moëlle du secret, faute d'une correspondance parfaite à la grâce qu'il contient.

Il ne s'agit pas en effet d'une sorte de formule magique qui opère par elle-même. Cette dévotion suppose avant tout l'exercice des vertus chrétiennes que rien au monde ne peut remplacer, et d'autre part la culture du secret. Ce n'est donc pas un brevet de nonchalance, mais bien un aiguillon pour les paresseux. La Vraie Dévotion ne prétend pas se substituer aux autres méthodes de perfection ; ou, si l'on veut, elle les inclut toutes dans sa formule comprise comme elle doit l'être.

C'est ce que saint Louis-Marie exprime fortement dans son opuscule de *l'Arbre de Vie*, où il montre que la culture de cet arbre, qui est Marie, exige la pratique généreuse de la

mortification et de l'ascèse commune à tous les chrétiens, avec les soins propres à la croissance de l'arbre lui-même.

En d'autres termes la Vie Mariale ne remplace pas la mortification corporelle ni celle des sens. Elle leur donne bien plutôt une signification nouvelle, à la lumière de l'incomparable pureté de Marie. Il faut donc sur ce point suivre les règles ordinaires avec une plus grande générosité, ce que beaucoup voudraient bien oublier.

C'est d'ailleurs le même cas que pour la Voie d'Enfance spirituelle. Lorsque la petite Thérèse, à propos des effroyables mortifications corporelles du B. Henri Suso, remarque que le bon Dieu n'a pas voulu la laisser elle-même combattre ainsi "comme simple soldat", mais l'a armée chevalier pour le combat spirituel, il ne faut pas oublier que, si elle a peu usé d'instruments de pénitence, elle n'a laissé passer aucune des souffrances qui s'offraient à elle, et que même elle les a recherchées avec un véritable héroïsme.

Il faut redire ces vérités fondamentales à ceux qui rêvent d'une sainteté moderne, consistant à vivre pleinement, ce qui revient à dire sensiblement, son christianisme, oubliant que ce christianisme consiste précisément à remonter la pente du péché originel. Mais qui croit encore au péché originel ? Par une sorte de quiétisme pragmatique on veut s'installer au sommet sans avoir gravi la pente, et l'on ne craint pas de détourner dans ce sens les doctrines les plus authentiquement conformes à la tradition.

La mortification du corps et des sens extérieurs restera toujours la base solide de la sainteté, bien qu'il faille en user avec mesure, et surtout pour rétablir l'empire de la volonté sur le corps. Le désir d'imiter la maîtrise que Marie exerçait sur son corps encouragera les timides à ne pas reculer dans la lutte contre la mauvaise nature, mais sans oublier que la volonté en fait partie, et qu'il faut la mortifier elle-même en mortifiant le corps. Parfois le vrai renoncement, le plus humiliant pour l'amour-propre, sera d'omettre la pénitence, comme il arrive si souvent dans la vie religieuse sous le contrôle de l'obéissance. La vie mariale, en mettant l'accent sur la réforme spirituelle, éclaire opportunément le disciple sur ce qui est *hic et nunc* le plus contrariant pour lui, et lui fait choisir dans chaque cas le vrai "Rien".

Mais en tout ceci la Vie Mariale n'intervient que du dehors. Il nous faut maintenant la voir à l'œuvre dans le véritable travail de réforme qui est intérieur. Pour plus de clarté nous l'envisagerons successivement dans la Nuit active et dans la Nuit passive. Nous verrons que la Vie Mariale est par elle-même un moyen unique de réaliser la première et de subir la seconde ; le succès dépend avant tout de la grâce dont Marie est l'aqueduc, mais aussi de la ténacité de l'âme à rester fidèle à sa méthode de toujours passer par Marie pour aller à Dieu.

L'entrée dans la nuit.

Quelle qu'ait été la ferveur de la préparation, elle ne suffit pas à imprimer dans l'âme l'habitude du recours à Marie. Cette habitude doit être acquise par un exercice intense et prolongé.

Pendant cette première période l'âme devra se concentrer sur cet objet. En dehors des prières d'obligation, elle s'astreindra à ne prier que la Sainte Vierge, soit vocalement soit mentalement selon son attrait. Il ne s'agit pas de battre le record des *Ave Maria*, mais une certaine violence est nécessaire pour que le recours spirituel à Marie devienne une seconde nature.

Les lectures seront aussi orientées vers ce but, de façon à accumuler dans l'esprit les meilleures raisons à l'appui de la méthode adoptée, et à échauffer la volonté d'un amour désintéressé envers Marie. Il en sera de même pour l'oraison.

Une telle concentration n'est difficile qu'en apparence. En effet Marie est si intimement liée à Jésus qu'aucune industrie humaine ne peut l'en séparer. Il ne s'agit nullement d'exclure Jésus, ne fût-ce qu'un instant, de l'horizon spirituel de l'âme, mais de l'envisager du point de vue de Marie et par Elle et en Elle. Le but n'est pas non plus d'interposer arbitrairement la Sainte Vierge comme un écran entre Jésus et nous, mais de prendre nettement conscience qu'Elle y est.

Du fait que la Sainte Vierge est médiatrice par sa sublime union avec Dieu, par la limpidité de sa contemplation et par l'incandescence de son amour, il résulte qu'elle est peu visible à nos yeux spirituels. Il est vrai que toute cette splendeur habite dans une fille de notre race, notre Sœur et notre Mère qui, Elle, se voit aisément. Mais cette créature humaine participe à la transparence de son être surnaturel. De plus, étant le trône de la Sagesse, elle sait que notre vrai bien exige un redressement total de nos facultés vers les réalités invisibles. Elle ne permettrait donc pas que le côté par où elle nous est accessible devienne un obstacle à notre progrès.

La Sainte Vierge imite en cela Jésus dans son attitude envers Marie-Madeleine lors de sa résurrection, et semble dire à son enfant : "Ne me touche pas". Mais elle sait en même temps lui donner une certitude très ferme de sa présence, qui coupe court à toute crainte et même à tout reproche. Il y a tant d'amour maternel dans ce refus, un amour si vrai, bien que presque insensible, que l'âme comprend sans effort l'utilité pour elle d'une telle attitude.

Il y a certes des degrés dans cette abstraction, suivant le degré d'avancement de chacun ; tout comme Jésus tolère de la ferveur indiscreète des commençants un certain sans-gêne avec Lui. Le progrès de l'âme se fait peu à peu dans le sens du respect, qui arrivé à sa perfection s'identifie avec la surprenante intimité du mariage spirituel.

Il semble que cette virgine réserve soit la marque distinctive de la Médiation de Marie, comme aussi le secret de son efficacité. C'est ce qui en fait le moyen de choix pour réaliser la nuit active, tant du sens que de l'esprit, puisque cette nuit consiste à se dégager peu à peu du sensible et du particulier.

Ainsi le seul fait pour l'âme de s'exercer à un recours constant à la Sainte Vierge, suffit à l'introduire dans la nuit active, si elle n'y est déjà, ou à l'y faire avancer rapidement. Elle renonce de fait à ses anciens goûts en matière de dévotions, pour adopter une attitude pénible à la nature, surtout au début, quand l'âme n'a pas encore l'expérience des biens qui en résulteront.

Mais supposons l'habitude bien prise, et devenue comme une seconde nature, comme la respiration de l'âme. La violence du début a fait place à une véritable aisance. C'est alors le temps d'user délibérément de ce recours lui-même comme instrument de mortification, pour réaliser pleinement le Rien de saint Jean de la Croix.

Un glaive à deux tranchants.

La méthode qui a si heureusement introduit l'âme dans le chemin montant de la perfection doit la conduire jusqu'au sommet, et le succès dépend du courage avec lequel elle en poursuivra l'emploi. Bien souvent en effet la nature voudra se reprendre ; le démon cherchera par de fausses consolations à éloigner l'âme de son vrai bien. Impitoyablement il faudra saisir ce recours à Marie comme un glaive à deux tranchants, et l'enfoncer par une sorte de suicide spirituel jusqu'à la moëlle de l'esprit. Il en résulte une souffrance pénétrante, mais qui infuse la vraie vie. A chaque nouvelle occasion c'est le même sacrifice, sans fin.

Une telle manière de faire serait intolérable si elle n'était compensée par ce quelque chose d'inexprimable qu'y met l'amour de Marie, amour peu sensible mais qui sait se faire connaître mystérieusement.

Glaive à deux tranchants, l'expression est parfaitement juste pour signifier les deux faces, subjective et objective, de l'efficacité du procédé.

La Nuit active consiste à réduire progressivement le rôle du sensible pour libérer l'activité spirituelle de l'âme. Est-il besoin de redire que la pensée habituelle de la Sainte

Vierge est la meilleure sauvegarde du chrétien contre les périls extérieurs, venant par la voie des sens ? Mais l'essentiel est en dedans, et le sensible y est habituellement la pierre d'achoppement sur le chemin de l'esprit. Il faut savoir en user sans abus. Le recours à Marie garde une enveloppe sensible suffisante pour que son emploi soit tout l'opposé du quiétisme, et il est assez mortifiant pour constituer par lui-même une ascèse de première valeur.

Prenons l'exemple de la sainte communion, judicieusement choisi par saint Louis-Marie comme type de sa méthode. Il semble si légitime de profiter de la présence sacramentelle de Jésus en nous pour lui parler, que le recours à Marie à ce moment-là paraît à beaucoup une vraie impolitesse. Un examen loyal leur fera comprendre que sous ce beau prétexte se cache en réalité une vraie gourmandise spirituelle. Les déclarations d'amour les plus éloquentes ne sont au fond que mensonge quand on cherche à les sentir, car l'amour est un don, une sortie de soi, qui doit se prouver par des actes. C'est ce que fait le recours à Marie qui réalise le sacrifice de toute recherche personnelle, et qui par cela même pose l'âme dans le vrai amour : sacrifice apparent, mais en réalité profit immense.

Il faut d'ailleurs remarquer qu'il ne sert à rien de vouloir goûter Jésus dans la communion, si Lui ne le veut pas, et que bien souvent l'action de grâce est le temps le plus sec de toute la journée. C'est alors que le recours à Marie procure un précieux point d'appui, même si on ne le sent pas.

Le recours à Marie tient donc un juste milieu : il mortifie l'exubérance du sensible en tout temps, et donne à propos un appui certain dans la sécheresse. L'effet mortifiant résulte de l'acte par lequel l'âme renonce à ses industries coutumières et accepte d'avance le vide sensible que va produire le recours à Marie. Il est donc légitime de parler de l'efficacité subjective du procédé, qui est en somme un moyen très simple de soutenir l'attitude préconisée dans la Nuit active.

Le second tranchant du glaive doit être cherché dans la manière d'être de la Sainte Vierge comme objet de notre secours. C'est l'efficacité objective de la méthode.

Tout progrès exige que le plus sorte du moins, ce qui requiert l'intervention d'une causalité supérieure. Une âme qui suivrait toujours des chemins connus renonce par le fait même à avancer, selon la remarque judicieuse de saint Jean de la Croix. Il est vrai que les progrès ne peuvent pas être incessants et qu'il y a des relais et des plateaux dans la montée du Carmel ; mais à chaque pas montant il faut bien marcher sur un sol inconnu. Nous sommes comme des voyageurs qui devraient poser le pied dans l'obscurité, sortant ainsi de la pénombre où ils se trouvent. Le halo lumineux qui les environne avance bien avec eux, mais après que le pas a été fait dans les ténèbres. Il est vrai que ces ténèbres sont celles de la foi, et

ne nous semblent telles que parce que leur éclat puissant éblouit nos faibles yeux, mais les apparences sont bien ce que nous avons dit.

Quelle que soit la générosité d'une âme ce sont ces ténèbres apparentes qui font son martyre. Il lui est souvent difficile de se persuader qu'elle est bien dans la foi, et que le pas qu'elle doit faire est inspiré par elle : difficulté de connaître son devoir, mais aussi de l'accomplir.

L'habitude du recours à Marie résout en grande partie le problème, surtout quand une expérience prolongée a fait goûter à l'âme les fruits de cette dévotion. Une certitude pratique montre le devoir (et par ce mot nous entendons surtout les actes spirituels), et un réconfort maternel soutient la volonté.

A vrai dire une telle intervention, qui suffit pour faire avancer l'âme sur le palier où elle se trouve, pourrait être suppléée par d'autres moyens moins efficaces. Mais lorsqu'il s'agit de faire un pas montant, de poser le pied sur un terrain obscur, c'est alors que la Médiation Mariale manifeste toute son efficacité.

Ce point de doctrine constitue l'essence même du Secret de Marie. Rappelons que Marie occupe auprès de Dieu, du fait de sa Maternité divine un lieu spirituel, un degré de conversion que nulle créature ne pourra jamais atteindre. D'autre part ce poste lui a été donné, non pour nous éblouir ou nous écraser, mais pour aider chacun à parvenir jusqu'à la place qui lui est promise dans le ciel. Marie s'acquitte de cette fonction tout d'abord en servant de trait d'union entre Jésus et nous, qu'elle étreint dans son Cœur du même amour qu'elle a pour Jésus. Elle est la greffe par laquelle nous recevons la sève du cep divin. Mais si cette sève de la grâce est efficace par elle-même, elle exige pourtant notre correspondance. Elle nous fait produire des actes qui sortent réellement de nous, et qui nous paraissent à juste titre procéder de notre volonté libre, comme si nous étions seuls à les accomplir.

Un appui ascendant.

Les pas montants dont nous parlons sont les moments décisifs de notre réponse à la grâce, bien qu'ils soient produits par elle. Marie y intervient en nous servant d'appui ascendant, et cela dans l'ordre de la foi et de la charité, puisque ce sont ces vertus, nous dit saint Jean de la Croix, qui conduisent l'âme à l'union.

Sur le voile de la foi qui est l'objet de notre contemplation, Marie se dessine comme une petite nuée, suffisamment perceptible pour soutenir notre regard, et pourtant si transparente qu'elle oblige en quelque sorte ce regard à la traverser pour tendre droit vers Dieu. Tout au

moins la chose nous paraît ainsi, parce que Marie sait ajuster sa maternelle transparence à notre faiblesse d'aujourd'hui. C'est justement ce qui en fait un "appui ascendant", un appui qui se dérobe sans cesse à nos recherches, et qui nous porte en haut par ses continuels reculs.

Ceci réalise parfaitement le côté visuel de l'"attention amoureuse" demandée par le Docteur de la Nuit. Nous devons à son école dépasser toute connaissance particulière, comme toute faveur spéciale, pour arriver à une intuition uniforme de la lumière de la foi. Ce dépassement continu est un vrai martyre, et requiert une générosité exceptionnelle. Or le regard sur Marie fait cela beaucoup plus aisément. Marie n'est pas une "faveur spéciale" ni une "grâce particulière" dont il faille faire le sacrifice, puisqu'elle est le trait d'union avec Dieu. Mais elle se comporte comme une "grâce particulière" en se rendant perceptible à son enfant ; puis en se reculant dans sa transparence elle tire le regard toujours plus loin vers l'infini, sans que l'âme ait autre chose à faire qu'à continuer de la regarder. Par Elle la pénombre où se trouve l'âme s'avance sur le terrain obscur, diminuant ainsi l'impression de risque, si pénible à l'âme, mais sans diminuer le mérite puisque c'est toujours dans la foi que le pas est fait.

On comprend qu'une telle méthode puisse servir depuis le commencement de la vie spirituelle, et conduire l'âme jusqu'à l'union transformante. Marie s'ajuste à notre capacité actuelle, permettant au début un peu de fantaisie et quelque imprécision dans l'attitude de son enfant. Le recours, d'abord enveloppé de formules, se dépouille peu à peu de tout accessoire, pour se condenser dans le nom de Marie, tandis que le recul continu de la Vierge dans sa transparence purifie le regard contemplatif pour l'amener à la simple intuition de l'"attention amoureuse".

Cet exposé touche déjà la doctrine de la Nuit passive, mais notre but actuel est de décrire l'attitude active de l'âme dans ce chemin.

Mère de la belle dilection.

Ceci dit pour le côté visuel de la méthode, il nous faut maintenant l'étudier dans son action sur la volonté.

Remarquons d'abord l'intervention de la volonté dans le choix de cette méthode spirituelle et dans l'acte de foi sur lequel elle s'appuie, mais surtout dans la fidélité à la suivre. Quand on pense au besoin de changement qui nous est si naturel, on devine l'énergie dont la volonté doit faire preuve pour persévérer pendant des années dans une attitude aussi invariable, et si peu plaisante à la sensibilité.

Dès lors que la sensibilité est un élément nécessaire de notre nature, il ne peut être question de la supprimer, mais seulement de la faire rentrer dans les bornes strictement requises. D'autre part la Sainte Vierge est Mère et ne cherche pas à cacher sa tendresse ; mais elle la manifeste d'une manière toute spirituelle, pour acheminer son enfant vers les délices de l'esprit, ce qui exige une réforme totale des appétits de la sensibilité, même dans les consolations de la vie d'oraison.

Supposons une personne qui médite dévotement sur la Crèche ou sur le Calvaire ; elle arrivera souvent à exciter en soi une très pure tendresse pour le Petit Jésus, ou une vraie compassion pour le Divin Crucifié, s'imaginant ainsi faire merveille. Mais ce sont très souvent des sentiments tout naturels, ou que le diable excite lui-même, pour détourner l'âme de son vrai bien. Le cas est fréquent, au dire de saint Jean de la Croix, pour les âmes arrivées à l'union, et à plus forte raison pour les autres.

Comme la Sainte Vierge est la grande ennemie du diable, il n'est pas étonnant que le seul fait de l'invoquer suffise à mettre son adversaire en déroute. Pour ces deux raisons, et qu'il s'agisse de consolations naturelles ou préternaturelles ou mélangées, le recours à Marie se révèle comme un moyen de choix pour mettre les choses en ordre, en refoulant la sensibilité.

On devine ce que l'invocation du nom de Marie représente pour l'âme. C'est un continuel sacrifice en acte, tout au long de la Montée du Carmel. Car nous retrouvons ici l'"appui ascendant" signalé plus haut. La Sainte Vierge ajuste sa manière d'être à la capacité sensible de son enfant, reculant sans cesse dans les profondeurs de sa virginale pureté, pour l'exciter à faire ces "pas montants d'amour" qui le conduiront un jour au sommet.

Telle est la lutte que la volonté doit soutenir contre la sensibilité. Mais elle doit encore lutter contre elle-même, ou mieux contre la volonté propre, qui peut se glisser, l'expérience le prouve, jusque dans les plus austères renoncements. C'est ici que Marie mérite magnifiquement son titre de Mère du bel amour.

Le but à atteindre, tel qu'il résulte de l'allégorie de la vigne, est que chaque vouloir de l'âme procède de Dieu dans son être moral et surnaturel comme dans son être physique, ce qui exige une obéissance de tous les instants.

Or saint Louis-Marie nous fait remarquer qu'aucun ordre religieux n'impose à ses sujets une dépendance qui s'étende aux actes spirituels eux-mêmes. Ce sont pourtant les plus fréquents et les plus importants. La Vie Mariale, parce qu'elle impose l'abandon à la Sainte Vierge de toutes les indulgences et de toutes les intentions de prière, ainsi que la garde des mérites personnels, réalise pratiquement un dépouillement spirituel absolu. Remarquons en

passant l'identité de ce point de vue avec celui de la Nuit de la mémoire. Notons aussi que la Petite Thérèse abandonnait de même tous ses mérites (entendons la valeur satisfaisante et impétoire de ses actes) pour le bien des âmes. Pour elle le mot abandon avait son sens plein ; mais pour beaucoup ce sera seulement un don, ce qui laisse place à la volonté propre dans la destination du don. On voit ainsi que, par une méthode très simple et très facile à comprendre, la Vie Mariale va aussi loin qu'il est possible d'aller, et cela sans aucun risque d'erreur.

Le seul fait d'être fidèle à cette pratique met l'âme à l'abri de tout danger de volonté propre dans la gestion de ses biens spirituels et la place dans un état d'obéissance totale, surtout si l'obéissance religieuse lui sert de base.

Il arrive pourtant que des consciences délicates se troublent et hésitent dans la pratique, N'est-il jamais permis d'avoir un désir relatif à l'attribution des indulgences ? Quand l'idée leur vient de prier pour telle personne ou telle intention, faut-il l'écarter comme une tentation ? On sait qu'il y a des cas où ces motions intérieures viennent de Dieu. Saint Jean de la Croix va même jusqu'à présenter comme un précieux résultat de la nuit de la mémoire et une marque de l'union le fait d'être ainsi mu par Dieu.

Cette dernière remarque donne la solution du problème. Oui c'est justement le but à atteindre, mais on n'y arrive que par le renoncement total dont nous parlons. C'est un cas particulier d'une règle générale : dans la sainteté consommée la grâce perfectionne la nature sans plus la contrarier, mais après l'avoir combattue tout au long de la route.

Il reste vrai pourtant qu'il faut éviter la rigidité dans la mise en œuvre de la Vie Mariale. Il n'est nullement défendu d'exprimer un souhait à Marie ni de lui recommander une intention. Il arrive parfois pour bien des raisons, naturelles ou autres, qu'on soit poursuivi par l'idée de prier à telle intention. Du moment qu'on se tourne vers Elle on est en règle avec sa consécration. L'essentiel est de toujours interposer Marie entre nous et l'objet qui se présente et de faire dépendre d'Elle l'initiative de tous nos actes. Il est même très important de comprendre que c'est là le but profond de l'abandon des indulgences et des intentions de prière.

Cette claire vue permettra à l'âme d'élargir sa méthode, et de chercher partout, jusque dans les circonstances les plus minimes, l'appui de la motion divine. Saint Louis-Marie fait remarquer que le recours à Marie peut être imperceptible, et consister en une simple orientation de la volonté, du moins quand on en a acquis l'habitude par une longue fidélité. Cette simple orientation laisse toute liberté au regard intérieur, et lui permet, sous l'influence de Marie, de discerner, à de multiples indices, quelle est la volonté de Dieu.

C'est ainsi qu'une âme habituée à ce recours constant se pliera d'instinct et se soumettra à toute indication extérieure. Au lieu de choisir telle ou telle méthode de "prières pendant la messe", elle trouvera tout naturel de suivre les "prières de la messe", comme doit le faire le célébrant. Mais lui-même le fait-il toujours ? Sa piété suivra tout naturellement la couleur du temps liturgique, le sens de l'office, les pensées du prédicateur. Que de fois les âmes pieuses s'enferment dans des cadres étroits, sous le prétexte de leur tempérament spirituel : "On obtient tout de moi par l'amour, et rien par la crainte". "Je ne peux plus dire que le chapitre XVII de l'Evangile de saint Jean". Le diable sait fort bien pourquoi il impose aux âmes de telles œillères.

Le recours à Marie met tout en ordre, en supprimant toute préférence personnelle, en imprimant dans la volonté un besoin profond, permanent, tyrannique, de dépendre de quelqu'un ou de quelque chose qui consente à lui commander. L'âme n'a plus qu'une peur, celle de vouloir par elle-même, et d'échapper ainsi à la motion divine.

On comprend qu'un tel exercice, continué sans faiblesse pendant des années, finisse par établir la volonté libre dans un état de dépendance, qui exclut pratiquement l'intervention de la volonté propre. L'âme peut alors se laisser conduire sans péril par les délicates motions de la grâce, comme le souhaite saint Jean de la Croix. Si alors l'intervention de Marie ne se fait plus sentir, ce n'est pas qu'elle ait cessé ; c'est au contraire parce qu'elle ne rencontre plus de résistance. Son action reste cachée, mais toujours nécessaire pour maintenir l'âme dans l'état de perfection auquel elle l'a amenée.

En somme les diverses formes de renoncement que nous avons signalées convergent toutes vers un seul but, faire dépendre l'élection de la volonté de l'influence de la Sainte Vierge, pour la faire dépendre de Dieu, condition indispensable pour qu'elle soit vraiment libre naturellement et surnaturellement, et qu'elle mérite ainsi le ciel.

L'ascension de la volonté, le mouvement qui l'arrache progressivement à elle-même pour l'établir dans la charité, s'effectue par une continuelle sortie de soi, pour ne vouloir que par Dieu. C'est là que se situe l'"appui ascendant" de Marie et le travail essentiel de la Nuit active de la volonté. La volonté éclairée par la foi de Marie et fondue par son amour, laisse tomber comme des feuilles sèches ses motifs d'amour propre les plus cachés. Bien souvent même, sans rien voir, elle est mue à cela par une influence secrète, comme un voyageur obligé de marcher sur le bord d'un abîme, et qui, tout en se sentant aspiré par le vertige, constate avec joie que quelque chose l'empêche d'y tomber.

L'influence de Marie sur la volonté avive en elle la conscience profonde de sa faiblesse, et lui donne en même temps une assurance expérimentale toujours plus ferme de l'assistance

qu'Elle lui porte. Le pas d'amour semble poser dans le vide, mais dans un vide mystérieusement consistant. Marie reste tout près de son enfant pour lui donner confiance ; mais aussi elle recule sans cesse dans la pureté de son amour pour l'obliger à avancer.

Tous ces effets merveilleux de la Nuit active sont produits par le seul fait du recours à Marie, qui opère subjectivement un dépouillement total, et qui met en jeu objectivement toutes les richesses contenues dans son rôle médiateur et dans son amour maternel.

Citons un beau texte de la Vraie Dévotion qui dépeint parfaitement les effets de ce recours :

"... Plus donc vous gagnerez la bienveillance de cette auguste Princesse et Vierge fidèle, plus vous aurez de pure foi dans toute votre conduite : une foi pure, qui fera que vous ne vous souciez guère du sensible et de l'extraordinaire ; une foi vive et animée par la charité, qui fera que vous ne ferez vos actions que par le motif du pur amour ; une foi ferme et inébranlable comme un rocher, qui fera que vous demeurerez ferme et constant au milieu des orages et des tourmentes ; une foi agissante et perçante, qui, comme un mystérieux passe-partout, vous donnera entrée dans tous les mystères de Jésus-Christ, dans les fins dernières de l'homme et dans le cœur de Dieu même ; une foi courageuse, qui vous fera comprendre et venir à bout de grandes choses pour Dieu et le salut des âmes, sans hésiter ; enfin une foi qui sera votre flambeau enflammé, votre vie divine, votre trésor caché de la divine Sagesse, et votre arme toute puissante, dont vous vous servirez pour éclairer ceux qui sont dans les ténèbres et l'ombre de la mort, pour embraser ceux qui sont tièdes et qui ont besoin de l'or embrasé de la charité, pour donner la vie à ceux qui sont morts par le péché, pour toucher et renverser, par vos paroles douces et puissantes, les cœurs de marbre et les cèdres du Liban, et enfin pour résister au diable et à tous les ennemis du salut."

"Cette Mère de la belle dilection ôtera de votre cœur tout scrupule et toute crainte servile : elle l'ouvrira et l'élargira pour courir dans les commandements de son Fils, avec la sainte liberté des enfants de Dieu, et pour y introduire le pur amour, dont elle a le trésor ; en sorte que vous ne vous conduirez plus, tant que vous avez fait, par crainte à l'égard de Dieu charité, mais par le pur amour¹."

¹ VD., 214, 215.

Autre aspect de la même doctrine.

Ailleurs l'auteur écrit que la Sainte Vierge prête à ses enfants les vertus qu'elle exerçait pendant sa vie. Pensée profonde. Dans la vie spirituelle les expériences que Dieu fait faire aux âmes ont pour effet principal de les convaincre fortement de leur impuissance à tout bien, de les persuader, comme on dit, que les vertus qu'elles pratiquent parfois ne leur appartiennent pas, mais dépendent toujours de Dieu. A vrai dire, les dons de Dieu sont sans repentance, et si les mérites, comme les vertus d'où ils procèdent sont un pur don de Dieu, ce don même fait qu'ils appartiennent à l'âme : sinon la récompense serait injustifiée. Mais il est très exact que toutes les réalités surnaturelles n'existent et n'agissent que par Dieu, ce qui donne aux âmes l'impression pénétrante que Dieu leur prête et leur retire à son gré les vertus qu'elles pratiquent.

C'est précisément ce que fait la Sainte Vierge, grâce à sa Médiation, avec cet avantage toutefois que ces vertus ne sont plus à la taille de l'âme qui les reçoit, mais à la mesure de Celle qui les donne. C'est en toute vérité une vie Marie-forme : ce sont les actes de Marie qui sont la cause exemplaire des actes de son enfant ; et c'est Marie qui en est la cause efficiente et la cause formelle. Voilà comment Marie prête ses vertus à l'âme qui lui est consacrée.

Or parmi les vertus ainsi revêtues, la plus importante est la charité. C'est la charité de Marie, prêtée à l'âme, qui va réaliser cette sortie parfaite de soi, cette obéissance de tous les instants, cette conformité totale, cette complaisance dans les vœux divins, qui font l'union transformante. C'est cela aimer Dieu par-dessus tout.

Mais si l'amour est une chose dont tout le monde parle, rares sont ceux qui en connaissent le vrai sens. Par leurs paroles et par leurs actes les mondains font bien voir que pour eux aimer c'est chercher son plaisir ; le mariage n'est plus que l'association de deux égoïsmes. Il n'est pas jusqu'à l'amour de Dieu qui, dans les âmes les plus pieuses, ne soit gâté de recherche personnelle. Cette triste déchéance de l'humanité ne doit pas nous étonner ; elle est le premier fruit du péché d'Adam, et se retrouve au fond de tout péché : l'amour de soi à la place de l'amour de Dieu.

L'amour est un don.

Afin de bien comprendre ce qu'est l'amour il faut le regarder dans sa source, en Dieu. L'amour c'est le Saint-Esprit, qui procède de la connaissance mutuelle du Père et du Fils. Ce mouvement qui les lance l'un vers l'autre est un don réciproque, un état de sortie de soi,

toujours au maximum d'intensité ; C'est pourquoi saint Thomas enseigne que le nom propre du Saint-Esprit c'est le "Don".

Que les divines Personnes trouvent leur béatitude dans ce don, c'est évident ; mais cela prouve que la béatitude consiste à se donner, et non à jouir, comme notre égoïsme inconscient se le persuade. Mais afin de mieux comprendre ceci considérons ce même Amour de Dieu tourné vers ses créatures.

L'acte créateur est la plus belle expression de cet amour qui donne, sans aucun motif pris dans son objet, puisque l'objet n'existe pas. Et cet acte créateur se continue par le maintien de l'être créé, sans plus de motif qu'à son premier instant. Tout ceci s'applique à plus forte raison à l'ordre surnaturel : ici même le bénéficiaire du don n'est plus le simple néant, mais le pécheur, que son état d'aversion situe bien loin en dessous de zéro. Ce que Dieu aime en nous, c'est le personnage céleste qu'Il a en vue en nous créant, et ce personnage est un pur don de son amour. C'est encore ce don sans retour qui fait l'enfer des damnés, puisque c'est l'aversion obstinée du réprouvé qui transforme subjectivement pour lui en une inexprimable torture le décret d'amour éternel.

C'est de cette façon que s'explique la miséricorde qui ne se lasse jamais de pardonner, parce qu'elle a sa source en Dieu, dans un amour qui n'a pas besoin de motifs. Il importe beaucoup de contempler, avec un ardent désir de le comprendre, ce jaillissement éternel de l'amour, cette loi interne qui oblige en quelque sorte le bien infini à se communiquer : *Bonum diffusivum sui*.

Notre amour ne sera ce qu'il doit être que s'il participe à la nature même de l'amour divin. Cette participation se réalise radicalement par l'infusion de la grâce dans la substance de l'âme, et de la charité dans la volonté. Mais cette charité parfaite initiale, qui coexiste chez les commençants avec la vieille racine de l'amour-propre, doit par un exercice constant la dessécher peu à peu, en sorte que la charité parfaite consommée soit, comme le Saint-Esprit lui-même, un don total, sans le moindre retour sur soi.

Il est vrai que notre cas n'est pas tout à fait identique à celui de Dieu. Dieu ne peut pas avoir de fin extérieure à Lui, puisqu'il est le Bien infini ; c'est évidemment sans sortir de ce Bien que les divines Personnes se donnent l'une à l'autre. Il nous semble au contraire que Dieu est pour nous une fin extérieure, vers laquelle nous devons tendre pour nous en emparer : d'où un égoïsme inconscient dans notre recherche, et une tendance habituelle à vouloir goûter Dieu.

Rien n'est plus faux que cette manière de concevoir la charité. Notre vrai but est tout au contraire de sortir de nous complètement, pour nous unir à l'amour que Dieu a pour lui-même,

ce qui ne se réalise parfaitement que dans l'état du mariage spirituel. Il faut relire à ce sujet l'admirable commentaire de saint Jean de la Croix dans la *Vive Flamme*¹. Citons ces quelques lignes qui résument parfaitement cet état de transformation :

"Quant à son amour, il se manifeste par trois perfections principales. La première, c'est que l'âme aime Dieu non par elle-même mais par lui, et c'est là une perfection admirable, car elle aime par le Saint-Esprit, c'est-à-dire comme le Père éternel et son Fils s'aiment, ainsi que le Fils lui-même le déclare en saint Jean : "Que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et que je sois aussi en eux²." La seconde perfection de l'amour, c'est d'aimer Dieu en Dieu, parce que, dans cette union si forte, l'âme s'absorbe dans l'amour de Dieu, et Dieu se donne à l'âme avec une puissance souveraine. La troisième perfection de l'amour, et c'est la principale, consiste à l'aimer pour ce qu'il est en lui-même ; elle ne l'aime donc pas seulement parce qu'il se montre pour elle généreux, bon, glorieux... mais incomparablement plus parce qu'il possède essentiellement en lui-même toutes ces qualités".

Remarquons en passant les trois prépositions *par*, *en*, *pour*, qui prouvent que, dans cet état sublime, toutes les causes de l'amour sont Dieu lui-même. L'absence de la cause matérielle ou exemplaire montre bien que l'amour de l'âme pour Dieu n'est autre que l'amour de Dieu pour lui-même.

Les grâces extraordinaires accordées à certaines âmes, comme l'enlèvement mystique du cœur et son remplacement par le Cœur de Jésus, ne font que traduire par une image frappante la réalité cachée de cette union parfaite d'amour. La Transverbération du cœur de sainte Thérèse montre de plus que la flamme d'amour peut être communiquée à l'âme par l'intermédiaire d'un messenger sans cesser pourtant de venir directement de Dieu.

Mais pour parvenir à cet état sublime nous avons besoin qu'une force étrangère intervienne à chaque instant pour déplier notre volonté, toujours portée à chercher en soi-même l'origine de son mouvement, et pour l'orienter fixement vers Dieu.

Il suffit pour cela que l'âme ait compris la nécessité et le sens de cette réforme, qu'elle en accepte, au moins confusément, toutes les conséquences, et que son intention habituelle soit de recourir à Marie pour la réaliser. Elle n'aura plus alors qu'à invoquer intérieurement le nom de Marie, comme unique remède dans tous les cas. L'acte de volonté nécessaire pour cette invocation équivaut à renoncer à tout motif personnel, à tout désir de consolation. Employé dans le temps de la ferveur, le nom de Marie fera bien souvent tomber ce qui nous paraît flamme et qui n'est que fumée, pour placer l'âme dans un juste milieu. Dans le temps de

¹ V. Fl., str. III, 3, § 17.

² XVII, 27.

l'épreuve et de l'abattement il chassera au contraire la fumée et fera sentir à l'âme le petit charbon toujours allumé au fond de son cœur.

En pratique le recours à Marie paraît contredire ce que nous éprouvons, et pose l'âme dans une sorte d'état de déception. Mais bien vite on s'habitue à découvrir dans ce vide apparent de la volonté l'appui ascendant dont nous avons parlé.

Instruite par l'expérience l'âme sait que ce recours fait son vrai bien ; et comme, malgré sa virgine réserve, Marie est tout de même une personne vivante et non un simple théorème, l'appui qu'on trouve en elle sans le sentir donne courage pour marcher. En d'autres termes, le recours à Marie, s'il déçoit la nature, contente la grâce.

Cette analyse prouve qu'il est bien juste de voir dans le recours à Marie un glaive à deux tranchants, que l'âme doit, par sa fidélité, enfoncer dans son propre cœur, et qui pénètre par lui-même jusqu'aux plus profondes jointures de nos puissances spirituelles, et tout spécialement jusqu'à la racine de notre liberté. Ainsi employé en pleine lucidité ce recours réalise par lui-même l'attitude prescrite par saint Jean de la Croix dans la Nuit active. Nous allons voir qu'il en est de même pour la Nuit passive.

NOTRE-DAME DE LA NUIT PASSIVE

A vrai dire ce n'est que pour la clarté de l'exposition qu'on distingue nuit active et passive : ce sont en effet les deux faces d'une seule réalité. L'âme qui gravit la pente du Carmel serait bien en peine de faire le partage des deux nuits, cela se comprend aisément puisqu'il s'agit de ténèbres. Mais les directeurs eux-mêmes, sauf dans les cas les plus caractéristiques, ne savent bien souvent comment définir les étapes de leurs dirigés, sinon dans les grandes lignes.

La Nuit passive peut s'entendre d'ailleurs dans un double sens. On peut désigner par ce mot l'ensemble des interventions spéciales de Dieu, depuis le moment de la conversion jusqu'au sommet de la perfection ; mais on peut aussi le réserver aux deux périodes d'épreuves, devenues classiques depuis la magistrale analyse qu'en a faite saint Jean de la Croix. Dans la réalité ces deux périodes ne sont pourtant pas si faciles à discerner, soit que l'âme ait peine à se faire connaître, soit qu'il s'y mêle des effets purement naturels, compliqués encore par les événements extérieurs. La divine Providence fait bien rentrer tous ces accessoires dans l'œuvre de réforme ; mais le directeur a besoin d'une grande clairvoyance pour démêler le formel de tout ce travail.

Les auteurs spirituels ont analysé avec beaucoup de soin les éléments constitutifs de l'action divine, ce qui est ordinaire et ce qui ne l'est pas, le mode humain et le mode suprahumain, toutes choses assurément nécessaires. Mais pour l'âme qui subit le travail cela semble tout à la fois beaucoup plus simple et bien plus compliqué : plus simple parce qu'elle sent peser sur elle un rayon divin de lumière et d'amour qui est un comme sa source ; plus compliqué parce que ce rayon produit en elle des effets d'une extrême diversité.

Il lui serait bien difficile de déterminer ce qui appartient à la foi nue et ce qui vient des dons du Saint-Esprit, et même, ce qui est plus grave, de démêler les contrefaçons diaboliques d'avec le divin.

Remarquons encore que la nuit passive est inséparable de l'active, puisqu'elle exige, pour produire ses effets, l'acquiescement de la volonté. A plusieurs reprises saint Jean de la Croix observe que certaines âmes s'attardent sur le chemin montant parce qu'elles refusent les épreuves que Dieu leur offre, et ne veulent pas lâcher leurs consolations accoutumées.

Il est parfaitement vrai que le rayon divin opère par lui-même, et que Dieu peut, quand il le veut, incliner infailliblement notre volonté à accepter son travail. Mais ceci prouve justement que cette acceptation est nécessaire, et aussi que nous pouvons la refuser.

En réalité, à chaque touche de purification nous devons donner notre consentement, sans qu'il soit nécessaire pour autant de savoir en quoi consiste cette touche, ni ce qu'elle doit opérer. Ce consentement peut être plus ou moins parfait, servant ainsi de mesure à l'effet produit. Ce côté volontaire de la passivité, souvent méconnu, mérite d'être mis en pleine lumière. La passivité n'est pas l'inertie, bien loin de là ; et il faut plus de vrai courage pour "tenir" une position sous le feu de l'ennemi que pour tenter une diversion.

La Nuit passive est donc une réalité assez complexe, dont l'élément essentiel est toutefois le travail opéré par Dieu sur les facultés sensibles, pour en dégager le spirituel, puis sur les facultés spirituelles pour les amener à la contemplation parfaite. Ce travail est accompli par le rayon divin, qui peu à peu consume toutes les scories de la nature pour faire place nette à la grâce. Après l'exposé qu'en a fait le Docteur mystique il serait vain de vouloir en donner ici un résumé forcément incomplet.

Ce qui nous intéresse c'est de savoir comment l'âme doit pratiquement se conduire à travers ces épreuves. La grosse souffrance des âmes pieuses est la crainte que leur sécheresse ne soit un châtement de la tiédeur. Il suffit de répondre à cela qu'une âme tiède ne s'inquiète guère de son état. Mais il serait imprudent d'affirmer sans plus que cette sécheresse est une pure épreuve mystique. Le juste milieu consistera à dire que, châtement ou épreuve, le seul

moyen d'en tirer profit est de s'y soumettre humblement. On voit reparaître ici le rôle prépondérant de la volonté.

Cette inquiétude, née des premières sécheresses, se continue, sous des formes de plus en plus mordantes, jusqu'à l'union parfaite, pour prendre dans les dernières étapes la figure d'un vrai désespoir. Si l'âme pouvait se persuader que ses souffrances sont bonnes et lui procurent la vraie vie, son martyre deviendrait bien plus supportable.

Un repère dans les ténèbres.

On devine toute l'importance d'un moyen qui donnerait à l'âme une telle assurance. Disons tout de suite que la pleine lumière est impossible, cela va de soi, tout au moins pendant les périodes de ténèbres. A supposer même qu'on ait eu à un moment la pleine clarté, l'assurance donnée s'évanouit quand revient la nuit. C'est donc en pleine nuit qu'il faut trouver un appui.

Le lecteur a déjà compris que cet appui c'est Marie. La première forme de cet appui doit être cherchée dans l'habitude matériellement acquise, dans l'automatisme du recours. On comprend qu'une âme qui s'est accoutumée à invoquer Marie en toute circonstance, continuera à le faire dans les ténèbres, sans effort et comme portée par l'heureuse expérience du passé, dont le souvenir reste imprimé dans sa substance spirituelle. Il lui en a coûté de lâcher tout d'un coup la variété de ses chères "dévotions". Mais elle se voit payée au centuple par la solidité de l'appui qu'elle trouve dans sa "Dévotion à Marie". Elle a joué toute sa fortune spirituelle sur une seule carte : et cette carte se révèle maintenant comme la seule gagnante. Cette extrême simplification de la vie intérieure constitue déjà, à elle seule, un inappréciable avantage.

Mais il y en a d'autres. Nous allons retrouver ici les deux aspects, visuel et volontaire, du secours que l'âme trouve en Marie. Il ne peut s'agir de la pleine lumière, mais d'une sorte de pénombre qui atténue l'horreur de la nuit noire. Nous pouvons nous représenter l'âme dans cette épreuve comme un voyageur placé au milieu d'une immense plaine, en pleines ténèbres, sans un repère qui lui indique la direction vers laquelle il doit marcher : car il doit diriger ses pas d'amour vers le point de l'horizon où se lèvera, plus tard, le divin soleil. La Sainte Vierge est comme une aube légère qui marque ce point et qui rayonne doucement sur le chemin à parcourir, ou tout au moins sur le pas qu'il faut faire maintenant. Il est permis de rapprocher cette figure de celle du tunnel où marchait la petite Thérèse à la lumière des yeux baissés de Notre Seigneur, car cette dévotion à Marie n'a pas d'autre but que de rendre plus aisée la

dévotion à Jésus, le Soleil de justice. Cette pénombre c'est la foi vive, dont nous avons lu plus haut la description, et qui montre à l'âme le bien-fondé de son épreuve, sans pourtant diminuer le mérite de son abandon aveugle. Par un divin paradoxe ce sont les ténèbres qui, grâce à Marie, s'illuminent doucement sans cesser d'être ténèbres. N'est-ce pas la réalisation pratique de la remarque de saint Jean de la Croix que les ténèbres de la foi proviennent de son excessive lumière ?

L'aspect volontaire du secours marial est encore plus important, car tout dépend en dernier ressort de l'attitude de la volonté. Puisqu'il s'agit d'âmes généreuses engagées dans les nuits passives nous ne parlerons pas de l'acceptation même du principe de ces épreuves, mais seulement de la manière de les bien supporter. La pénombre mariale facilite déjà, à elle seule, l'acquiescement de la volonté, pour les raisons rappelées précédemment. Comme il s'agit de la foi, à l'acte de laquelle concourt la volonté, le rôle de cette dernière est décisif. D'autre part, chaque pas en avant ne se fait qu'au prix d'un renoncement à l'amour-propre, et la continuité de ces renoncements, surtout dans les périodes de grand feu, exige un véritable héroïsme.

Il est vrai que le rayon divin a pour effet de consumer l'amour-propre, mais il ne le fait que si la volonté ne s'oppose pas à son action, que si elle reste dans un état permanent de passivité consentante. Or, quand on lit les relations des mystiques sur leurs épreuves spirituelles, on est frappé des tâtonnements, des arrêts, parfois des reculs, notés par les plus généreux. Il n'est pas étonnant qu'une âme dans l'épreuve soit incapable de juger ce qu'elle sent ; mais l'appui même du directeur s'avère impuissant à lui donner l'assurance dont elle aurait besoin, quand ce n'est pas le directeur lui-même qui la jette dans le trouble. Ces angoisses font bien partie intégrante de la nuit passive ; mais il est évidemment souhaitable de les réduire au strict nécessaire. Les forces de l'âme sont limitées ; quand on en gaspille une part à porter des souffrances qui ne sont pas formellement voulues par Dieu, il est clair que le progrès sera moindre. Bien que tout ceci rentre dans le plan divin, nous devons agir en pratique comme s'il dépendait de nous d'augmenter le degré de sainteté auquel nous sommes appelés.

Le but à atteindre sera donc de tenir notre volonté dans une telle soumission que le feu divin puisse accomplir son œuvre sans obstacle, et de manière que des souffrances adventices ne viennent pas consumer sans profit une partie de nos forces.

C'est la Sainte Vierge qui va tenir ainsi notre volonté parfaitement soumise à l'action de Dieu, pleinement livrée aux amputations nécessaires, un peu comme une sœur de charité auprès de la table d'opérations, qui par sa seule présence et par le rayonnement de sa bonté compatissante donne courage au malade. Mais son rôle ne se borne pas à cette assistance

extérieure : Marie a une action personnelle dans l'application de la grâce à notre âme, action mystérieuse sans doute et qui n'ôte rien à notre liberté, qui n'ajoute rien non plus à l'efficacité de la grâce, mais très réelle cependant. C'est l'influence de la greffe sur le rameau qu'elle tient uni au cep de vigne, greffe dynamique qui donne au rameau de rester en grâce et d'agir par grâce, soit activement soit passivement.

Un appui descendant.

Il s'agit dans la nuit passive de la volonté, d'amener cette puissance à s'appuyer sur le divin bistouri au moment même où il s'enfonce dans l'abcès de la volonté propre, chose naturellement intolérable, bien que tout à fait nécessaire. C'est cette attitude contre-nature qui rend la passivité si douloureuse, et qui explique les termes si forts dont se sert le Docteur mystique pour dépeindre cette horrible nuit. Marie, en conduisant la sève-bistouri dans la plaie de l'âme, interpose sa tendresse maternelle et donne à la volonté libre l'impression très réelle d'un appui. Chose merveilleuse, cette même Mère qui tout à l'heure semblait fuir devant son enfant pour l'obliger à avancer, s'approche maintenant pour lui donner le courage de "tenir". L'"appui ascendant" est devenu un "appui descendant". Dans les deux cas l'âme ne peut plus se plaindre d'être "appuyée sans appui". La Sainte Vierge, malgré son extrême transparence, est une humanisation du divin, une douce atmosphère qui rend Dieu respirable à nos faibles poumons, surtout quand le divin Amour se fait, pour notre bien, notre sage et impitoyable bourreau.

Toutes ces choses sont dites en un langage inimitable par saint Louis-Marie :

"On y trouve (dans le chemin de Marie), à la vérité, de rudes combats à donner et de grandes difficultés à vaincre ; mais cette bonne Mère et Maîtresse se rend si proche et si présente à ses fidèles serviteurs, pour les éclairer dans leurs ténèbres, pour les éclaircir dans leurs doutes, pour les affermir dans leurs craintes, pour les soutenir dans leurs combats et leurs difficultés, qu'en vérité ce chemin virginal pour trouver Jésus-Christ est un chemin de roses et de miel, vu les autres chemins. Il y a eu quelques saints, mais en petit nombre, comme un saint Ephrem, saint Jean Damascène, saint Bernard, saint Bernardin, saint Bonaventure, saint François de Sales, etc., qui ont passé par ce chemin doux pour aller à Jésus-Christ parce que le Saint-Esprit, Epoux fidèle de Marie, le leur a montré par une grâce singulière ; mais les autres saints, qui sont en plus grand nombre, quoiqu'ils aient tous eu de la dévotion à la très Sainte Vierge, n'ont pas pourtant, ou très peu, entré en cette voie. C'est pourquoi ils ont passé par des épreuves plus rudes et plus dangereuses."

"D'où vient donc, me dira quelque fidèle serviteur de Marie, que les serviteurs fidèles de cette bonne Mère ont tant d'occasions de souffrir, et plus que les autres qui ne lui sont pas si dévots ? On les contredit, on les persécute, on les calomnie, on ne les peut souffrir ; ou bien, ils marchent dans les ténèbres intérieures et des déserts où il n'y a pas la moindre goutte de rosée du ciel. Si cette dévotion à la Sainte Vierge rend le chemin pour trouver Jésus-Christ plus aisé, d'où vient qu'ils sont les plus crucifiés ?"

"Je lui réponds qu'il est bien vrai que les plus fidèles serviteurs de la Sainte Vierge, étant ses plus grands favoris, reçoivent d'elle les plus grandes grâces et faveurs du ciel, qui sont les croix ; mais je soutiens que ce sont aussi les serviteurs de Marie qui portent ces croix avec plus de facilité, de mérite et de gloire ; et que ce qui arrêterait mille fois un autre ou le ferait tomber, ne les arrête pas une fois et les fait avancer, parce que cette bonne Mère, toute pleine de grâces et de l'onction du Saint-Esprit, confit toutes ces croix qu'elle leur taille, dans le sucre de sa douceur maternelle et dans l'onction du pur amour : en sorte qu'ils les avalent joyeusement comme des noix confites, quoiqu'elles soient d'elles-mêmes très amères. Et je crois qu'une personne qui veut être dévote et vivre pieusement en Jésus-Christ, et par conséquent souffrir persécution et porter tous les jours sa croix, ne portera jamais de grandes croix, ou ne les portera pas joyeusement ni jusqu'à la fin, sans une tendre dévotion à la Sainte Vierge, qui est la confiture des croix ; tout de même qu'une personne ne pourra pas manger sans une grande violence, qui ne sera pas durable, des noix vertes sans être confites dans le sucre¹."

Ceci soit dit pour ceux qui croiraient que la vie mariale a pour but ou pour effet d'éviter la souffrance. Le chemin du ciel sera toujours celui du Calvaire. La Montée du Carmel nous dépeint ce que sont les croix recherchées ou acceptées par les âmes qui veulent atteindre la perfection. Notre-Dame de la Montée du Carmel, sans chercher à esquiver aucune de ces croix, tout au moins de celles qui sont formellement voulues par Dieu, s'offre à nous pour nous apprendre à les mieux porter, en sorte que, chose paradoxale, nous puissions en porter de plus nombreuses et de plus lourdes. Grâce à l'économie de nos forces nous devenons capables d'un effort mieux réglé, qui nous permet d'aller plus loin sur le chemin montant. C'est donc jouer franc jeu, cartes sur table.

Les méthodes d'entraînement sportif réalisent quelque chose d'analogue, quant à l'effort musculaire, avec cette grosse différence toutefois que, dans la vie mariale, l'entraînement est donné à l'âme du seul fait de sa consécration.

¹ VD., 152, 153, 154.

Il y a aussi dans cette méthode quelque chose d'analogue aux anesthésiques modernes, qui permettent des interventions chirurgicales d'une audace toujours croissante. Cependant la Sainte Vierge n'ôte pas à son enfant la conscience de la douleur, afin de lui en laisser tout le mérite.

On comprend mieux maintenant comment cette dévotion est une recette de sainteté. Il s'agit toujours de gravir la Montée du Carmel, telle que saint Jean de la Croix l'a décrite ; mais c'est le mode d'ascension qui change. C'est un ascenseur comme la Petite Voie, parce que, en réalité, c'est la Petite Voie, vécue avec Marie. A ce propos les explications sur le concours de Marie avec notre volonté, font ressortir, croyons-nous, un aspect du problème qui échappe facilement à ceux qui étudient la Petite Voie, c'est-à-dire l'héroïsme requis par l'abandon lui-même et par la fidélité à demeurer dans les bras de Jésus. Car cette fidélité suppose tout ce que nous avons dit de la passivité volontaire. L'intervention de Marie y est sous-entendue, comme dans le don de toute grâce. On comprend pourtant quel appui c'est pour l'âme de prendre expressément conscience de cette présence maternelle si efficace, et d'autant plus efficace que l'âme s'y livre plus complètement. Tout l'avantage est donc du côté de la Vie Mariale.

Synthèse pratique.

Les analyses présentées ci-dessus étaient nécessaires pour éclairer l'attitude de notre volonté, tant dans la nuit active que dans la nuit passive. Dans la réalité pourtant ces deux aspects sont inséparables, comme les deux nuits. Tout se ramène en fait à invoquer Marie pour qu'elle nous fasse vouloir par Dieu. Notre vouloir actif est passif, parce qu'il est fait par Dieu : notre vouloir passif est actif, parce qu'il doit se laisser faire par Dieu. Le seul fait de recourir à Marie réalise simultanément le renoncement à la volonté propre et la soumission à la motion divine, puisque Marie en est le ministre, et cela, qu'il s'agisse de faire ou de subir.

Dans le temps de la prospérité et de la ferveur le recours à Marie réalise une pénétrante mortification de la gourmandise spirituelle. Dans les moments d'abattement, c'est comme un coup de fouet qui réveille le courage. Dans les tentations c'est le frein qui bloque la volonté au bord de l'abîme : on sait en effet que nous avons toujours à notre portée le secours nécessaire pour résister à la tentation, mais à condition de le demander ; quand nous tombons, c'est que notre volonté, séduite par l'attrait du mal se détourne plus ou moins de la prière à l'instant où celle-ci serait encore efficace : dès lors la chute nous est entièrement imputable. L'habitude du recours à Marie au contraire nous fait prier spontanément, malgré notre velléité de refuser, et

cela en vertu de l'action de Marie sur notre volonté. L'âme garde la conscience profonde de sa fragilité, mais elle constate en même temps une influence mystérieuse qui la fait vouloir malgré elle, soit au début de la tentation, soit même quand elle commence à consentir, ce qui la retient sur la pente glissante. L'invocation du nom de Marie en pleine tentation est la plus solide assurance qu'on n'a pas consenti.

Enfin dans les épreuves des purifications passives Marie est le seul appui perceptible, puisque c'est la grâce elle-même qui se fait torturante. Sans cesser d'être le ministre de cette grâce, Marie laisse deviner sa tendresse maternelle, ce qui donne à son enfant le courage de s'abandonner et d'espérer contre l'espérance. Le souvenir de son nom béni est la preuve éloquente que ces ténèbres ne sont pas péché. La main dans la main de cette divine sœur de charité l'enfant se livre au couteau de Dieu, dans une paix non sentie, puis bientôt en souriant.

Ces remarques ne sont d'ailleurs que l'explicitation d'une notion courante. La présence de la grâce en nos âmes ne peut être perçue directement ; c'est pourquoi nous avons besoin de preuves indirectes qui nous donnent l'assurance morale d'être en état de grâce : ces preuves ce sont les signes de prédestination, dont le plus certain est la dévotion à la Sainte Vierge. Pour beaucoup d'âmes ce signe reste vague et diffus, comme leur dévotion. Pour les âmes mariales il devient une réalité de tous les instants. Oui vraiment Marie mérite bien le beau nom de Notre-Dame de la Montée du Carmel.

Le cas du mariage spirituel.

L'expérience de Marie de Sainte-Thérèse prouve que cette Vie Mariale conduit l'âme jusqu'au sommet de la Sainte Montagne, jusqu'au mariage spirituel.

D'ailleurs la pieuse recluse n'a connu l'intervention de la Sainte Vierge sous sa forme totale que vers la fin de son évolution spirituelle, et comme une trouée de lumière au sortir de la Nuit de l'esprit. Marie s'est révélée à elle pour la conduire au mariage spirituel, ce qui est bien la plus grande faveur qu'elle pouvait lui accorder.

Mais il pourrait sembler, à lire les textes que nous allons reproduire, qu'une fois le but atteint la médiation de Marie aurait cessé, tout au moins sous sa forme pleine et permanente. Avouons que si la méthode proposée n'avait pas d'autre effet que d'amener sûrement et promptement l'âme à ce suprême degré ce ne serait déjà pas si mal. Un peu de réflexion nous permettra, croyons-nous, de modifier cette impression, et de montrer que la Médiation de la Sainte Vierge est inséparable de l'action de Dieu sur les âmes, toujours et partout.

Citons d'abord les textes :

"En ce qui concerne la vie mariale, la grâce divine m'a donné en outre d'expérimenter que cette vie en Marie, pour elle, avec et par elle (et qui est en même temps en Dieu, pour, avec et par Dieu), que cette vie, à peu près autant que celle que l'on vit uniquement en la pure divinité, se pratique avec une simplicité, un recueillement et un dépouillement de l'esprit presque semblables. De sorte qu'il ne demeure à ce moment dans l'esprit que fort peu d'images de la personne de Marie. Parce que l'âme parvient à considérer Marie tellement unie à Dieu et en Dieu, la mémoire, l'intelligence et la volonté se trouvent dans une paix suréminente, occupées simplement, intimement et doucement en Marie et en Dieu en même temps. Aussi mon âme a-t-elle peine à percevoir quelles et de quelle nature sont les opérations qui la travaillent pour lors. Elle sait d'une manière confuse et elle expérimente que la mémoire est occupée par un souvenir des plus simples de Dieu et de Marie ; l'intelligence par une connaissance ou contemplation nue, simple, lumineuse de la présence de Dieu et de Marie en Dieu ; et la volonté par un amour à la fois calme, profond, doux et tendre, et cependant très spiritualisé, qui la meut à adhérer à Dieu et à Marie.

J'appelle cet amour spirituel parce que pour lors il semble brûler et agir principalement dans la partie supérieure de l'âme, abstraite de la partie inférieure et des puissances sensibles, ce qui proportionne mieux l'âme à une plus intime fusion, immersion et union en Dieu et, en même temps, en Marie.

Les puissances de l'âme se trouvent occupées d'une manière si éminente et parfaite par le souvenir, par la pensée et par l'amour de Dieu et de Marie qu'il en résulte une adhérence très intime et stable de l'âme entière à Dieu et Marie. Il semble alors qu'un amour de fusion unisse en un seul les trois - Dieu, Marie et l'âme - comme si les trois étaient en un seul fondus, noyés, consumés et transformés.

Ceci est la terminaison dernière et la plus éminente où l'âme peut atteindre en cette vie mariale. Tel est le véritable fruit et principal effet de cet exercice de l'amour envers Marie. Marie devient un moyen et un lien plus fort pour lier et joindre l'âme à Dieu. De cette manière, elle est pour l'âme aimante un aliment et une aide lui permettant d'atteindre d'une façon plus constante et parfaite à la vie de contemplation, d'union et de transformation en Dieu, et aussi d'y persévérer¹."

¹ MT., 2^e Partie, ch. 215.

"... Après de longues années de témoignages d'amour (de ces fiançailles), mon Bien-Aimé a fini par attirer à lui, entièrement, mon cœur et tout ce qui est en moi. Alors il a daigné me rendre digne d'être prise pour sa véritable Epouse et il a contracté avec moi un mariage mystique par un don mutuel dans lequel il s'est fait entièrement mien, me faisant aussi entièrement sienne¹."

"... A certain moment j'éprouvai le désir de savoir quand ce mariage avec mon divin Epoux avait eu lieu ; et il me fut répondu intérieurement ; et j'ai compris que cela avait eu lieu au mois de novembre passé (1668). J'avais invité mon Bien-Aimé à un petit festin spirituel où je lui avais servi, comme mets de choix, mon cœur avec tout son amour et mon être tout entier. La bonté de mon Bien-Aimé, - comme pour me servir un mets à son tour,- voulut m'assurer que j'étais en grâce auprès de lui, établie dans son amour et dans son amitié, comme déjà je l'ai raconté ailleurs.

Quelques mois plus tard, au moment d'aller recevoir la très sainte communion, j'ai aperçu à ma droite la très douce et aimable Mère et, près d'elle, mon Bien-Aimé Jésus, qui se trouvait en face de moi. Il me semblait que je donnais mon cœur à l'aimable Mère, afin qu'elle le transmette à mon Bien-Aimé. Je la priais avec beaucoup d'affection, lui demandant de me procurer la grâce d'un renouvellement de mon mariage spirituel avec son très cher Fils, mon Bien-Aimé. Sans me rendre compte comment cela se passait, je me suis retrouvée la main droite posée dans celle de mon Bien-Aimé. Et j'ai compris que ceci était un renouvellement de notre véritable mariage avec lui. Je savais bien que ce mariage avait été contracté il y a quelques mois, comme je l'ai noté, - quoique pour lors cela ne se fût passé avec tant d'images ni d'une manière aussi sensible que maintenant²."

"Un jour, selon l'habitude que m'avait enseignée l'aimable Mère, je lui offrais le repas que j'allais prendre et lui demandais de le bénir. Il me vint tout à coup une réflexion et je me demandai avec étonnement pourquoi l'aimable Mère venait me visiter moins souvent qu'elle n'avait accoutumé. Je ne jouissais plus aussi souvent de sa présence, de ses instructions, de ses aimables paroles, etc. Et cependant l'amour que je lui portais avait toujours une tendresse, une pureté enfantine, une douceur aussi grandes que jamais. Il me fut alors répondu intérieurement : "Lorsque l'aimable Mère était constamment auprès de vous, vous initiant au secret de ses vertus, etc., c'était afin de vous préparer au mariage spirituel avec son très cher Fils. Puisque ce mariage a été fait maintenant, elle se retire et se tient à l'écart. Elle laisse l'Epouse seule avec l'Epoux, comme il convient."

¹ MT., 3^e Partie, ch. I.

² Ibid., ch. 2.

"Et à vrai dire, depuis le jour où selon toute vraisemblance, ce mariage fut contracté, mon âme se trouve habituellement seule avec mon Bien-Aimé. On dirait que l'aimable Mère et les SS. Anges restent à l'extérieur, afin de laisser au Bien-Aimé et à son Epouse plus de liberté dans leurs amoureuses conversations, dans l'amour qui les unit, etc. L'âme, d'ailleurs, se sent tellement proche de son unique Aimé, elle a auprès de lui un si libre accès et sent tellement sa confiance qu'elle ne se trouve plus guère tentée de se servir de quelqu'un pour s'adresser au Bien-Aimé, pour lui recommander n'importe quoi ou pour le supplier. Il lui semble que cela n'est plus nécessaire. Mais cette impression demeure surtout dans l'âme aussi longtemps que le Bien-Aimé condescend à la garder dans la chambre secrète où elle peut lui parler avec un abandon d'épouse, bouche à bouche et cœur à cœur. Là elle peut agir sans intermédiaires. Cela ne signifie pas cependant que je m'éloigne de la très aimable Mère, ni des SS. Anges ; car mon Bien-Aimé permet encore de temps en temps que mon âme soit poussée vers eux par un sentiment de doux et innocent amour¹."

Une des notes caractéristiques de l'action de la Sainte Vierge est son extrême discrétion. Elle ne se laisse sentir que dans la mesure strictement nécessaire pour que l'âme en ait conscience afin de s'y abandonner. Puis avec une sorte de modestie virginal elle se dérobe dans une transparence plus haute. Il semble à l'âme qui recourt à sa Médiation, qu'elle marche sur un sol de cristal, appuyée sans appui. Ce refus de Marie de se laisser sentir est une des preuves les plus convaincantes de sa mission de conduire les âmes toujours plus haut. C'est sa manière de faire passer à l'âme la Nuit du sens et celle de l'esprit. Mais c'est aussi son attitude au temps de la consolation.

Il n'est pas étonnant d'après cela que dans le mariage spirituel, qui est le terme de son entremise, Marie s'enfonce dans sa candeur immaculée, et échappe ainsi au regard de l'âme, sans pourtant cesser d'être présente. Car elle est toujours là en vertu de son incomparable conversion vers Dieu. C'est une question de site et de distance spirituelle tout à fait indépendante de ses occupations.

Si d'autre part l'intervention de Marie est tellement liée à l'action de Dieu qu'elle ne fasse avec elle qu'un seul tout dans la dispensation de la grâce, elle doit se continuer autant que cette action, afin de maintenir dans leur réalité les effets produits d'accord avec elle.

Ainsi donc, aussi bien du côté de la localisation spirituelle de Marie auprès de Dieu, que de son intervention conjointe dans la sanctification des âmes, il apparaît que sa Médiation doit

¹ Ibid., ch. 5.

se continuer dans l'état du mariage mystique, comme elle a été nécessaire pour y amener l'âme.

Marie de Sainte-Thérèse décrit ce qu'elle ressent, sans chercher à en faire l'analyse. C'est pourquoi elle dit que Marie semble rester à l'extérieur : c'est vrai de son intervention puisque le but est atteint ; mais cela ne peut l'être de sa situation relative entre l'âme et Dieu, ni de son propre degré d'union.

Il me semble tout au contraire qu'il faut voir dans cette description expérimentale la preuve la plus convaincante de la thèse soutenue dans cet ouvrage : que la Médiation de Marie, nécessaire pour réaliser l'union, n'empêche pas cette union d'être immédiate avec Dieu. C'est Marie qui communique à l'âme la lumière de la foi et la flamme de l'amour, qu'elle possède à un degré suréminent, et pourtant l'âme les reçoit directement de Dieu. La proximité spirituelle de Marie auprès de Dieu ne lui sert qu'à assurer la proximité moindre de tous les élus. Toute union doit être immédiate, mais il y a des degrés dans cette "immédiation".

Ce sont les images matérielles qui nous font difficulté pour admettre ces choses, qu'un effort d'abstraction justifie aisément.

Ajoutons que, même arrivée à l'union transformante, et par suite confirmée en grâce selon l'opinion de saint Jean de la Croix, l'âme garde toujours radicalement la possibilité de pécher. Elle le sait, et agit en conséquence, employant tous les moyens pour empêcher cette chute. Ces précautions font même partie intégrante de sa confirmation. Elle suit en cela l'exemple de Marie au cours de sa vie terrestre. Or la meilleure de ces précautions est sans contredit la Médiation même de Marie. Il paraît donc certain *a priori* qu'une âme élevée au mariage spirituel ne voudrait à aucun prix se priver ou être privée d'un appui si nécessaire, même si parfois les faveurs sublimes qui lui sont accordées, quand Dieu se réveille en elle, lui font perdre la conscience actuelle de cette maternelle présence.

Disons donc sans hésiter que Marie est là dans le mariage spirituel, et que c'est elle qui active par sa Médiation la Vive Flamme d'Amour.

CHAPITRE VII

Oculus Simplex

Les explications qui précèdent nous permettent maintenant de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la doctrine proposée, et d'en donner un résumé substantiel.

MARIE MEDIATRICE

Tout repose sur le décret divin établissant Marie Médiatrice universelle de toute grâce et de toute prière. Cette Médiation est suffisamment proche de la foi pour qu'il soit sage de construire sur elle toute notre vie spirituelle.

Le problème de la vie spirituelle consiste à prendre une âme pécheresse, je veux dire une âme qui porte dans ses facultés les quatre blessures laissées par le péché originel, surtout la malice, et à la hisser à travers les degrés de la Montée du Carmel, ou du Calvaire, jusqu'au sommet qu'elle occupait avant la chute d'Adam, et même plus haut grâce aux mérites de Notre-Seigneur.

Puisqu'il s'agit d'une ascension surnaturelle, c'est la grâce divine qui en est l'agent nécessaire. Mais parce que cet agent nous fait agir il faut considérer ensemble l'initiative de Dieu et la réponse de l'âme comme un tout indivisible.

La grâce c'est essentiellement la bienveillance de Dieu : elle est en Dieu, comme dans sa source. De cette bienveillance jaillit un rayon de lumière et d'amour, vraie mission du Fils et du Saint-Esprit, qui en tombant sur l'âme y produit la grâce sanctifiante avec les vertus infuses et les dons. C'est ce rayon qui travaille sans cesse en nous, produisant les effets connus sous le nom de Nuit active et de Nuit passive.

Mais ce rayon nous est transmis par la Médiatrice de toutes grâces, qui, par sa Maternité divine et humaine, joint dans son Cœur Immaculé Jésus le premier-né et tous ses frères les hommes. Marie est la greffe divine qui tient les rameaux adhérents au cep, et qui leur communique l'influx de la sève de Dieu.

Le retour de l'âme vers Dieu se présente à nous comme une ascension, comme un mouvement local, par suite des nécessités de notre esprit, obligé de trouver dans le monde matériel des figures des réalités spirituelles. Le mouvement local des corps correspond à la conversion des esprits. De même que deux spectateurs placés à des distances différentes contemplent directement et immédiatement un même spectacle, bien que le plus éloigné le

fasse à travers la distance plus courte de l'autre, ainsi les esprits contemplant immédiatement Dieu malgré leurs distances spirituelles inégales. Mais de cette inégalité résulte nécessairement que les plus convertis jouent un rôle d'intermédiaires envers les autres.

C'est ainsi que nous devons nous représenter le site spirituel de Marie aux confins de la divinité : de par son incomparable conversion vers Dieu, Marie se trouve nécessairement entre Dieu et tous les autres élus, sans aucune exception. Se tourner vers Elle, c'est se tourner vers Dieu. Elle est ainsi un point de repère assuré pour trouver Dieu.

Mais notre situation à nous n'est pas fixe : nous devons évoluer en suivant la ligne du temps ; et si Dieu nous voit déjà tels que nous serons au ciel, pour nous notre pèlerinage semble se développer dans l'inconnu. Car pour atteindre un but qu'on n'a jamais vu, il faut bien suivre des chemins où on n'a jamais marché. Nous avons donc besoin d'un guide qui soit en rapport avec le terme et qui sache aussi descendre jusqu'à nous.

C'est ce que réalise Marie Médiatrice. Elle connaît le terme mieux que nous ne le connaissons jamais. Elle possède au maximum tout ce par quoi un esprit s'unit à Dieu. Elle est la Mère de Celui qui s'est proclamé "la Voie, la Vérité et la Vie", et en même temps elle est notre Mère, chargée par Dieu lui-même de nous introduire dans cette Voie et de nous y faire marcher.

Elle le fait par sa manière de nous administrer la grâce, non pas en augmentant l'efficacité de celle-ci, mais en agissant sur nous par sa tendresse maternelle, et en nous disposant à nous laisser mouvoir par Dieu. C'est la greffe dans son rôle dynamique.

De notre côté, l'ascension exige une marche : les pas de l'âme vers le ciel sont des pas d'amour. Parmi toutes les facultés de notre âme celle qui commande tout, c'est la volonté libre : si elle est bonne tout est bon. La loi selon laquelle elle doit vouloir, c'est la volonté de Dieu, et le mérite consiste à le faire librement. Vouloir dans le détail ce que Dieu veut, c'est l'obéissance. Le vouloir par pure conformité, c'est la charité. Ces deux vertus sont les deux faces d'une seule réalité.

Le grand obstacle vient de notre malice originelle, qui s'exprime par ce qu'on appelle la volonté propre. Chacun de nos pas d'amour suppose une réforme de cette volonté propre et son assujettissement à la volonté de Dieu. Le détail en est donné dans la Montée du Carmel et la Nuit obscure.

Dans la pratique c'est la Médiation de la Sainte Vierge qui réalise le plus efficacement cet unique nécessaire. On ne saurait trop le répéter, le problème de la sainteté est celui de la volonté. Tout le reste en dépend. Aimer c'est vouloir. La charité, tous le savent, est le lien de la perfection. Mais la charité c'est aussi, et cela on l'ignore souvent, le renoncement total à soi-

même, l'extase de la vie. Que la charité porte parfois avec soi tendresse et consolations, l'expérience le prouve ; mais ce n'est pas cela l'amour. Vouloir goûter cette tendresse en route, c'est renoncer à atteindre au sommet la vraie flamme d'amour.

Au sommet l'amour est toute suavité, quand il a vaincu tout amour propre ; mais en route il s'appelle renoncement et obéissance. Cet unique nécessaire c'est l'intervention de Marie qui le fait, et voici comment.

D'une part Marie adhère à Dieu par une conversion qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer. Dans cette conversion et dans cette proximité sont incluses éminemment les conversions moindres de tous les élus. Il y a une transparence d'union comme il y en a une de pureté. Cette transparence est l'idéal inaccessible vers lequel chacun doit tendre. Cependant un but trop éloigné décourage les efforts. C'est pourquoi Marie descend vers nous, sans pourtant quitter son trône sublime. Elle humanise sa transparence autant qu'il le faut pour qu'elle nous devienne perceptible. C'est une maternelle extension qui fait le pont entre le degré que nous occupons aujourd'hui et celui qui nous est destiné dans le ciel.

Cependant, tout en s'avançant vers nous, Marie a pour but de nous faire avancer vers Elle, donc vers Dieu. C'est pourquoi, une fois le contact établi, elle recule lentement dans sa transparence, semblant fuir devant nos recherches, afin d'accélérer notre marche en avant. Au contraire, quand c'est nécessaire, dans le temps des grandes purifications, Marie sait rappeler à l'âme qu'elle est là, afin de lui donner courage. Mais elle sait si adroitement tempérer appui et transparence que l'âme est toujours obligée d'avancer, et ne perd rien du mérite de ses souffrances. Bien plus, c'est cet appui même sur la transparence qui nous conforme à la volonté crucifiante de Dieu.

A bien regarder, ce jeu de Marie entre Dieu et nous n'est autre que la réalisation, dans le temps et dans l'espace spirituel, de son rôle de Médiatrice. C'est ainsi qu'elle nous porte spirituellement dans son sein, qu'elle nous fait grandir par l'infusion de la sève divine au moyen de sa maternelle transparence, et qu'un jour elle nous enfantera au degré d'union auquel nous sommes prédestinés. Alors son rôle dynamique étant achevé elle s'effacera dans sa merveilleuse limpidité, pour nous laisser jouir face à face de la lumière même de Dieu.

Y a-t-il en tout cela quelque chose qui ressemble à l'ombre d'un obstacle dans nos rapports avec Dieu ? – Poser la question c'est la résoudre.

Ce qui fait l'efficacité de cette vie mariale, vue de notre côté, c'est l'empire qu'elle donne à Marie sur notre volonté, à Marie Mère du bel amour, chargée par Dieu lui-même de faire régner cet amour en nous. Au prix de multiples renoncements, la grâce qu'Elle nous communique démêle peu à peu les "lignes de force" de notre volonté et les retourne vers Dieu.

Comme le remarque saint Jean de la Croix la chose est physiquement perceptible sous forme d'un renversement qui semble se produire dans la tête, quand l'union est donnée à l'âme.

Ce redressement progressif s'accompagne, par une conséquence nécessaire, de la correction des autres facultés de l'âme, puisque c'est la volonté qui commande leurs actes. C'est la réalisation parfaite du mot célèbre de saint Augustin : "*Ama et fac quod vis*". La charité consommée donne à l'âme la liberté même de Dieu. Mais cette liberté s'achète au prix d'une longue obéissance. La petite Thérèse disait bien qu'elle n'avait jamais donné à Dieu que de l'amour. Mais elle disait aussi que depuis l'âge de trois ans elle ne lui avait jamais rien refusé, qu'elle n'avait jamais fait sa volonté propre. Elle ne voulait rien choisir, ni la vie ni la mort. Il était impossible de deviner ses préférences. "C'est ce qu'Il fait que j'aime", voilà la véritable formule de l'amour. Et c'est pour cela qu'elle est Sainte.

L'amour c'est donc le renoncement et l'obéissance aussi longtemps que l'âme n'a pas atteint le sommet où il devient liberté de Dieu ; renoncement de la volonté qui entraîne et qui fait la réforme de tout le reste.

Par lui-même le recours à Marie fait tout cela, et pour le mieux réaliser Marie prête à ses enfants les vertus qu'elle possédait ici-bas, les revêtant ainsi d'une sorte de sainteté d'emprunt qui leur permet d'accomplir des actes au-dessus de leurs forces, condition de tout progrès.

Cet exercice judicieux des vertus chrétiennes, cette information par Marie de toute une vie, donnent à l'âme une aisance qui est comme un avant-goût de la liberté divine qui l'attend. Il en résulte une grande simplicité, une clairvoyance qui lui fait tenir sans effort le juste milieu, même en matière de renoncement. Car le redressement de la volonté entraîne celui du jugement, du fait que la volonté oriente l'intelligence du bon côté et que l'intelligence en retour lui propose les motifs de vouloir divinement. La mise en place des facultés inférieures, en les réduisant à leur emploi de pourvoyeuses de l'esprit, dégage l'activité de ce dernier dans l'ordre de la nature comme dans celui de la grâce.

Saint Louis-Marie décrit longuement les précieux effets de la Vraie Dévotion. C'est là qu'il faut les relire.

UN EVANGILE TROP PEU REMARQUE

Mais il y a dans l'Evangile un passage qui, en quelques mots d'une divine concision, dépeint excellemment l'état d'une âme ainsi déagée. Ce texte, trop peu remarqué, est justement l'Evangile de la messe propre de Saint Jean de la Croix. Choisi sous l'assistance du Saint-Esprit il doit avoir un rapport spécial avec le Saint qu'il veut honorer et avec la doctrine

spirituelle dont ce saint fut une vivante incarnation. Si ce texte s'applique également, comme nous allons le voir, à la Vie Mariale, ce sera une heureuse conclusion de ces pages.

Donnons-en d'abord une exacte traduction faite sur l'original grec :

"Personne, n'ayant allumé une lampe, ne la pose dans un lieu caché ni sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumière. La lampe de ton corps c'est ton œil. Si ton œil est simple, tout ton corps aussi sera lumineux ; mais s'il est pervers, ton corps aussi sera ténébreux. Veille donc à ce que la lumière qui est en toi ne soit pas ténèbres. Si donc ton corps entier est lumineux, n'ayant aucune partie ténébreuse, il sera tout entier lumineux comme lorsque la lampe t'éclaire de son rayonnement¹".

Les deux mots-clefs sont "simple" et "pervers". La traduction ne peut rendre toute la force de l'original. Précisons donc que le premier mot veut dire : non double, simple, franc, sincère, honnête ; et que le second signifie : mauvais, méchant, vicieux, vaurien, pervers.

Bien que l'intime union de l'âme et du corps fasse que la physionomie spirituelle s'imprime et s'exprime sur le visage, et tout spécialement dans les yeux, (l'expérience quotidienne le prouve), ce texte ne peut être pleinement compris que dans le sens spirituel. Par l'œil de l'âme il faut comprendre son regard intérieur, c'est-à-dire l'intelligence et la volonté agissant de concert. La simplicité du regard dépend de la volonté et non de l'intelligence, puisque la blessure de cette dernière est plutôt privation que déviation. Lorsque la volonté n'est pas droite, que ses "lignes de forces" sont enchevêtrées, le regard participe à ce défaut : il n'est plus orienté tout droit vers Dieu, il se partage entre Dieu et le moi ; il n'est plus simple. Puisque nous sommes ici dans l'ordre moral il ne s'agit pas d'une loucherie physique, mais d'une perversité d'intention.

Au contraire, quand la volonté est droite, détournée du moi et retournée vers Dieu, le regard communique à cette rectitude ; il est limpide et franc et reçoit en plein la lumière divine. En effet le rayon de vérité et d'amour tombe toujours sur l'âme comme sur un cristal, et il y pénètre selon les dispositions du sujet. Le péché mortel met l'âme dans les ténèbres ; mais en dehors de ce cas c'est la rectitude de la volonté qui rend le cristal plus ou moins transparent, et par suite plus ou moins illuminé. Lorsque toutes les forces visuelles sont ramassées et unies, la lumière divine envahit la substance de l'âme sans obstacle.

Le corps est alors tout entier lumineux. Par le corps il faut entendre la substance de l'âme et son activité humaine. Tout cela est lumineux parce que conforme à Dieu qui est lumière.

¹ Luc, XI, 33-36.

Mais ce côté lumineux ne doit pas nous faire oublier l'amour qui en est l'armature. Une volonté droite est en effet celle qui se tourne le dos à elle-même pour tendre "roidement" vers Dieu. C'est celle qui aime Dieu parfaitement. La lumière est donc la réponse à l'amour.

Cet exposé montre que l'œil simple est cette attention amoureuse à laquelle le Docteur mystique nous convie, ce regard qui tend directement vers Dieu sans s'arrêter à rien de créé. Mais nous savons aussi que le recours à Marie est le moyen idéal pour tenir le regard, loyal et franc, bien planté sur la face invisible de Dieu. L'œil simple c'est la contemplation parfaite.

LA CONTEMPLATION

La vie contemplative comporte un ensemble de conditions extérieures, de règles de conduite, de pratiques de piété, toutes destinées à placer l'âme dans les dispositions les plus favorables pour arriver à la contemplation. Mais pour utiles qu'elles soient, ces conditions ne suffisent pas à faire des contemplatifs. Il y faut de plus l'attitude intérieure, préconisée par saint Jean de la Croix, et cette attitude est possible partout, avec la grâce de Dieu et le recours à Marie. Elle doit même être conservée partout et en toute occasion. On ne devient contemplatif qu'en y mettant le prix, et ce serait une grosse illusion de prétendre contempler pendant le temps de l'oraison, sans s'y appliquer le reste du temps. Il faut prier sans cesse et ne jamais cesser.

Mais ce serait une illusion non moins fâcheuse de croire que la contemplation s'accompagne le plus souvent de phénomènes inaccoutumés. Elle est tout simplement le noviciat de la vision béatifique. Or dans le ciel nous verrons Dieu qui est Lumière, d'un seul regard intuitif de notre intellect élevé et fortifié par la lumière de gloire. La lumière qui est ordinairement le moyen *par lequel* nous voyons, sera l'objet même *que* nous verrons. Le regard contemplatif qui nous prépare à cette vision doit ici-bas lui être analogue, bien que ce soit sous le voile de la foi.

Cette expression, voile de la foi, doit être prise dans un sens variable selon les dispositions de l'âme. Pour l'âme en état de péché mortel et qui ne possède que la foi morte, ce voile est plutôt un mur sur lequel sont écrits les articles du *credo* que le pécheur retient profondément gravés dans son esprit, mais sans que son regard puisse dépasser la lettre. Pour l'âme en état de grâce c'est un voile translucide, éclairé par derrière ; c'est précisément ce reflet de la lumière divine perçu, à travers l'énoncé des dogmes, qui fait de la foi une réalité vivante et l'ébauche d'un contact avec Dieu. La méditation, c'est la mise en jeu des facultés naturelles au sujet des articles inscrits sur le voile, à la lueur de ce reflet ; elle conduit

normalement à une certaine synthèse, qui ne mérite le nom de contemplation que par analogie, puisque la vraie contemplation s'efforce de dépasser le voile de la foi pour atteindre la lumière qui brille au-delà. Beaucoup d'âmes pieuses s'arrêtent en effet à la surface de la foi, à ses dehors argentés selon le mot de saint Jean de la Croix. Sous ses dehors, elles possèdent en réalité l'or caché sous l'argent, mais comme un trésor dont la valeur réelle leur échappe. La foi gouverne plus ou moins leur vie, mais elles n'en vivent pas profondément.

Le contemplatif au contraire s'efforce d'atteindre l'or spirituel et de le goûter. Cet or c'est la lumière divine en elle-même, et non plus seulement le reflet de l'écran. Tant que nous sommes voyageurs cette claire vue est impossible, mais il est possible pourtant de s'acheminer vers elle par l'exercice de la contemplation. Peu à peu le voile s'amincit, devient de plus en plus translucide, sans devenir pourtant transparent ; il révèle Dieu plus qu'il ne le cache.

Ce travail d'amincissement est d'ailleurs plus subjectif qu'objectif. En effet la lumière de la foi est par elle-même éblouissante de clarté, et ce sont nos yeux qui ne peuvent la supporter. La clairvoyance croissante du contemplatif se réalise par la purification progressive de son regard intérieur, selon le plan de la Montée et de la Nuit et par le moyen du recours à Marie. Quand l'œil est parfaitement simple, la lumière de la foi l'envahit en plein et le voile de la foi lui semble tout à fait translucide, bien qu'il continue à empêcher la vision face à face. C'est alors que naissent ces désirs consumants de le voir se déchirer sous l'effort d'un dernier élan d'amour.

Ce qui caractérise donc la vraie contemplation c'est qu'au lieu de s'arrêter à l'énoncé ou même à la synthèse du dogme sous le reflet de la foi, le regard spirituel s'efforce de dépasser le voile et de s'unir à la lumière qui brille au-delà. Le chrétien moyen se contente pourrait-on dire de connaître l'objet matériel de la foi, tandis que le contemplatif cherche à atteindre son objet formel *quod*, qui est la Vérité première ou l'essence divine.

Or cette lumière, au dire du Docteur mystique, brille toujours sur l'âme et ne demande qu'à l'envahir. Cette pénétration se fait grâce au redressement de la volonté, qui entraîne la rectification simultanée des autres puissances et le sacrifice de tout ce qui est particulier, jusqu'aux plus sublimes connaissances.

Dans son origine cette lumière est parfaitement une ; c'est le Verbe lui-même. Mais le rayon qui tombe sur nous se diversifie selon nos besoins et se prête ainsi aux analyses des théologiens. Il est bien légitime de discerner dans ce rayon la lumière de la foi et celle de la prophétie, ainsi que l'action concomitante des dons du Saint-Esprit, comme on décompose la lumière solaire à l'aide du prisme. Mais dans la pratique ce discernement ne pourrait que

troubler la contemplation, dont le but est justement de remonter à la source unique de ce rayon.

Ainsi donc le contemplatif devra acquérir l'attitude intuitive de l'esprit par la mortification des sens et de l'intelligence, en simplifiant à bon escient sa méditation. L'acte même de la contemplation s'exerce en fixant ce regard ainsi simplifié sur le voile de la foi, c'est-à-dire sur un énoncé dogmatique, un article du *credo*, un mystère, ou un texte de l'Écriture Sainte. Nous avons besoin en effet d'un point de repère, d'un appui particulier d'ordre intellectuel ; sinon nous restons dans une vague rêverie qui n'a rien de contemplatif. C'est là que le juste milieu est difficile à trouver et à tenir. Il faut faire assez pour ne pas tomber dans le quiétisme, et se garder d'autre part de l'agitation qui empêcherait la paisible infusion de la lumière. Il est impossible de donner ici des règles pratiques à ce sujet, d'autant plus qu'il faudrait faire entrer en jeu les purifications passives qui résultent précisément de l'entrée de la lumière dans l'âme. Il suffit de poser les principes qui déterminent l'équilibre à tenir entre l'activité et la passivité.

L'essentiel est donc d'ouvrir l'œil simple et de le diriger sur l'objet matériel de la foi. La Sainte Vierge se trouve partout présente dans cet objet, puisque tout se ramène à l'Incarnation, et que Marie en est un élément essentiel. Regarder Marie c'est donc regarder le voile de la foi, même si on la considère dans son individualité. Elle est le repère idéal pour pointer le regard du côté du divin Soleil. Mais elle est aussi la Médiatrice en contact avec la source du rayon et avec nos âmes, faisant ainsi le trait d'union. Appliquons au regard contemplatif ce qui a été dit de l'appui fourni par elle à ses enfants, et nous concluerons qu'il suffit de la regarder pour recevoir la lumière divine et pour se laisser façonner par elle.

Mais n'oublions pas le rôle prépondérant de la volonté dans ce regard, soit pour le diriger, soit pour commander l'assentiment de l'intelligence à l'objet invisible de la foi. L'œil simple est une attention amoureuse, puisque vouloir c'est aimer et que l'union ne se réalise ici-bas que par la charité, bien que la foi en soit un élément essentiel.

O FONTAINE CRISTALLINE !

Cette attitude contemplative et amoureuse en face de l'objet de la foi est poétiquement dépeinte dans la strophe II du *Cantique spirituel*. La foi y est comparée à une fontaine cristalline à cause de sa merveilleuse limpidité et parce que la vie divine est semblable à une source jaillissante. Mais cette fontaine, plus précieuse que l'or, est extérieurement argentée, parce que la Vérité y est cachée sous les articles de la foi. L'âme aimante le sait : elle

contemple assidûment ces dehors argentés, avec le désir et l'espoir d'y découvrir celui qu'elle aime, le Verbe divin source de la foi ; elle y cherche ces beaux yeux qui sont la Vérité première et l'intellect de Dieu. La foi lui en donne une esquisse qu'elle porte gravée dans son cœur, et dont le souvenir la pousse sans cesse à sortir de soi pour tendre vers Dieu. Mais ce qu'elle veut c'est la révélation parfaite de ces yeux, par la disparition des dehors argentés ou du voile de la foi. La contemplation ne cherche pas les visions ni les connaissances particulières ; elle s'en détourne même pour tendre vers la source lumineuse qui les éclaire. C'est en cela que consiste l'œil simple, qui à travers tout s'efforce de concentrer et d'aviver son regard pour se rapprocher spirituellement de Dieu.

Une telle attitude s'exerce spécialement pendant le temps de l'oraison, où l'âme n'a que cela à faire. Mais elle doit se poursuivre sans cesse et partout, afin d'informer toute la vie surnaturelle et que celle-ci domine complètement la vie naturelle.

La contemplation commence quand l'âme prend conscience que la foi n'est pas une pure spéculation, une sèche règle de vie, un mot-à-mot qu'il faudra réciter par cœur au jour du jugement comme pour un examen de catéchisme, mais que derrière la façade des articles s'étend une immensité de lumière, qui va jusqu'au trône de Dieu, et qu'il faut parcourir pour arriver tout près de lui.

Ce n'est donc pas un luxe dont on puisse se priver sans dommage. C'est une zone du chemin de la perfection qu'il faut franchir pour arriver à la vision du ciel, d'une part parce que l'âme s'y exerce à ce qui sera sa vie dans le paradis, de l'autre parce que c'est la contemplation qui réalise l'indispensable purification de l'âme. Si cette étape n'est pas franchie ici-bas, il faut en subir l'équivalent dans le purgatoire.

La contemplation est offerte par la grâce aux élus comme leur élection elle-même, c'est-à-dire par la Médiation universelle de Marie, d'où il résulte, semble-t-il, qu'il n'est pas de meilleure réponse à l'appel divin que de s'engager dans la Vie Mariale. La plénitude du succès dépend de la plénitude du don.

Envisagée comme une forme totale de vie intérieure, la Vie Mariale opère par elle-même la Nuit active, constitue un incomparable appui dans la Nuit passive et établit l'âme dans l'attitude contemplative de l'œil simple.

L'œil simple, réalisé par la consécration parfaite et le recours constant à Marie, est le moyen commode et efficace de dépasser les dehors argentés de la foi, de fixer le regard sur la source invisible de lumière dans une attention générale et amoureuse, sans fatigue et sans lâcheté, et de se laisser aspirer par le Verbe et le Saint-Esprit jusqu'à l'union transformante et la Vive Flamme d'Amour.

FIAT LUX

*Carmel de Grasse,
2 août 1950.*

Maternité et Médiation

St L.-M. Grignon de Montfort développe avec complaisance le thème de la maternité de la Sainte Vierge envers les élus :

"Si Jésus-Christ, le chef des hommes, est né en Elle, les prédestinés, qui sont les membres de ce chef, doivent aussi naître en elle par une suite nécessaire. Une même mère ne met pas au monde la tête ou le chef sans les membres, ni les membres sans la tête : autrement ce serait un monstre de nature ; de même, dans l'ordre de la grâce, le chef et les membres naissent d'une même mère ; et si un membre du corps mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire un prédestiné, naissait d'une autre mère que Marie qui a produit le chef, ce ne serait pas un prédestiné ni un membre de Jésus-Christ, mais un monstre dans l'ordre de la grâce." (VD., 32).

"Saint Augustin, se surpassant soi-même, et tout ce que je viens de dire, dit que tous les prédestinés, pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont en ce monde cachés dans le sein de la très sainte Vierge, où ils sont gardés, nourris, entretenus et agrandis par cette bonne Mère, jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire, après la mort, qui est proprement le jour de leur naissance, comme l'Eglise appelle la mort des justes. O mystère de grâce inconnu aux réprouvés, et peu connu des prédestinés. (VD., 33).

"Remarquez, s'il vous plaît, que je dis que les saints sont moulés en Marie. Il y a une grande différence entre faire une figure en relief, à coup de marteau et de ciseau, et faire une figure en la jetant en moule : les sculpteurs et statuaires travaillent beaucoup à faire les figures dans la première manière, et il leur faut beaucoup de temps ; mais à les faire dans la seconde manière, ils travaillent peu et les font en fort peu de temps. Saint Augustin appelle la sainte Vierge *forma Dei* : le moule de Dieu : *Si formam Dei te appellem, digna existis* ; le moule propre à former et mouler des dieux. Celui qui est jeté dans ce moule divin est bientôt formé et moulé en Jésus-Christ, et Jésus-Christ en lui : à peu de frais et en peu de temps, il deviendra dieu, puisqu'il est jeté dans le même moule qui a formé un Dieu." (VD., 219).

Quant à la Médiation universelle de Marie, voici ses expressions :

"C'est Marie seule qui a trouvé grâce devant Dieu, sans aide d'aucune créature. Ce n'est que par elle que tous ceux qui ont trouvé grâce devant Dieu depuis elle l'ont trouvée, et ce n'est que par elle que tous ceux qui viendront ci-après la trouveront. Elle était pleine de grâce

quand elle fut saluée par l'archange Gabriel, et elle fut surabondamment remplie de grâce par le Saint-Esprit quand il la couvrit de son ombre ineffable, et elle a tellement augmenté de jour en jour et de moment en moment cette plénitude double, qu'elle est arrivée à un point de grâce immense et inconcevable : en sorte que le Très-Haut l'a faite l'unique trésorière de ses trésors et l'unique dispensatrice de ses grâces, pour anoblir, élever et enrichir qui elle veut, pour faire entrer qui elle veut dans la voie étroite du ciel, pour faire passer, malgré tout, qui elle veut par la porte étroite de la vie, et pour donner le trône, le sceptre et la couronne de roi à qui elle veut. Jésus est partout et toujours le fruit et le Fils de Marie ; et Marie est partout l'arbre véritable qui porte le fruit de vie, et la vraie mère qui le produit. C'est Marie seule à qui Dieu a donné les clefs des celliers du divin amour, et le pouvoir d'entrer dans les voies les plus sublimes et les plus secrètes de la perfection, et d'y faire entrer les autres." (VD., 44-45).

Écoutons maintenant Marie de Sainte Thérèse :

"Le Bien-Aimé me fait comprendre et voir, par les yeux illuminés de la foi, l'excellence de Marie, son incompréhensible élévation, sa puissance et son autorité. Car Dieu l'a établie pour l'éternité, entre Sa Majesté et l'homme, médiatrice, avocate et Celle qui apaise la justice divine. Je vois avec évidence que Dieu l'a faite dispensatrice de toutes ses grâces divines, de ses faveurs, de ses bontés envers l'homme ; de telle sorte que rien absolument ne se répand ou descend gratuitement et gracieusement sur l'homme si ce n'est par les mains de cette très vénérable Mère. Tout doit passer par ses mains généreuses, comme la pluie passe par une gouttière ou par un tuyau. Dieu a voulu la magnifier par ces prérogatives, parce qu'Il l'a trouvée digne entre toutes les autres femmes d'être sa Mère. Et pour cela Il l'a rendue si semblable à Lui-même, Il l'a revêtue de ses attributs divins et, à tel point unie à son Père, qu'Elle m'apparaît comme une avec Dieu." (MT., 210).

Michel de saint Augustin donne la même doctrine :

"L'exercice de la vie surnaturelle ou divine exige l'assistance de la grâce surnaturelle, de l'Esprit-Saint, qui prévienne, excite, secoure, accompagne et suive l'âme, et c'est par une fidèle coopération à ces motions divines que l'âme éprise de Dieu mène une vie surnaturelle et divine. Or selon la pensée des saints Pères, Dieu a décrété de n'accorder aux hommes aucune grâce qui ne passât par les mains de Marie, aussi l'appellent-ils le cou de l'Eglise par où toutes les grâces, toutes les bénédictions célestes venant du Christ, tête de l'Eglise, doivent nécessairement passer pour se répandre dans les autres membres. Toutes les grâces de Dieu sont donc aussi bienfaits et faveurs de cette "suraimable" Mère. D'où il suit que non seulement

la grâce ou l'Esprit de Dieu cause la vie divine et en produit les œuvres dans les âmes fidèles, mais aussi que la grâce et l'esprit de Marie y produisent et y opèrent la vie mariale." (MA., I).

*La vie mariale n'est pas
un obstacle à l'union immédiate
avec Dieu*

Voici quelques textes significatifs à ce sujet :

"Je me tourne un moment vers vous, ô mon aimable Jésus, pour me plaindre amoureuxment à votre divine Majesté de ce que la plupart des chrétiens, même les plus savants, ne savent pas la liaison nécessaire qui est entre vous et votre sainte Mère. Vous êtes, Seigneur, toujours avec Marie, et Marie est toujours avec vous et ne peut être sans vous : autrement elle cesserait d'être ce qu'elle est ; elle est tellement transformée en vous par la grâce qu'elle ne vit plus, qu'elle n'est plus ; c'est vous seul, mon Jésus, qui vivez et réglez en elle, plus parfaitement qu'en tous les anges et les bienheureux. Ah ! si on connaissait la gloire et l'amour que vous recevez en cette admirable créature, on aurait de vous et d'elle bien d'autres sentiments qu'on n'a pas. Elle vous est si intimement unie, qu'on séparerait plutôt la lumière du soleil, la chaleur du feu ; je dis plus, on séparerait plutôt tous les anges et les saints de vous, que la divine Marie : parce qu'elle vous aime plus ardemment et vous glorifie plus parfaitement que toutes vos créatures ensemble." (VD., 63).

"Soyez donc persuadé que plus vous regarderez Marie en vos oraisons, contemplations, actions et souffrances, sinon d'une vue distincte et aperçue, du moins d'une vue générale et imperceptible, et plus parfaitement vous trouverez Jésus-Christ, qui est toujours avec Marie, grand, puissant, opérant et incompréhensible, et plus que dans le ciel et en aucune autre créature de l'univers. Ainsi, bien loin que la divine Marie, toute perdue en Dieu, devienne un obstacle aux parfaits pour arriver à l'union avec Dieu, il n'y a point eu jusqu'ici, et il n'y aura jamais de créature qui nous aide plus efficacement à ce grand ouvrage, soit par les grâces qu'elle vous communiquera, à cet effet personne n'étant rempli de la pensée de Dieu que par elle, dit un saint¹ : *Nemo cogitatione Dei repletur nisi per te* ; soit par les illusions et tromperies du malin esprit dont elle vous garantira." (VD., 165).

"La vie mariale puise sa noblesse et son excellence, comme dans un abîme inépuisable de tout Bien, dans ce fait qu'elle contemple, aime, étreint Marie, la considérant comme saturée, obombrée ou translumineuse de la divinité à laquelle Elle est unie. N'était cette

¹ Saint Germain de Constantinople (Sermo 2 Dormition., cit. S. A., VI, 57).

simultanéité dans la contemplation, cette dernière deviendrait considérablement plus grossière et moins parfaite. Car si l'on devait contempler Marie, l'aimer, être poussé vers Elle comme on l'est vers un être créé, au lieu de la contempler dans son unification avec Dieu, cette contemplation produirait nécessairement quelque amour naturel ou sensible, ce qui poserait un intermédiaire entre Dieu et l'âme, et conduirait celle-ci à la multiplicité. Car tel est l'objet, tel aussi l'amour qui en dérive." (MT., 209).

"Cette vie Mariale en Marie ne plaît pas à la plupart des esprits mystiques et des âmes contemplatives. Ils sont d'un autre sentiment, comme si, cette vie en Marie devait être un empêchement à la plus pure union et fruition en Dieu, à la silencieuse prière intérieure, et ainsi de suite. Comme ils entendent la chose et se l'imaginent, elle leur paraît trop grossière, trop matérielle et trop multiple, parce qu'ils ne saisissent pas la manière vraie et simple de la pratiquer tout en esprit. C'est malgré tout l'esprit qui agit et dirige ici, même lorsqu'à cette contemplation, à cet attrait, à cet amour de l'âme semble un peu plus se mêler l'activité des puissances sensibles. Il n'y a pas dans ce cas le moindre empêchement, ni moyen interposé entre le Bien suprême, entre le pur Etre de Dieu et l'âme. Il y a là plutôt une aide fournie à l'âme, lui permettant d'arriver plus aisément à Dieu et d'être plus parfaitement établie en Lui." (MT., 216).

"Marie apparaît ainsi comme notre vie ou comme une tiède atmosphère donnant la vie et dans laquelle et par laquelle nous respirons une vie en Dieu d'une manière plus noble et plus élevée que jamais auparavant. Si je dis "manière plus noble et plus élevée", c'est une façon d'exprimer que cette manière de vivre en Dieu, dans et par Marie, est plus facile comme étant mieux proportionnée à notre faible capacité réceptive, parce que tant qu'il demeure lié à notre corps mortel, notre regard intérieur reste trop faible et trop débile pour contempler Dieu en pleine clarté, tel qu'Il est, et ne peut le faire que dans l'obscur lumière de la foi. Mais lorsque nous recevons la grâce de pouvoir contempler Dieu et de L'aimer en Marie et par Marie unie à Dieu, alors Dieu se montre en Marie et par Elle, comme dans un miroir. Et les rayons et les reflets de sa Déité sont mieux à la mesure de notre petite capacité et à la faiblesse de l'œil de notre intelligence. De cette façon il nous est possible de persévérer plus longtemps dans la contemplation et la fruition de Dieu, ainsi que de connaître et de découvrir d'une façon plus distincte et claire ses divines perfections et ses attributs. Il en va de même ici que d'un homme qui serait curieux de voir le soleil avec plus de précision. Il ne se hasarderait pas à plonger son regard en plein dans les rayons solaires... Alors il prend un miroir, où il verra distinctement l'image du soleil, avec ses rayons flamboyants, et il n'aura aucune difficulté ni peine... De cette façon il voit le soleil distinctement, comme s'il n'y avait pas entre celui-ci et

son œil de moyen interposé. Car il ne s'arrête pas au miroir, mais bien au soleil qui s'y découvre, sans que l'œil puisse séparer le soleil du miroir. Ainsi en est-il de Dieu et de l'aimable Mère que l'on doit considérer en un seul et comme formant un seul objet de contemplation : Dieu en Marie et Marie en Dieu, sans distinguer l'un de l'autre. Alors on verra que l'aimable Mère est un miroir sans tache, dans lequel Dieu se montre à nous avec toutes ses propriétés divines, avec ses perfections, avec ses mystères et cela d'une manière que peut plus aisément comprendre et saisir la pauvre capacité de notre intelligence." (MT., 217).

"Bien loin de créer un obstacle pour la vie spirituelle, cette vie mariale constitue plutôt un secours. En effet Marie sert de moyen et de lien plus étroit pour unir l'âme à Dieu et fournit ainsi à l'âme aimante un soutien et une aide qui lui permettent d'atteindre et de poursuivre la vie contemplative, unitive et transformante en Dieu avec plus de stabilité, de constance et de perfection... En vérité, bien que cette contemplation mariale, ces tendres inclinations et autres opérations d'amour envers Marie puissent paraître souvent très mêlées aux puissances sensibles et à leurs opérations ; cependant, lorsqu'elles procèdent comme de l'intime de l'âme et sont exercées quasi spontanément sous la motion et la direction de l'Esprit divin, l'âme ne se trouve pas écartée pour autant de l'adhésion ou union immédiate avec le Souverain Bien et la simple Essence de Dieu prise en soi ; bien au contraire, de ce chef l'âme se voit attirée en Dieu avec plus de facilité et se tient occupée en Lui avec une stabilité plus grande". (MA., XII).

"Ceci a lieu parfaitement lorsque l'âme est agie et dirigée par l'Esprit-Saint, de l'intérieur et comme spontanément. Elle expérimente alors que cette vie pour Marie n'est pas un obstacle à la vie pour Dieu, mais bien plutôt une aide et un soutien. Ou pour mieux dire, cette vie mariale est comme le confluent de l'amour de Dieu par Marie et avec Marie pour Dieu, dont le terme est une liquéfaction d'amour et un repos en Dieu avec l'aimable Mère ; disons encore que cette vie consiste dans un amour qui se porte à la fois vers notre tendre Mère et vers Dieu, le terme restant cependant un repos en Dieu comme en la fin dernière." (MA., V).

APPENDICE III

Sur la Vraie Dévotion

I. LA PRATIQUE PARFAITE

Citons tout d'abord les passages principaux de Saint Louis Marie sur cet important sujet :

"C'est, en quatre mots, de faire toutes ses actions *par Marie, avec Marie, en Marie, et pour Marie*, afin de les faire plus parfaitement par Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, en Jésus et pour Jésus.

"I. Il faut faire ses actions *par Marie*, c'est-à-dire qu'il faut qu'ils obéissent en toutes choses à la très Sainte Vierge, et qu'ils se conduisent en toutes choses par son esprit, qui est le Saint-Esprit de Dieu. Ceux qui sont conduits de l'esprit de Dieu sont enfants de Dieu : Qui spiritu Dei aguntur, ii sunt filii Dei (*Rom.*, VIII, 14). Ceux qui sont conduits par l'esprit de Marie sont des enfants de Marie, et par conséquent enfants de Dieu... J'ai dit que l'esprit de Marie était l'esprit de Dieu, parce qu'elle ne s'est jamais conduite par son propre esprit, mais toujours par l'esprit de Dieu, qui s'en est tellement rendu maître qu'il est devenu son propre esprit...

"Afin que l'âme se laisse conduire par cet esprit de Marie, il faut : 1° Renoncer à son propre esprit, à ses propres lumières et volontés avant de faire quelque chose : par exemple, avant de faire oraison, dire ou entendre la sainte Messe, communier, etc... ; parce que les ténèbres de notre propre esprit et la malice de notre propre volonté et opération, si nous les suivions, quoiqu'elles nous paraissent bonnes, mettraient obstacle au saint esprit de Marie. 2° Il faut se livrer à l'esprit de Marie pour en être mus et conduits de la manière qu'elle voudra. Il faut se mettre et se laisser entre ses mains virginales, comme un instrument entre les mains de l'ouvrier, comme un luth entre les mains d'un bon joueur. Il faut se perdre et s'abandonner à elle, comme une pierre qu'on jette dans la mer : ce qui se fait simplement et en un instant, par une seule œillade de l'esprit, un petit mouvement de la volonté, ou verbalement, en disant par exemple : Je renonce à moi, je me donne à vous, ma chère Mère. Et quoiqu'on ne sente aucune douceur sensible dans cet acte d'union, il ne laisse pas d'être véritable... 3° Il faut, de temps en temps, pendant son action et après l'action, renouveler le même acte d'offrande et d'union ; et plus on le fera, et plus tôt on se sanctifiera, et plus tôt on arrivera à l'union de

Jésus-Christ, qui suit toujours nécessairement l'union à Marie, puisque l'esprit de Marie est l'esprit de Jésus.

"2. Il faut faire ses actions *avec Marie* : c'est-à-dire qu'il faut, dans ses actions, regarder Marie comme un modèle accompli de toute vertu et perfection, que le Saint-Esprit a formé dans une pure créature, pour imiter selon notre petite portée. Il faut donc qu'en chaque action nous regardions comment Marie l'a faite ou la ferait, si elle était en notre place. Nous devons pour cela examiner et méditer les grandes vertus qu'elle a pratiquées pendant sa vie, particulièrement : 1° sa foi vive ; par laquelle elle a cru sans hésiter la parole de l'ange ; elle a cru fidèlement et constamment jusqu'au pied de la Croix sur le Calvaire ; 2° son humilité profonde, qui l'a fait se cacher, se taire, se soumettre à tout et se mettre la dernière ; 3° sa pureté toute divine, qui n'a jamais eu ni n'aura jamais sa pareille sous le ciel, et enfin toutes ses autres vertus.

"Qu'on se souviene, je le répète une deuxième fois, que Marie est le grand et l'unique moule de Dieu, propre à faire des images vivantes de Dieu, à peu de frais et en peu de temps ; et qu'une âme qui a trouvé ce moule, et qui s'y perd, est bientôt changée en Jésus-Christ que ce moule représente au naturel.

"3. Il faut faire ses actions *en Marie* :

"Pour comprendre cette pratique, il faut savoir que la très Sainte Vierge est le vrai paradis terrestre du nouvel Adam, et que l'ancien paradis terrestre n'en était que la figure. Il y a donc, dans ce paradis terrestre, des richesses, des beautés, des raretés et des douceurs inexplicables, que le nouvel Adam, Jésus-Christ, y a laissées... Ce très saint lieu n'est composé que d'une terre vierge et immaculée, dont a été formé et nourri le nouvel Adam sans aucune tache ni souillure, par l'opération du Saint-Esprit, qui y habite. C'est en ce paradis terrestre où est véritablement l'arbre de vie qui a porté Jésus-Christ, le fruit de vie ; l'arbre de science du bien et du mal, qui a donné la lumière au monde...

"Le Saint-Esprit, par la bouche des saints Pères, appelle aussi la Sainte Vierge : 1° la porte orientale, par où le grand prêtre Jésus-Christ entre et sort dans le monde ; il y est entré la première fois par elle, et il y viendra la seconde ; 2° le sanctuaire de la Divinité, le repos de la très sainte Trinité, le trône de Dieu, la cité de Dieu, l'autel de Dieu, le temple de Dieu, le monde de Dieu... Oh ! quelles richesses ! Oh ! quelle gloire ! Oh ! quel plaisir ! Oh ! quel bonheur de pouvoir entrer et demeurer en Marie, où le Très-Haut a mis le trône de sa gloire suprême !

"Mais qu'il est difficile à des pécheurs comme nous sommes d'avoir la permission et la capacité et la lumière pour entrer dans un lieu si haut et si saint, qui est gardé non par un

chérubin, comme l'ancien paradis terrestre, mais par le Saint-Esprit même qui s'en est rendu le maître absolu... Les misérables enfants d'Adam et d'Eve, chassés du paradis terrestre, ne peuvent entrer à celui-ci que par une grâce particulière du Saint-Esprit, qu'ils doivent mériter.

"Après que, par sa fidélité, on a obtenu cette insigne grâce, il faut demeurer dans le bel intérieur de Marie avec complaisance, s'y reposer en paix, s'y appuyer avec confiance, s'y cacher en assurance et s'y perdre sans réserve, afin que dans ce sein virginal : 1° l'âme y soit nourrie du lait de sa grâce et de sa miséricorde maternelle ; 2° y soit délivrée de ses troubles, craintes et scrupules ; 3° y soit en sûreté contre tous ses ennemis, le démon, le monde et le péché, qui n'y ont jamais eu entrée... ; 4° enfin qu'elle soit formée en Jésus-Christ et que Jésus-Christ soit formé en elle...

"4. Enfin il faut faire toutes ses actions *pour Marie*. Car, comme on s'est tout livré à son service, il est juste qu'on fasse tout pour elle comme un valet, un serviteur et un esclave ; non pas qu'on la prenne pour la dernière fin de ses services, qui est Jésus-Christ seul, mais pour sa fin prochaine, son milieu mystérieux, et son moyen aisé pour aller à lui. Ainsi qu'un bon serviteur et esclave, il ne faut pas demeurer oisif, mais il faut, appuyé de sa protection, entreprendre et faire de grandes choses pour cette auguste Souveraine. Il faut défendre ses privilèges quand on les lui dispute ; il faut soutenir sa gloire quand on l'attaque ; il faut attirer tout le monde, si on peut, à son service et à cette vraie et solide dévotion, il faut parler et crier contre ceux qui abusent de sa dévotion pour outrager son Fils, et en même temps établir cette véritable dévotion ; il ne faut prétendre d'elle, pour récompense de ces petits services, que l'honneur d'appartenir à une si aimable Princesse, et le bonheur d'être uni à Jésus, son Fils, d'un lien indissoluble dans le temps et l'éternité." (VD., 257-265).

"Gloire à Jésus en Marie ! Gloire à Marie en Jésus ! Gloire à Dieu seul !"

2. UN PEU DE PHILOSOPHIE

En employant les quatre formules que nous venons de citer, St L.-M. Grignon de Montfort manifeste assez que son intention est de soumettre à l'empire de Marie la vie chrétienne dans toute son étendue et sans aucune réserve. Mais ceci apparaîtra plus clairement encore si nous rapprochons de la doctrine philosophique des quatre causes, les quatre prépositions choisies par l'auteur.

Il n'y a pas d'effet sans cause, dit le bon sens populaire, posant ainsi à son insu le principe sur lequel reposent toutes les preuves de l'existence de Dieu, ainsi que la distinction fondamentale entre le Créateur et la créature. A la vue d'une horloge, tout homme de bonne

foi sait assurément qu'il a fallu un horloger pour la faire, que cet horloger avait un but en la construisant, et qu'il s'est servi pour cela du métal convenable, auquel il a imprimé la forme de rouages et de ressorts. Telles sont les quatre causes qui concourent nécessairement à la constitution de tout être créé : cause efficiente et cause finale, cause matérielle et cause formelle.

Les deux premières, qui restent extérieures ou extrinsèques à l'objet, se comprennent facilement. Pour les deux autres qui lui sont intérieures ou intrinsèques, il faut veiller à ne pas les prendre dans un sens purement matérialiste. Il ne s'agit pas seulement ici du marbre de la statue et du dessin que lui imprime le sculpteur, mais d'une conception qui atteint jusqu'aux profondeurs de l'être. C'est ainsi que l'âme humaine, qui est la forme du corps, communique à ce dernier non seulement sa figure, mais aussi la vie et l'action, tant spirituelles que physiques. Notons encore que parfois, et c'est ici le cas, la cause matérielle est remplacée par la cause exemplaire. Il est clair que les faits et gestes de l'âme consacrée à Marie ne peuvent pas être matériellement ceux de cette divine Mère ; ils ne peuvent en être qu'une copie, adaptée aux conditions de vie de chacun. Mais cette assimilation doit aller si loin que l'âme agisse pleinement comme l'aurait fait la Sainte Vierge dans les mêmes conditions. Ainsi comprise la cause exemplaire tient parfaitement lieu de cause matérielle.

En résumé, dire que nous devons faire toutes nos actions *par Marie*, c'est lui donner le rôle de cause efficiente, lui abandonner l'initiative et la conduite de toute notre vie, en nous rappelant qu'il ne s'agit pas seulement de nos gestes et de nos démarches, mais de tous les mouvements de l'âme jusqu'aux dernières profondeurs de l'esprit.

Faire toutes nos actions *avec Marie*, c'est la prendre comme modèle, comme cause exemplaire, sinon matérielle, des plus petits détails de notre vie.

Faire toutes nos actions *en Marie*, c'est la constituer cause formelle de tout notre être spirituel, en faire vraiment l'âme de notre âme et de toute son action. C'est ce que Michel de Saint Augustin a admirablement exprimé par le terme de "Vie Marieforme".

Enfin faire toutes nos actions *pour Marie*, c'est la prendre comme cause finale, disons même comme fin dernière. C'est ici que se vérifie ce que nous avons dit, de la "Médiation immédiate" de la Sainte Vierge, fondée sur son incomparable fusion avec Dieu. Dieu reste toujours notre seule et véritable fin dernière, et c'est pour l'atteindre plus sûrement que nous orientons toutes nos forces vers Marie, comme vers un repère spirituel : mais ce repère est beaucoup plus qu'une simple fin prochaine ou intermédiaire : Marie est vraiment pour nous, pauvres oiseaux de nuit, le visage de Dieu et constitue avec Lui, ne craignons pas de le dire, une seule et même fin dernière.

Les quatre formules employées par St L.-M. Grignion de Montfort ne sont donc pas une simple amplification oratoire, mais l'expression d'une réalité très haute, et d'une causalité Mariale universelle. Il n'est donc pas étonnant que nous les retrouvions chez nos mystiques flamands, soit isolément, soit groupées en partie ou en tout. Ce simple fait démontre sans équivoque possible l'identité foncière des doctrines.

3. AU CARMEL

Citons les passages les plus caractéristiques de nos auteurs du Carmel :

"La vie Mariale, - cette vie *en Marie, pour Elle et avec Elle*¹, tient toute sa noblesse, sa dignité, son éminence et sa perfection de l'union à Dieu dont jouit la Sainte Vierge, ainsi que de la surabondance et de la participation des grâces, propriétés et perfections divines qui sont infuses en Elle pour ainsi dire sans mesure." (MT., 209).

"La grâce divine me donne en outre d'expérimenter que cette vie *dans, avec et par Marie*, et simultanément en Dieu, pour, avec et par Lui, peut être pratiquée avec une simplicité, une intériorité, une abstraction d'esprit presque aussi grandes que la vie dans la seule et pure Déité. Si bien qu'à ces moments il ne subsiste dans l'esprit que fort peu de représentations de la personne de Marie, parce que l'âme a su la considérer tellement unie à Dieu et en Dieu." (MT., 215).

"La vie surnaturelle de l'âme *en Marie, pour Elle, avec et par Elle*, continue et croît à une plus grande perfection et stabilité. Ce que j'éprouve ici, ce que j'expérimente et goûte est particulièrement admirable ; et pour ma part, je n'ai jamais entendu dire ni lu rien de pareil.

"Par manière de parler, il semble que la tout-aimable Mère soit la vie de mon âme, et donc l'âme de mon âme pour la raison que, d'une manière très évidente et dont je me rends bien compte, elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu, ou vie divine, et cela par un influx perceptible de grâces opérantes, prévenantes, fortifiantes, excitantes et sollicitantes, de grâces qui accompagnent, suivent ou continuent, et qui permettent de persévérer dans cette vie en Dieu avec plus de force, de constance, de pureté, etc...

"Cet influx, dans mon âme, de grâces donnant la vie, a l'air d'émaner si immédiatement, absolument et uniquement de son aimable Main, de son Cœur de Mère, et nous être donné par Elle indépendamment et sans la collaboration de Dieu (quoique sous sa dépendance, en réalité, et avec sa collaboration) que Marie nous semble agir comme si Elle était la maîtresse absolue des divins trésors, d'où Elle soustrait tout ce qu'il Lui plaît afin d'en orner nos âmes et

¹ C'est nous qui soulignons.

de les rendre agréables au regard de Dieu. Oui ; Dieu a toujours voulu honorer l'aimable Mère et l'exalter à tel point qu'Il l'a établie avec des pouvoirs absolus comme Mère et Reine du Trésor de ses divines grâces. Et celles-ci, Elle les a pour toujours et absolument sous son autorité et dans sa puissance." (MT., 218).

Dans le texte suivant de Michel de Saint-Augustin on reconnaît les expressions mêmes de Marie de Sainte-Thérèse, citées plus haut : le théologien se montre ici le fidèle disciple de sa fille spirituelle.

"Les âmes parvenues à ce degré d'amour semblent pousser plus avant leur expérience au sujet de cette vie mariale ; elles constatent que la vie mariale *en Marie, pour et par Marie* et tout ensemble en Dieu, pour Dieu et par Dieu, peut être exercée à peu près avec autant de simplicité, de profondeur et de recueillement d'esprit que la simple vie divine dont la seule Dété constitue l'unique objet." (MA., 12).

Voici maintenant le début du *Traité de la Vie Marie-forme et mariale en Marie pour Marie* (Tractatus de vita Mariae-formi et mariana in Maria propter Mariam) :

"Avant de terminer l'exposé que la divine clémence a daigné suggérer à mon esprit au sujet de la vie déiforme et divine en Dieu ; pressé d'amour filial envers Marie, j'ai cru bon d'ajouter quelques enseignements et d'établir comment nous devons nous conduire à l'égard de notre tendre Mère. C'est pourquoi, de même que nous disions qu'il nous fallait vivre une vie déiforme, c'est-à-dire conforme au bon plaisir divin, conduite selon les exigences de la divine volonté, ainsi disons-nous pareillement qu'il convient de vivre une vie « Marie-forme » c'est-à-dire conforme au bon plaisir de Maire, Mère de Dieu. Ceux donc qui font profession d'être ses fils bien-aimés n'ont qu'un regard pour discerner si ce qu'ils font ou omettent est conforme au bon plaisir de Dieu et de notre tendre Mère, et s'efforcent d'avoir pour tout ce qu'ils doivent faire ou éviter l'œil fixé sur Dieu et sa Sainte Mère, afin d'accomplir promptement et joyeusement tout ce qu'ils sauraient leur être agréable et d'éviter soigneusement ce qu'ils verraient leur déplaire." (MA., I).

APPENDICE IV

Extrait des Collationes Patrum de Jean Cassien

COLLATIO DECIMA QUAE EST SECUNDA ABBATIS ISAAC DE ORATIONE

CAP. IX

Haec igitur vobis hujus, quam quaeritis, disciplinae atque orationis formula proponetur, quam unusquisque monachus ad jugi Dei memoriam tendens incessabili cordis volutatione meditari, expulsa omnium cogitationum varietate consuescat, quia nec alias eam ullo modo poterit retentare, nisi ab omnibus fuerit corporalibus curis ac sollicitudinibus absolutus, quae sicut nobis a paucis, qui antiquissimorum patrum residui erant, tradita est, ita a nobis quoque non nisi rarissimis ac vere sitientibus intimatur. Erit itaque ad perpetuam Dei memoriam possidendam, haec inseparabiliter proposita vobis formula pietatis : *Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina.*

Hic namque versiculus non immerito de toto scripturarum excerptus est instrumento. Recipit enim omnes affectus, quicumque inferri humanae naturae possunt, & ad omnem statum, atque universos incursus proprie satis & competenter aptatur. Habet siquidem adversus universa discrimina invocationem Dei, habet humilitatem piae confessionis, habet sollicitudinis ac timoris perpetui vigilantiam, habet considerationem fragilitatis suae, exauditionis fiduciam, confidentiam praesentis semper adstantisque praesidii. Qui enim jugiter suum invocat protectorem, certus est eum semper esse praesentem. Habet amoris & charitatis ardorem, habet insidiarum contemplationem, inimicorumque formidinem, quibus perspiciens semetipsum die noctuque vallatum, confitetur se non posse sine sui defensoris auxilio liberari. Hic versiculus omnibus infestatione daemonum laborantibus inexpugnabilis murus est, lorica impenetrabilis, ac munitissimus clypeus. Iste in acedia & anxietate animi collocatos, seu tristitia vel cogitationibus quibuscumque depressos, salutis remedia desperare non patitur, ostendens illum, quem invocat inspicere jugiter nostra certamina, atque a suis supplicibus non abesse. Iste nos in spiritualibus successibus cordisque laetitia constitutos admonet extolli penitus non debere, nec inflari de prospero statu, quem sine protectore Deo retineri non posse testatur, dum non solum semper, sed etiam velociter ut sibi auxilietur

implorat. Iste, inquam, versiculus unicuique nostrum in qualibet degenti qualitate necessarius & utilis invenitur. Nam, qui se semper & in omnibus desiderat adjuvari, manifestat quod non tantum in rebus duris ac tristibus, sed etiam in secundis ac laetis pari modo Deo egeat adiutore ; ut quemadmodum ex illis erui, ita in istis eum faciat immorari, in neutro sciens humanam fragilitatem sine illius opitulatione subsistere. Gastrimargiae passione perstringor, cibos, quos eremus. ignorat, inquiero, & in squalida solitudine ingeruntur mihi nidores regalium ferculorum, atque ad illorum desideria sentio me invitissimum trahi ; dicendum mihi proinde est : *Deus in adiutorium meum intende, Domine ad adjuvandum me festina.* Anticipare horam statutae refectionis instigor, seu modum justae ac solitae parcitatis retinere cum magno cordis dolore contendo ; cum gemitu mihi est proclamandum : *Deus ...* Jejunii me ob impugnationem carnis districtioribus indigentem stomachi prohibet lassitudo, seu ventris ariditas constictioque deterret ; ut effectus meo desiderio tribuatur, vel certe ut aestus carnalis concupiscentiae absque temperamento districtioris jejunii conquiescat, orandum mihi est : *Deus...* Accedens ad refectionem hora legitima suggerente, perceptionem panis exhorreo, atque ab omni esu naturalis necessitatis excludor ; eum ejulatu proclamandum est mihi : *Deus...* Volentem me ob stabilitatem cordis insistere lectioni, interpellens dolor capitis prohibet, horaque tertia faciem meam ad sacram paginam somnus allidit, ac deputatum quieti tempus vel transgredi vel praevenire compellor, ipsum denique canonicum synaxeos psalmodiarumque modum intercidere me gravissima somni cogit impressio ; similiter proclamandum est mihi : *Deus...* Sublato ab oculis meis sopore, multis me noctibus diabolicis insomniis video fatigatum, omnemque a palpebris meis refectionem nocturnae quietis exclusam, cum suspiriis orandum est mihi : *Deus...* Adhuc me colluctatione positum vitiorum titillatio carnis repente compungit, et ad consensum pertrahere dormientem blanda oblectatione conatur ; ne ignis alienus exaestuans urat suaveolentes flosculos castitatis, clamandum mihi est : *Deus...* Extincta sentio libidinis incentiva, & genitalem membris meis intepuisse fervorem ; ut parta haec virtus, immo gratia Dei in me diutius vel perpetuo perseveret, intende dicendum est mihi : *Deus...* Irae, philargyriae, tristitiae stimulis inquietor, cogorque propositam atque amicam mihi interrumpere lenitatem ; ne in amaritudinem fellis perturbatione furoris abducar, cum summo mihi gemitu proclamandum est : *Deus...* Acediae, cenodoxiae, superbiae elatione pertentor, ac de aliorum negligentia vel tepore quiddam sibi mens subtili cogitatione blanditur ; ne in me praevaleat haec inimici pernicioza suggestio, cum omni contritione cordis orandum est mihi : *Deus...* Humilitatis & simplicitatis gratiam superbiae tumore deposito, jugi compunctione spiritus acquisivi; ne rursum veniat mihi pes superbiae, & manus peccatoris ne moveat me, graviusque de victoriae meae elatione

confodiar, totis mihi proclamandum est viribus : *Deus...* Evagationibus animae innumeris ac diversis, & instabilitate cordis exaestuo, nec cogitationum dispersiones valeo coercere, ipsamque orationem meam fundere absque interpellatione atque phantasmate inanium figurarum, sermonumque & actuum retractatione non possum, tantaque me sentio sterilitatis hujus ariditate constrictum, ut nullas omnino spiritualium sensuum generationes parturire me sentiam ; ut de hoc animi squalore merear liberari, unde me gemitibus multis atque suspiriis expedire non possum, necessarie proclamabo : *Deus...* Directionem rursus animae, stabilitatem cogitationum, alacritatem cordis cum ineffabili gaudio & mentis excessu, visitatione sancti Spiritus me sentio consecutum, exuberantia quoque spiritualium sensuum redundare, revelationem sacratissimorum intellectuum, & antea ; mihi penitus occultorum repentina Domini illustratione percepi ; ut in his merear diutius immorari, sollicite mihi est frequenterque clamandum : *Deus...* Nocturnis daemonum terroribus circumvallatus exagitor, & immundorum spirituum phantasmatibus inquietor, spes ipsa mihi salutis ac vitae trepidationis horrore subtrahitur ; ad salutarem versiculi hujus portum confugiens totis viribus exclamabo : *Deus...* Rursum eum fuero consolatione Domini reparatus, & ipsius animatus adventu velut innumeris angelorum millibus me sensero circumseptum, ita ut eorum, quos morte gravius antea tremiscebam, & quorum prius tactum, immo viciniam horrore mentis & corporis sentiebam, repenta congressus expetere audeam, ac provocare conflictus ; ut in me constantiae hujus vigor per Dei gratiam diutius immoretur, totis mihi est viribus proclamandum : *Deus...* Hujus igitur versiculi oratio in adversis ut eruamur, in prosperis ut servemur, ne extollamur, incessabili jugitate fudenda est. Hujus, inquam, versiculi meditatio in tuo pectore indirupta volvatur. Hunc in opere quolibet, seu ministerio, vel itinere constitutus decantare non desinas. Hunc dormiens, & reficiens, & in ultimis naturae necessitatibus meditare. Haec volutatio cordis velut formula tibi salutaris effecta, non solum illaesum ab omni daemonum incursione custodiet, sed etiam cunctis te vitiis terrena contagionis, ad illas invisibiles theorias caelestesques perducet, atque ad illum ineffabilem ac perpaucis expertum provehet orationis ardorem. Hunc versiculum meditati tibi somnus irrepit, donec incessabili ejus exercitatione formatus etiam per soporem eum decantare consuescas. Hic tibi expergefacto primus occurrat, iste evigilantis cogitationes anticipet universas, iste te de tuo consurgente cubili curvationi genuum tradat, atque deinceps ad omne opus actusque deducat ; hic te omni tempore prosequatur, hunc meditaberis secundum praecepta legislatoris : Sedens in domo, & ambulans in itinere, dormiens atque consurgens hunc scribes in limine & januis oris tui, hunc in parietibus domus tuae, ac penetralibus tui

pectoris collocabis, ita ut haec ad orationem procumbenti sit tibi acclinis decantatio, & exinde surgenti, atque ad omnes usus vitae necessarios incedenti, fiat erecta & jugis oratio.

CAP. X

Istam mens indesinenter formulam teneat, donec usu ejus incessabili & jugi meditatione firmata, cunctarum cogitationum divitias amplasque substantias abjiciat & refutet, atque ita versiculi hujus paupertate constricta, ad illam evangelicam beatitudinem, quae inter ceteras beatitudines primatum tenet, prona facilitate perveniat. Beati enim, inquit, pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum coelorum. Et ita quis per istiusmodi paupertatem egregius pauper existens, illud propheticum implebit eloquium : Pauper et inops laudabunt nomen tuum. Et revera, quae major aut sanctior potest esse paupertas, quam illius, qui nihil praesidii, nihil virium habere cognoscens, de aliena largitate quotidianum poscit auxilium, & vitam suam atque substantiam singulis quibusque momentis divina ope intelligens sustentari, verum se mendicum Domini non immerito profitetur, suppliciter ad eum quotidie clamans : Ego autem mendicus sum et pauper, Deus adjuva me ? Et sic ad illam quoque multiformem scientiam Dei ipso illuminante conscendens, incipiat deinceps sublimioribus ac sacratoribus mysteriis saginari, secundum illud quod dicitur per Prophetam : Montes excelsi cervis, petra refugium erinacii. Quod satis proprie huic, quem diximus, sensui coaptatur, eo quod quisquis in simplicitate atque innocentia perseverans nulli est noxius vel molestus, sed sua tantum simplicitate contentus, solummodo se ab insidiantium praeda desiderat contutari, velut erinacius spiritualis effectus, jugi evangelicae illius petrae velamine protegatur, id est, memoria Dominicae passionis, praedictique versiculi incessabili meditatione munitus, infestantis inimici declinet insidias.....

...atque ita ad illam orationis incorruptionem mens nostra perveniet, ad quam in superiori tractatu, quantum Dominus donare dignatus est, ordo collationis ascendit, quae non solum nullius imaginis occupatur intuitu, sed etiam nulla vocis, nulla verborum prosecutione distinguitur, ignita vero mentis intentione per ineffabilem cordis excessum inexplicabili spiritus alacritate profertur, quamque mens extra omnes sensus ac visibiles effecta materias, gemitibus inenarrabilibus atque suspiriis profundit ad Deum.

Table des Matières

Introduction	1
I. Marie Médiatrice	8
La base dogmatique	8
La médiation en acte	11
II. Médiation et illumination	14
L'illumination des Anges	14
L'illumination des hommes.....	16
III. Ego sum vitis.....	22
La liberté	22
Les défaillances de la liberté	24
Comment ?	25
L'allégorie de la Vigne.....	27
IV. Mater pulchrae dilectionis.....	30
Humilité.....	31
Obéissance.....	31
L'exemple des Saints	34
V. Trois secrets de perfection.....	37
La recette de l'abbé Isaac	39
L'invention de la petite Thérèse	42
Le secret de Marie	43
VI. Notre-Dame de la Montée du Carmel	46
Notre-Dame de la Nuit active.....	50
Notre-Dame de la Nuit passive	62
VII. Oculus Simplex.....	74
Marie Médiatrice	74
Un évangile trop peu remarqué	78
La contemplation	79
O fontaine cristalline	81

Appendices

I. Maternité et Médiation	84
II. La vie mariale n'est pas un obstacle à l'union immédiate avec Dieu.....	87
III. Sur la vraie dévotion	90
IV. Extrait des <i>Collationes Patrum</i> de Jean Cassien.....	96